

Lo 21 de febrièr lo PEN-club de
lenga d'Òc celèbra la jornada
internacionala de la
Lenga maire



2016

« le langage n'est pas seulement le lieu et la matière de la communication, il est avant cela même, et pour cela, le lieu et la matière de la constitution de chaque être humain dans son histoire. »

H Meschonnic

Dos textes de Max Roqueta



« UNE LITTÉRATURE IMPOSSIBLE »

« Ce que voulaient la plupart de ceux qui commencèrent à écrire en allemand, c'était quitter le judaïsme, généralement avec l'approbation vague des pères (le révoltant était ce vague précisément), mais leurs pattes de derrière collaient encore au judaïsme du père et leurs pattes de devant ne trouvaient pas de nouveau terrain. Le désespoir qui s'ensuivit, ils en tirèrent leur inspiration.

Une inspiration aussi honorable qu'une autre, mais qui, à y regarder de près, présentait pourtant quelques tristes particularités. D'abord, ce en quoi se déchargeait leur désespoir ne pouvait pas être la littérature allemande que cela semblait être au-dehors. Ils vivaient entre trois impossibilités (que je nomme au hasard des impossibilités de langage, c'est plus simple de les nommer ainsi, mais on pourrait les nommer tout autrement) : l'impossibilité de ne pas écrire, l'impossibilité d'écrire en allemand, l'impossibilité d'écrire dans une autre langue, à quoi l'on pourrait presque ajouter une quatrième impossibilité : l'impossibilité d'écrire... C'était donc une littérature impossible de tous côtés... »

KAFKA (Lettre à Max Brod (1), 1921)

Entre les écrivains juifs de Prague, au temps de Kafka, et les diverses littératures non officielles ou minoritaires, il existe, de toute évidence, une similitude de destin à laquelle on ne s'étonnera pas que les écrivains d'oc contemporains soient particulièrement attentifs. Exemple privilégié par l'éclairement dont cette petite communauté pragoise a bénéficié du fait de l'audience du grand poète juif, la signification de ce destin rayonne fort loin sur des destins semblables, plus nombreux qu'on ne le croit communément. C'est pourquoi, quand il décrit la situation de ces écrivains, essayant, par l'écriture allemande – alors qu'ils sont coupés de l'allemand vivant – de sortir du cercle de fer créé par leur isolement en pays tchèque et hostile, parmi des officiels allemands, alors qu'ils baignent encore profondément dans l'esprit juif, exalté par leur condition au sein d'un ghetto de fait, l'auteur du « Procès » définit, sans le savoir, les problèmes de tout écrivain de langue d'Oc.

Comme pour eux, il y a d'abord l'impossibilité de ne pas écrire. Elle va de soi pour tout écrivain véritable. Celui qui parvient à se taire sans avoir fait son œuvre n'était, sans doute, pas un écrivain quoiqu'il puisse en penser. Et plus grande encore est la nécessité intérieure quand est ressenti comme il peut l'être au sein d'une minorité aliénée, le monde de sentiments violents et contradictoires qui résulte de cette situation.

Il y a l'impossibilité d'écrire en français. Elle est d'ordre logique à partir du moment où devient consciente une situation écartelée et où se formule le refus de cet état. D'ordre esthétique aussi : l'écrivain qui se veut lui-même (c'est encore d'ordre moral), ne pouvant user comme moyen que de la langue pour lui la mieux adaptée à l'esprit qui l'anime et aux choses qu'il nomme. On ne peut être soi-même en se trahissant. L'image comique, empruntée par Kafka au monde canin, reflète féroce la situation de ceux qui croient qu'on puisse composer. Il n'est que de songer aux auteurs français nés en pays d'oc pour mesurer leur dépersonnalisation (malgré des apparences de surface) et voir que si prédominait en eux un certain génie de race, ils ont échoué à l'exprimer.

Il y a, enfin, l'impossibilité d'écrire. Car, l'édition en langue d'Oc – il semble s'opérer un redressement – ou plutôt l'absence d'édition digne de ce nom, dressait devant l'écrivain le plus cruel des interdits, le plus démoralisant aussi, l'interdit de la publication. Or, ce problème est peut-être le plus ardu. Rares étaient les organismes qui se chargeaient de publier. Il n'existait pratiquement pas de système de commercialisation. Les rares éditions étaient à tirage fort limité. Les grandes œuvres devenaient en quelques mois introuvables ; leur diffusion qui eut agrandi l'audience de la littérature d'oc se trouvait étranglée dès le berceau.

Telle est la situation de cette « littérature impossible » à laquelle font face, et semble-t-il victorieusement, les écrivains de langue d'Oc. A force d'être. A force d'action. A force d'œuvres. Ce qui témoigne que des trois impossibilités ci-dessus indiquées, il en est une qui dépasse de loin toutes les autres : celle de ne pas écrire. Qui manifeste de façon indirecte, mais indiscutable, la présence et l'irrépressible individualité du génie d'oc. Comme l'a remarqué Robert Lafont, il y a eu, sur des siècles et des siècles, une même attitude des écrivains de langue d'Oc. Notre littérature est le seul exemple, à notre connaissance, de cinq siècles (du XVI^e au XX^e) de déni opposé à l'injustice linguistique.

On sait de quelle façon Kafka choisit de résoudre le problème : condamné à ne connaître de l'allemand que celui des textes officiels, il accepta cette situation et, mi-sérieux, mi-humoriste, d'écrire en cette langue officielle et neutre où se traduit de façon parfaite sa condition de paria et de séparé. La langue devient alors le décor logique, indispensable, d'un monde pris tel qu'il était et dont la peinture constituait pour sa victime la plus cruelle des revanches.

Il est très possible que Kafka, si le yiddish avait eu de plus grandes possibilités de diffusion, l'eût choisi de préférence à toute autre langue. Mais il n'eût pas, dans son étrangeté, collé aussi parfaitement que l'allemand des documents publics à la situation kafkaïenne faite aux écrivains juifs de Prague, mis d'abord en condition de s'oublier comme juifs. Kafka va jusqu'au bout. Son œuvre, en apparence, est coupée de l'hébreu.

Bien que dans une situation quelque peu comparable, la réponse des écrivains d'oc ne saurait être identique. Ils ne sont pas, en effet, des étrangers venus de l'extérieur dans le pays où ils vivent. On les a fait et on continue à en faire des étrangers, mais ils sont, du moins en principe, chez eux.

D'autre part, le français auquel participe leur bilinguisme, n'a rien de commun avec l'allemand minoritaire et officiel de Prague. Emprunter le français ne servirait qu'à avaliser la situation jusqu'à l'oublier. Quand l'allemand de Kafka ne fait au contraire qu'en accuser la cruauté.

Enfin, si l'édition d'Oc est aussi pauvre que l'édition Yiddish du temps de Kafka, elle n'est pas inexistante et son essor actuel permet d'espérer meilleure vie à la littérature d'oc.

Assumer sa condition de paria, exigeait de Kafka qu'il aille jusqu'au bout, jusqu'à l'usage d'une langue étrangère et désincarnée, comme il fallait à Charlie Chaplin encaisser jusqu'au bout des coups de pieds dans le derrière.

Assumer sa condition de séparé, c'est, au contraire, pour l'écrivain d'oc, continuer comme « Catoia » à se recueillir hors de l'église puisque lui en est interdite l'entrée. Ce qui revient pour l'écrivain à continuer à user de sa langue, signe majeur de son aliénation refusée, jusqu'à ce que, de cet affichage conscient, se multiplie, chez les anesthésiés, la conscience de la condition qui leur est faite, et que, d'une situation ainsi connue et assumée, naisse enfin la désaliénation.

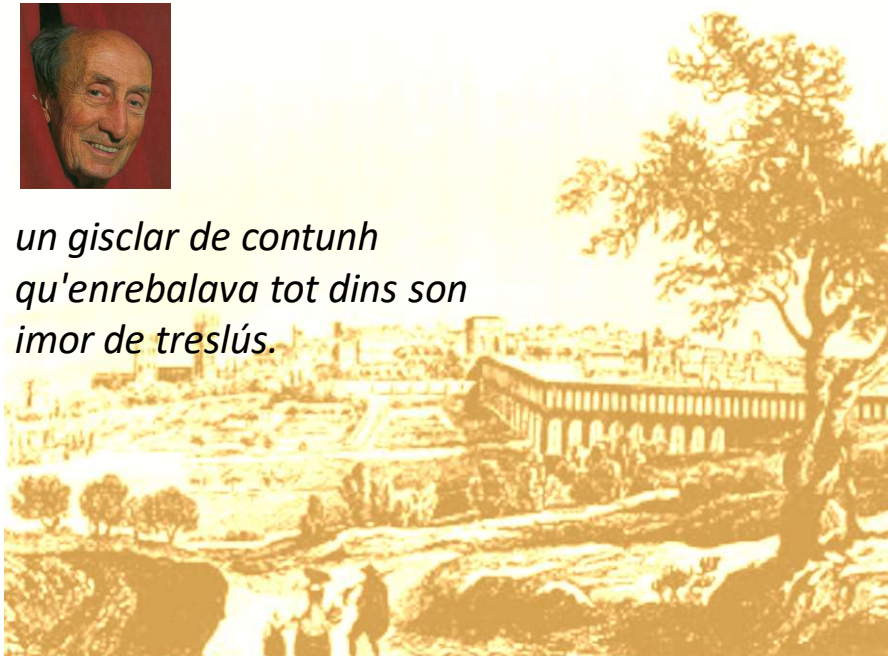
Max Rouquette.

(1) Le texte ci-dessus de F. Kafka est cité dans l'admirable étude de Marthe Robert : « Le Procès de la Littérature » in « Sur le Papier » (Ed. Grasset), auquel nos lecteurs pourront de référer utilement.

(Tiré du Bulletin du PEN-Club de Langue d'Oc n° 1 – Décembre 1967)



*un gisclar de contunh
qu'enrebalava tot dins son
imor de treslús.*



SUS LO "MESTIER" D'ESCRIVAN OCCITAN...

Crese pas que siague un mestier. Un mestier es un trabalh per ganhar sa vida. Aqueles que creirián d'o faire en escrivent d'occitan se pòdon aprestar a morir de fam.

Crese puslèu qu'aquò es una mena d'artisanat (parlar d'art me sembla un pauc empegat de creença, e pasmens...), d'artisanat segond, corna aquel que fan, d'unes, fustiers entre lo temps qu'i pòt daissar sa vinha.

L'ai escrich qu'aviái pas trenta ans : se dintra en escritura occitana corna se dintra en religion, coma se renonciatz a tot benefici material ; vole parlar de sòus, d'estima (dise pas de glòria, pecaire !). Que l'escrivan d'òc reculhís mai de risolets ironics – quant es pas de mesprés –, que d'aquel respèt que vai d'ordinari als escrivans en franchimand – quand siaguèsson los mai ordinaris –, emai d'aquel entorn fach de legeires nombroses que sas letras son de mèu per lo qu'es perdut, de lònga, dins sa soletat. E parle pas nimai d'aqueles qu'an la tissa de creire que lo parlar de son vilatge es el, la vertadièra lenga ; e que van espepissant cada mot, cada accent de vòstre escrich, per vos escampar, après, dins las tenèbras forestièras.

La condicion de l'escrivan d'òc es d'aqueles que comandan un renonciament a tot autre plaser, a tot autre contentament qu'aquel de servir, e que lo de l'òbre ben fach. Lo reprovèrbi occitan o ditz: " Aquel que s'acontenta sap pas çò que ganha ".

Mas tot es pas desplaçar en aquel trace de " mestier ". I a la gaug d'apondre a una literatura plan rica, adejà despuòi mai de set cents ans, un quicòm de novel, una votz de nòstre temps, una riquesa de mai e, s'èra dich que nòstra lenga, nòstra cultura, deuriá s'anequelir d'a fons e s'esbeurar dins lo blau dau temps, d'i bailar fins qu'au darrièr badalh un treslús que la posquèsse enauçar mai dins la memòria dels òmes.

Es per aquò que me pense que, per l'escrivan d'òc, ges d'ambicion es pas pro nauta. Se deu d'agandir a l'auçada dels mai grands de las literaturas de tots païses, puslèu que de s'acontentar d'eisemples locaux o regionaus o exagonaus (qu'es pas pus a París que se farga la poncha aguda de l'avançar dins l'escrich). E sens delembrar pasmens los exemples tirats de nòstre comun qu'es pas fach solament de las òbras grandas que l'òc nos a dejà bailat, mas tanben d'aquel tresòr extraordinari de la literatura anonima del pòble d'òc ; pas per ne faire de còpias mai o mens arregadas d'un biais dich modèrn, mas per i posar un èime, un mòde de pensar que bailèt tant d'òbras grandas entre las grandas dau monde tot.

Un mot per clavar. Crese que l'escrivan d'òc es, mai qu'un autre, al servici d'una lenga amenaçada. Per manténer un public e aquela lenga, me sembla qu'i devèm parlar un lengatge que l'ajude a viure sa lenga, e pas l'en desforviar tot seguissent d'exercicis dichs "d'avant garde " que son per el tant de mistèris e lo pòdon pas que desgostar. Aquí, au mens, çò que me pensi.

(Estudis Occitans, segond semestre 1989)

Jennifer Clement



Dempuòi l'acamp de Quebec la nòva presidenta de PEN Internacional s'atròba donc èsser la romancièra mexicano-americana **Jennifer Clement** (nascuda en 1960). Nascuda en 1960 a Greenwich, Connecticut, Jennifer visquèt a partir de 1 an a Mexico, ont faguèt sos estudis dins un ambient bilingue anglés e espanhòu a l' « Edron Academy » abans de contunhar d'estudis superiors als USA (Cranbrook Kingswood School, puòi New York University ont estudièt de Literatura anglesa e d'antropologia), puòi en França a París ont estudièt de literatura francesa. Amb sa sòrre Barbara Sibley, fondèron un eveniment literari important dau Mexic, la Setmana Poetica de San Miguel. Autora de tres romans remarcats que describon amb afeccion e sens concession la societat mexicana dominada per lo crim organizat de las mafiàs dels narcotrafics, Jennifer Clement venguèt presidenta dau PEN Mexico de 2009 a 2012, una pontannada dramatica ont cauguèt afrontar sens relambi los poders mafioses omnipresents que quitan pas de far assassinar escrivans e jornalistas, faguent d'aquel país lo país ont morisson lo mai de mòrt violenta aqueles que prenon la pluma, quora çò qu'escrivon denóncia de causas que d'unes aurián melhor aimat de las gardar secrètas.

De segur coma presidenta dau PEN se vai engatjar d'a fons per l'aparament dels escrivans e jornalistas pertot ont lor vida es amenaçada per los estats e los poders mafioses, e per lo desenvolopament de las literaturas dels païses d'America Latina e dau Terç Mond. Sa dobla cultura anglosaxona e latina pòrta e ela lo grelh d'un

equilibre entre aqueles dos apens dau PEN que de còps que ia se comprenon pas d'a fons.

Los tres romans de Jennifer son estats de succès d'edicion mundials : “*Prayers for the Stolen, A True Story Based on Lies*” (Pregària per las raubadas, una istòria veraia basada sus de mesòrgas) “*The Poison That Fascinates*» (La poison qu'enfachina) e « *Widow Basquiat* » (Veusa Basquiat) qu'es una biografia dau pintre Jean Michel Basquiat dins lo New York de la començança de las annadas 80. Los libres de Jennifer son estats revirats en 24 lengas e son estats largament premiats.

Es tanben l'autora de poèmas “The Next Stranger”, “ Newton’s Sailor”; “Lady of the Broom”, e Jennifer Clement: “New and Selected Poems”.

A Quebec nos legiguèt un deliciós poèma en doas lengas qu'illustra sa sentida de la diversitat linguistica e que revirèrem en occitan.

Cuando te hago el amor en español	Making Love in Spanish
Cuando te hago el amor en ingles los objetos no tienen genero y solamente escucho nuestras voces. Pero cuando te hago el amor en español las sillas --esas niñitas --chismean y nuestros zapatos quieren pisar, con adoración, sobre el cuerpo de luz, luz de la lámpara, que cae por el piso. En español las mangas enmarañadas de nuestros suéteres suspiran con voces suaves de mujer, y caen como largas enredaderas alrededor del sillón que se a vuelto el amo de ellas. Las rosas se bañan y hacen caravanas Llenas de deseo por el reloj y las ventanas frágiles quieren romper el espejo. Aquí tus bolsillos adoran mis medias. Aquí los muros blancos adoran a la luna blanca. En la oscuridad	When I make love to you in English the objects in the room have no gender and I only hear our voices. But when I make love to you in Spanish the chairs - -those little girls - - chatter, and our shoes want to step, with adoration, on the body of light, lamplight, that falls across the floor. In Spanish the tangled sleeves of our sweaters sigh with soft womanly voices, and fall like long vines around an armchair that has become their master. The roses bathe and bow filled with desire for the clock and the fragile windows want to break into the mirror. Here, your pockets worship my stockings. Here, the white walls worship the white moon. In the dark,

te doy mí boca femenina. En la oscuridad te doy mis ojos masculinos.	I give you my feminine mouth. In the dark, I give you my masculine eyes.
Jennifer Clement	Jennifer Clement

Faire l'amor en Espanhòl

Quora te fau l'amor en anglés
 Los objèctes an pas cap de sèxe
 Ausisse pas que nòstras votz
 Mas quora te fau l'amor en Espanhòl
 Las cadieiras – aquelas drolletas - barjacan
 e nòstres sabatons
 vòlon trepilhar amb adoracion sus lo còs
 de lutz, lutz de la lampa,
 que s'espalarga au sòu.
 En espanhòl las margas entremescladas de nòstres sweaters
 Sospiran amb de doças votz femeninas,
 E tomban coma de longas lambruscas
 A l'entorn de la cadieira
 Qu'es venguda sa mèstra
 Las ròsas se banhan e s'acaminan a de reng
 plenas de desir per lo relòtge
 E las fenèstras fragilas
 Vòlon traucar lo miralh.
 Aquí tas pòchas adoran
 Mos debasses
 Aquí, los murs blancs adoran
 la luna blanca .
 Dins l'escur
 Te balhe ma boca femenina.
 Dins l'escur
 Te balhe mos uòlhs masculins.

Félicitations du PEN Occitan à Jennifer pour son élection à la présidence

Chère Jennifer

Comme tous les membres de notre chaleureuse famille PEN je suis enchanté de ton élection à la présidence de PEN.

Il est vrai qu'il était bien difficile de faire un choix entre Vida, Zeyneb et toi, tant toutes trois présentiez un programme enthousiasmant porté par une personnalité charismatique et capable de porter notre PEN avec un élan encore nouveau et enthousiasmant vers de nouveaux horizons, après l'impressionnant travail accompli sous la présidence de John.

Le débat pétillant d'intelligence où vous vous êtes présentées toutes trois était un moment de grâce: le respect et l'estime dont toutes trois vous faisiez montre à l'égard des autres était absolument exemplaires. Une leçon pour les politiciens que nous voyons se déchirer avec férocité dans la vie publique.

Au nom du Centre PEN occitan, je t'adresse donc toutes nos félicitations les plus chaleureuses pour cette élection.

Notre centre PEN est comme tu l'as compris un peu spécial, représentant la "situation limite" d'une langue et d'une culture que l'on veut effacer depuis des siècles et qui montre pourtant une surprenante énergie de survie. Nous n'avons pas beaucoup de moyens mais une littérature toujours très vivante et un retour remarquable des nouvelles générations qui considèrent que leur langue est un trésor qui leur appartient et qu'ils veulent reconquérir. Ce que nous pouvons apporter à PEN c'est la démonstration vivante qu'il est très difficile de tuer une langue qui possède une culture écrite. Et pour nous, être membres de PEN est une extraordinaire chance pour de nombreuses raisons évidentes. En particulier il est absolument extraordinaire pour nous de se retrouver dans la famille PEN comme une culture parmi les autres, symboliquement au même niveau de dignité. Alors qu'en France il y a continuellement le mépris condescendant ou le sarcasme. C'est principalement autour de ce thème des droits linguistiques et des cultures menacées que nous comptons, tout logiquement, nous engager avec toute notre énergie.

Donc merci encore chère Jennifer de t'engager avec tout ton charisme et ton expérience (que Sylvestre Clancier m'avait longuement détaillée) dans cette difficile et enthousiasmante aventure qui consiste à incarner notre rassemblement passionné et turbulent et à le représenter aux yeux du monde!

J'en profite pour te demander une petite faveur : le poème "when I make love in English" que nous avons écouté jeudi soir était absolument enchanteur et j'aimerais le traduire en occitan pour le faire figurer sur le site du PEN occitan <http://www.pencluboccitan.org> où nous rendrons compte de ta récente élection. Pourrais-tu me l'envoyer?

Encore une fois toutes les félicitations du PEN occitan, et tous nos vœux pour le succès de cette période d'activité enthousiasmante et très intense qui s'ouvre. Bien sûr notre centre dans la mesure de ses moyens compte bien soutenir la dynamique de l'action que PEN international va développer sous ta présidence.

*Jean-Frédéric Brun
PEN Occitan (/Langue d'Oc)
17/10/15*

Ostana 2014



Ostana 2014

ENGA OCCITANA : UNA DE
IGAS DE CULTURA D'...



Lo dimenge de matin fagueriam una pichòta passejada, acompanhats per Giacomo Lombardo, dins aqueu vilatge d'Ostana, a l'encòp vielh e nòu bòrd que mai d'un ostau ancian es restaurat dins lo respiech de l'arquitectura montanhòla.

Lo dimenche apres dinar i aguèt un omenatge esmovent a Franco Marchetta premiat per la lenga friolana e ailas defuntat, fasiá gaire, seis enfants èran venguts per reçaupre son prèmi e parlar d'eu qu'èra lo moment d'escambis amb leis autors. Escambis agradius ont se posquèt ausir lei textes deis uns e deis autrei.

Fuguèt nòstre torn a Jean Frederic e ieu; puèi, Arno Camenish, joine escrivan Romancho escambièt amb son presentator Ciutto Renzo e venguèt lo moment estonant e esmovent d'ausir un amic de luenh: un poèta qu'escriu en lenga cheyenne e qu'escambièt en anglès amb Valentina Mumesci.

Una polida Babel, bòrd que tot aquò èra revirat en occitan dei valadas ò en Italian. Un plaser per leis aurelhas e per lo còr.

La remesa dei jòias: crotz occitana en or e creacion en veire de l'artista Silvio Vigliaturo, se faguèt dins l'amistat lo diluns de matin.

Tres jorns rics e calorós a l'auberja de la "Galabèrna". Pichòta question, es que sabètz çò qu'es una galabèrna?

Amistat en totei . Danielle



Danièla Julien prèmi Ostana 2014

BIOGRAFIA

Nascuda en 1944 à Tarascon (BDR), sota lei bombardaments dins la nuech dau 6 au 7 de junh es a dire la nuech dau desbarcament deis aligats. (Es la debuta de ma *story telling* coma se ditz en patoés anglo-saxon)

Ainada de quatre enfants, abalida a la campanha, primier dins lo mas de ma mamet pairenala que mon paire i trabalhava, puèi en vila (pichòta vila Tarascon) mai totjorn pròche dau mas, quora mon paire comencèt de trabalhar au PLM (Ara SNCF). Tot aquò per dire qu'entendeguère lo provençau que ma mamet parlava ais obriers agricòlas, e que parlava amb mon paire. Pasmens a ieu e a mei fraire e sòrres parlavan francés.

M'avisère un còp venguda adulta que mon parlar èra granetat de paraulas e de formas occitanas. Mon grand mairèu, eu parlava nissarte amb leis òmes de son atge. L'entendiáu tanben que demorère au sieu quauquei mes a de reng a Canhas sus mar.

Escòla Normala de Nimes de 1961 a 1965, me maridère en 64 puèi fuguère regenta d'escòla mairala dins de vilatges e a Beucaire. Rescontrère Jòrdi Gròs, Aimat Serre, dins l'encastre de trabalhs pedagogics. Seguiguère l'Universitat occitana d'estiu en 1974 a Borg de Valença. Primier rescontre "sabent" amb la lenga, l'istòria, la literatura e tot lo demai que ne'n sabiau ren de ren.

Rescontre amb Robert Lafont que venguèt puèi un amic.

Pron politizada a aquesta epòca, (o siáu encara, mai pas la pena de o dire) son leis escrichs de geo e sociopolitica, seis analisis que mai m'interessavan en cò de Lafont , seis engatjaments dins lei batestas socialas e sei reflexions sus aquò. (Ladrecht, Larzac, etc...) L'acompanhèr dins un acamp de trabalh amb lo sindicat dei minaires de Ladrecht en 80, a la Borsa dau trabalh d'Alès.

Aviáu besonh de trobar una concordància, una logica entre mei retrobalhas amb la lenga e meis analisis politicas. Lafont me durbiguèt aquesta dralha.

Puèi descuberta de son escritura e de son òbra literària.

Tot en trabalhant, tornèr prene meis estudis (per corespondéncia) a Paul Valery, faguèr un cursus de Letras modernas en ajustant a cada gra çò qu'èra possible de faire en occitan. Mestresa sus lei Femnas dins *La Festa* de Lafont, pichòt memòri sus Flamenca. Puèi tèsi sus *La Festa*.

Mon trabalh professionau èra : directritz d'escòla mairala a Beaucaire, ont en 1982 dubriguèr la primièra escòla bilinga de l'ensenhament public. (Dins lo vam de la circulària Savary) Fuguèr puèi conselhièra pedagogica en lenga e cultura regionalas per Gard e a l'IUFM de Nimes, encargada de cors a la fac (Vauban).

Escambis nombrós amb Lafont, e seguit de tot son trabalh d'escritura que me mandava totjorn una còpia de sei manescrichs.

Militanta occitanista , e pendent 2 ans présidenta de la MARPOC à Nimes

Dempuèi ma retirada en 2002 me chale de menar una activitat de contaïra per leis enfants e leis adultes amb de contes tradicionaus, de creacions de contes fondats sus de tèmas tradicionaus, de passejadas contadas...

Escrive de contes, de poèmas, de novelas amb un anar venir entre mei doas lengas, una mena de dever de memòria envers mon paire (qu'èra un famós contaïre), ma grand e mon paisatge interior fargat tre l'enfància.

Contribucion a des revistas, de collòquis...

En mai de tot aquò siáu la maire d'una polida filha, d'un pareu de bessons e la grand de quatre dròlles (27 ans. 12 ans. 18 mes) e una chata (17 ans).

Bibliografia :

Novèlas

Viatge d'ivèrn .Ed. Trabucaire 1999. Prèmi Jaufre Rudel

Adieu Paure... Ed. Solei d'Autan. Lerida. 2007. Prèmi Les Taliures

Poesia:

Recanton de pregàrias. In Caminant. Ed. Cardabèla. 2002

La vielha que dança in Veus paral.leles/Voses Parallèlas. Ed . Institució de les lletres catalanes. 2010

La ròda in Anthologie des Voix de la Méditerranée. 2010

Séductions, libre d'artista amb Denise Laperrière, 2013 estampat a Montreal (Québec)

Reviradas :

La Festa de Robèrt Lafont. Tròçs causits e revirats. Ed. Atlantica.Institut Occitan. 2000

Le Petit Décaméron. Revirada de *Lo Decameronet* de Robèrt Lafont. Ed. Trabucaire. 2008

Assag :

Per legir *La Festa* de Robèrt Lafont. C.E.O. Univeristat P.Valery.

A paréisser: Letras. Bilinga, IEO Languedoc



Entrevista amb Danièle Julien

Question 1: Danièle Julien, la jurada dau Prèmi Ostana a causit de premiar ongan en 2014 ton òbra occitana, e aquò's l'escasença de traire un còp de projector sus çò que pòrta de novèl a las letras d'òc. La primièira causa que ven a l'esperit, per mai d'una rason,, de segur, quand pensam a çò qu'escribes, es la referéncia a Robèrt Lafont. Lo biais d'agantar la frasa, per ne far coma escriguèt Joan-Ives Casanòva, "*una escritura ai rasigas de sa pòpria modernitat*", "*la descobèrta dei frasas e dei mots coma una suspresa que nos balha sorire e estonaments meravelhós*", aquò remanda a l'idèa lafontiana que la lenga es una fèsta de l'intelligéncia e dels sens. E tanben aquel biais de compausar de nòvas cortas e eficaças fai pensar als reculhs de nòvas de Lafont, "*la primera persona*", "*lo Decameronet*"... E sabèm que siaguères una reviraira d'aquelas nòvas. Me sembla interessant d'ensajar de destriar çò qu'es prigondamentt original dins ton escritura, e o farem totara, mas seriá ben que d'en primièr nos diguèsses un pauc coma definiriás lo ligam de ton escritura amb aquela de l'autor de "*La Fèsta*"...

Danièle Julien :

Crese que l'ai dich: adolescenta legiguère d'aicí, d'ailà de causas en "patoes" e mon paire coma fòrça monde de sa generacion, disiá de provèrbis e de frasas que pensave dau parlar comun e que descobriguère, puèi, èstre de tròç de Mistral, de Romanilha ò de Desanat.

E quora comencère de legir Lafont me trobère au mieu. Lo provençau qu'escriviá (parle pas de grafia), lo compreniáu, me parlava. Festa de segur, festa per ieu merce ai retrobalhas amb una lenga e un monde d'enfància. Festa dei sens: coneisse l'enchusclament dau parfum de cacièr ò de la mimòsa, l'odor dau conilh rostit a la ferigola, coneisse la tela cerada sus la taula dei grands d'Arle, lo mistral quand bofa e lei matas de muga dins la montanheta. Au mieu!

Pasmens me sabiáu incapabla d'escriure coma eu, o siáu totjorn.

Per çò qu'es deis istòrias cortas: primier m'an pron picat sus lei dets (biais de parlar) quand ère escolana: mai cort, mai cort, me disián lei professors.

E d'autra part la vida es corta e cada moment de vida (e mai se sembla long coma la malautiá) es cort, un còp tombat dins lo passat. Son aquelei moments de vida cortets que m'interessan. Dins lo libre venent leis istòrias seràn encara mai cortetas.

Question 2: « Festa dei sens », dises, e es una de las causas que lo legeire ressentís de segur en te legissent. Pense au biais qu'as per descriure amb una granda delicadesa e tanben una granda eficacitat de scènas, per exemple de scènas eroticas. E tanben, que te destria de Lafont, una empatia vibranta amb los personatges que metes en scèna. I a una immensa afectivitat, retenguda e pasmens tota fernissenta, que balha son pes de vida e d'emocion au tèxt e fai qu'es pas una simpla construccion intellectuala. Me sembla qu'a l'origina de cadun de tos tèxtes i a una emocion viscuda o un rescontre, e non pas una idèa abstracha.

Danièla Julien :

Verei que per d'unei tèxtes, i a de causas viscudas, mai per d'autrei i a ren qu' un imatge fugidís , un ulhauç situacionau e lo demai seguís, siegue dins l'imaginari, siegue ren que dins la lenga, de mots fan venir d'autrei mots que bastisson una istòria. Me faudriá reflechir un pauc mai a aquò

Question 3: « de mots fan venir d'autrei mots que bastisson una istòria ». Seria interessant de ne dire mai aquí dessús. Aquò nos rementa l'expression lafontiana « ma maire la lenga ». La lenga que tira lo raconte ? O los personatges que d'ausida an sa vida e agisson independentament de tu. Los personatges que metes en plaça escapan lèu a ton contraròtle?

Danièla Julien :

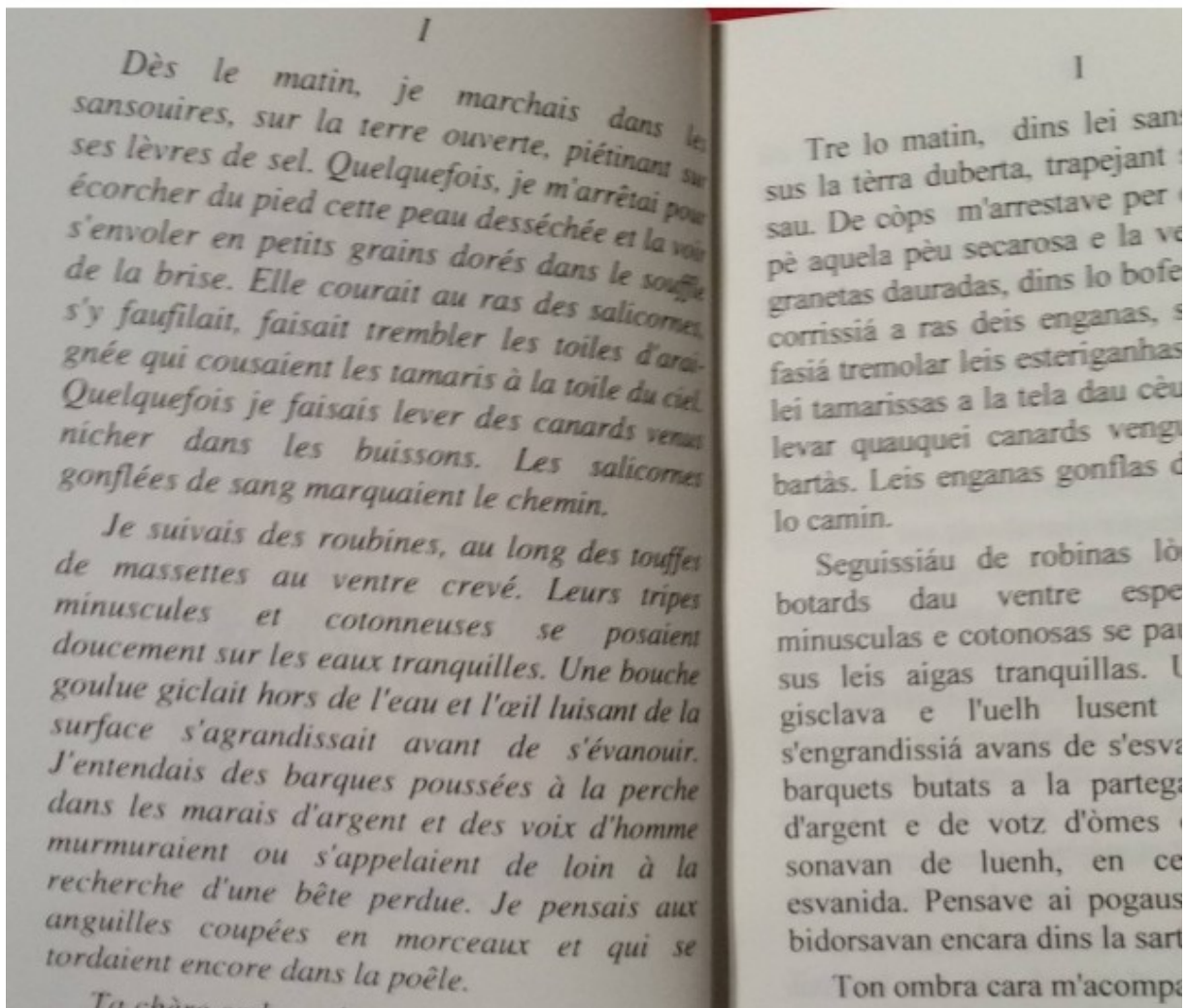
M'agrada d'explorar, d'assajar lei doas situacions d'escritura : pòde me laisser menar per la lenga en escotant lo resson dei mots que se respondon, en lei laissant venir, es lo cas per la primera istòria de viatge d'ivèrn qu'a per títol una formula de Lafont "Contar es escondre", aquí lei mots venián solets d'autant mai que venián au rescontre d'una istòria ja coneiguda: l'enfant polit, s'enfaufilavan dins una trama ja fargada. L'autra situacion m'agrada tanben es aquela ont lei personatges fan, non pas çò que vòlon, crese pas a la vida autonòma dei personatges, pasmens, de còps, la paraula emplegada a un moment fai que la destinada dau personatge pren un viratge, una direccion que i aviáu pas pensat. Es lo cas per lo tipe que ven mendicant après aver respondut ai demandas d'ajuda d'associacions de caritat. M'agrada, en mai de cambiar de plaça narrativa, faire escriure un òme, una chata, una mamet... Aquò se veirà-espèrè- dins lo libre venent qu'es a mand de sortir.

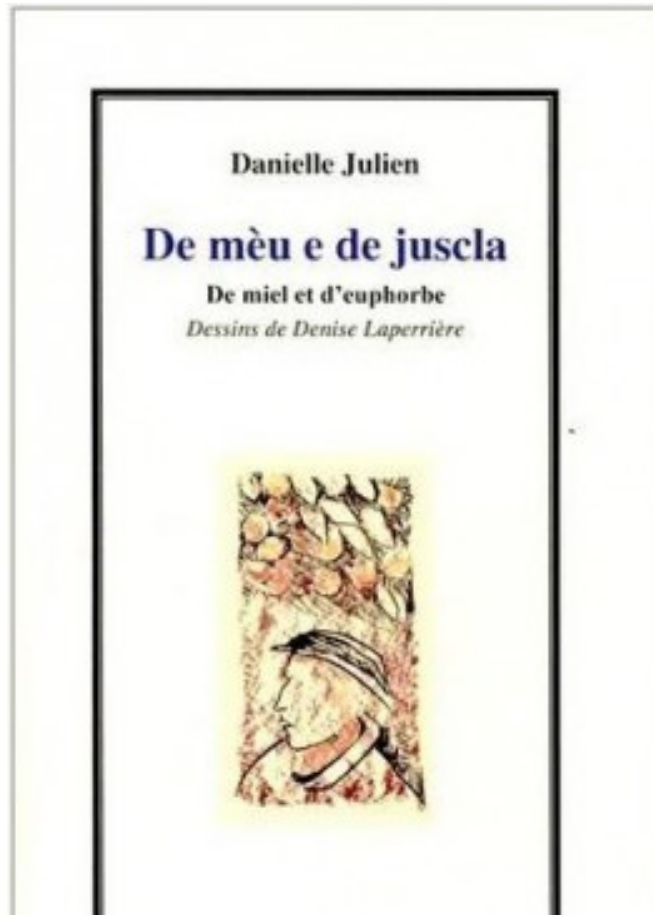
Question 4: « justament, Danielle, es que pòs nos parlar de tos projectes d'escritura ? »

Danièla Julien :

Per l'ora i a dos projèctes d'escritura ò pusleu doas causas començadas: quauquei pichòtei novèlas que començan totei amb la meteissa frasa: es un exercici que m'agrada. La segonda serà una mena de poèma en passejada dins MON país, dins d'endrechs que fan partida de ieu.

Un projècte mai aluenhat me tafura dempuèi un brieu, sabe pas se lo menarai a tèrme, seriá quauque ren dins lo biais de la "*dérive psychogéographique*" un gròs mot benlèu per dire de se laisser porter per lo luòc, encara neblós dins ma tèsta e fin finala un estudi que siáque publicable sus La Festa de Lafont.





De mèu e de juscla De miel et d'euphorbe

Es dins lei tèrras d'ametliers florits que m'agantèt l'angoissa dei generacions perdudas. Totei son perdudas. L'enfant que nais tanben o sap que brama a s'espètar la garganta, e laura l'aire de sei mans moissas, per pas quitar lo ventre prigond e tèbi de sa maire. Entendiáu ta votz cauda que me o disiá dins un resson testard coma la mar, te vesíáu caminar de ton pas ample e segur, te vesíáu suau e tremolant avançar vers lo gorg sens fons de l'oblit. Quauqueis abelhas coratjosas, inconscientas ò abramadas, sordats de primièra linha sacrificats dins l'esperança de la prima, zonzonavan au còr amar dei flors. Ieu me raspave lei dets au negre rufe dei petges, verugas espetadas e rusca torturada, rosegada de lèpra bruna.

C'est dans les champs d'amandiers en fleurs que me prit l'angoisse des générations perdues. Toutes sont perdues. L'enfant qui vient au monde le sait aussi, qui pleure à se déchirer la gorge et laboure l'air de ses mains moites pour ne pas quitter le ventre profond et tiède de sa mère.

J'entendais ta voix chaude qui me le disait en un écho têtue comme la mer, je te voyais marcher de ton pas ample et sûr, je te voyais tranquille et tremblant avancer vers le gouffre sans fond de l'oubli.

Quelques abeilles courageuses inconscientes ou affamées, soldats de première ligne sacrifiés dans l'attente du printemps, bourdonnaient au coeur amer des fleurs. Moi, je me déchirais les doigts au noir rude des troncs, verrues éclatées, écorce torturée, rongée de lèpre brune.

Danièla Julien Adieu Paure... Ed. Solei d'Autan. Lerida. 2007. Prèmi Les Taliures ; « Séductions » poèmas en tiratge limitat amb de dessens de Denise Laperrière, Quebec, 2013 ; « Letras » (Bilinga), IEO Lengadòc, 2014.

La *nòva* corta (dins lo sentit modèrn dau mot) es estada fins recentament un genre talament pauc representat dins la literatura occitana que me pòde rapelar d'una discutida entre Renat Nelli e Bernat Manciet (deviá èsser en 1978 o 79) que se demandavan quane seriá estat lo mot just e requisit de lenga nòstra per lo qualificar, puslèu que « *nòva* ». Res a veire amb lo *raconte*, genre literari sub-representat desempuòi lo sègle XIX, mai que mai dins los armanacs. Sufis pas que lo tèxt siá cortet. Cau que siágue tibet sus una emocion, una sospresa, l'estraneza. Las pròsas embelinairas d'un Max Roqueta, generalament brèvas, son quicòm a despart, que dintra pas d'a fons dins aquela definicion, benlèu per amòr de sa relacion particulara au temps, que s'i aplanta e desapareis dintre. La *nòva* manipula lo temps d'un autre biais, i balha d'abriva, lo fai virar coma una centrifugaira, lo càmbia en ressòrt que traï son vam au recit.

Lo *raconte* dins son biais tradicional, estirat entre son « *un còp i aviá* » e « *lo gal cantèt e la sorneta finiguèt* » demòra una terranha abondosa, inacababla, un òrt de lengatge e d'imaginari granats, ont los occitans quitan pas de furnejar per racinar lor vision dau mond de uòi. Mas dempuòi un quart de sègle avèm de novelistas de tria. De mond coma R Lafont o JC Forêt, per exemple, an màgerment illustrat lo genre. Lafont aclimatava en òc lo biais de Borges o de Cortazár e aquò fasiá miranda. La lenga d'òc semblava facha per aquela mena d'escritura. D'autres seguiguèron e ne faguèron la mòstra. E mai que mai pense aquí a tres escriveiras de parladura provençala, pro diferentas entre elas, dins son èime e son estil, mas totes tres bravament biaissudas, que sos tèxts escarrabilhats e eficaces son un encantament per lo legeire : Danièla Julien, Magalí Bizòt-Dargent, e Sara Laurens.

Parlarai aici de Danièla Julien, recentament guerdonada per lo prèmi Ostana 2014. Son primièr recull de nòvas (*Viatge d'ivèrn*. Ed. Trabucaire 1999. Prèmi Jaufrè Rudel) se situava clarament dins la seguida de la vena d'escritura illustrada per Robèrt Lafont quora preniá la pluma en novelista (La Primera Persona, Lo Decameronet, Insularas). S'i retrobava aquela perfeccion d'estil, una lenga a l'encòp totalament modèrna e rica tant e mai de sa dimension sauvatja. Amb en mai, d'assenhalar, un tòc de sensibilitat fernissenta e d'emocion qu'èra sa tencha pròpia e que mancava sovent au mèstre, virtuòsa d'un jòc intellectual fòrça sabent. Aquel « *Viatge d'ivèrn* » èra un començament, e los dos reculhs que l'an seguit perlongan e alargan aquela escritura, e son encara melhor capitats.

« *Adieu paure...* » publicat en Catalonha a pas tocat lo lectorat occitan que se seriá ameritat, e « *Letras* » acaba tot bèu just de crebar l'uòu. Escasença adonc de rendre compte a l'encòp d'aqueles dos libres. Direm d'en primièr que son qualitatoses e que sa lectura es plena d'agrat e que plaçan l'autora au primièr plan de la scèna de nòstra literatura a l'intrada dau tresen millenari, coma una de las estilistas màgers.

Coma disiái i a d'en primièr aquela menimosa perfeccion de l'escriure, dins la drecha rega lafontiana, mas la leçon dau mèstre es perfiechament assimilada e reinvestida dins un biais qu'a sa personalitat pròpia, amb aquela expressivitat espectaculara tota tibada d'esmoguda. Una cèrca apassionada dau dire just e requisit, gaubejat finament coma de dentèla rara. De savorar a bèles paucs.

« *Ma vesion s'esperlonguèt dins ma tèsta, vòle dire a l'endedins de ma tèsta, aquí ont naisson, gisclan, espelisson lei pensadas e i aviá ges de pensadas, i aviá una mena de vuege moligàs, un desfauc de perspectiva.* »

Istòrias totas simplas, exploracion apassionada e luminosa dau quotidian. Mas lo quotidian vist au travèrs d'aquela pròsa occitana regonfla de chucs e de sentidas ven un esmeravilhament de cada minuta, l'exploracion d'un continent desconegut ont tot es estranh. Un agach plen de generositat e d'empatia sus lo drama fons de la vida. Un agach solelhós.

Lo jove adolescent savi Chicuelo que vòu venir torero, e i capita, vist au travèrs dels uòlhs de la maire, esfraiada e tanben consenta (ambivaléncia típica dels personatges femenins de Daniela Julien). Los bruchs estranhs dins l'ostau de la mameta quora es nuòch e qu'una altra vida subran i mena son çaganh. Elena l'ucrainiana qu'esposa lo païsan lauseròt. Lo present de novè, una cata negra que subran prendrà tant de plaça a l'ostau, au quite moment que la filha de la narratritz balha naissença a una manideta sonada Loïsona. E una idèa tafura la narratritz : aver de cats e una felena es pas una rason, pas brica, per se mudar tot d'una en mameta típica portant « lei frisetas e la rauba burèla de jersey ».

E i a quicòm mai, quicòm que ten a l'astrada particulara de nòstra lenga. Qu'apareis a bèles paucs au legeire. E que Danièla o fai dire clar a un de sos personatges :

«Ai escrib en occitan perque aquí tène una lenga fòra-lèi coma mon istòria, una lenga dau secrèt, tant intima e tant immensa a l'encòp que sola podiá suportar la mostruositat. Lenga dau deliri dins sa prigondor, son inchalbènça e son esfilangatge. »

Tant vai que de còps que i a aquela exploracion de l'estraneja sortís cap e tot dau rasonable, de las convencions. Nos estràvia dins lo baujum. Leugièrament, per pichons tòcs delicats, es aquò tot l'art. Mas la desaviadura n'es encara mai granda. L'occitan *lenga dau deliri dins sa prigondor, son inchalbènça e son esfilangatge...* Que pòt servir d'aisina a totas las transgressions. Lor dobrir lo portal. Escapant cap e tot a las convenéncias. Antau l'aventura d'aquela femna que seguís un òme entrevist dins la carrièira, embelinada per son mantèl blu. En s'enrichorlant d'imaginacions afebridadas e calorentas. E tala altra que se lascia seguir per d'òmes desconeguts. Ravida, desvariada, esfraiada (retrobam un còp mai aquela ambivaléncia qu'es un dels ressòrts esconduts d'aquela escritura). Lo baujum l'a presa e l'occitan es un lengatge privilegiat per explorar aquela transgression.

« *Letras* » perlonga e afina aquela tendéncia. S'i vei un socit de la lenga exacta mai pegada au ritme de l'occitan parlat. Mens literària en aparéncia que dins « Adieu paure ». Adonc sens efiech ni farfantèla, mas totalament eficaça. Coma o vòu lo genre epistolar causit aquí. E aquela lenga despinta la vida, lo quotidian de passions, d'auvaris, de banalitats, e subran s'entrevei l'abís badièr jos los passes, l'indicible e pasmens verai que lo narrator anóncia, fórvia, contorna, un brieu e puòi finís per vos l'escutlar, e sovent es bravament pebrat... Cada letra es una pichona mecanica jubilatòria, que nos aganta dins son laç coma una ratièira e i demoram preses.

« *Séductions* », paregut en tiratge limitat en 2013, libre d'artistas que recap 14 poèmas e tota una tièira de dessens de tonalitat erotica per l'artista canadiana Denise Laperrière, es interessant de considerar dins aquel contèxt, estent que sovent l'òbra poetica d'un prosator es un pauc un concentrat emotiu dels tèmas desenvolopats dins los tèxts de pròsa... Me sembla qu'es lo cas aici. Comença amb « *la vièlha que dança* », e sabèm qu'en Camarga *la vièlha* es lo grand miratge sus l'horizont per temps de calor. Josèp d'Arbaud l'enaucèt en tèma literari. *Vièlha*, Danièla o revira en francés per « un grand mirage ». Lo poèma ditz qu'aquel miratge personificat en divessa solara dormissiá dins lo còr de l'autor, e ara se desrevelha :

«Au camin de mon còr, una vièlha esperava [...]

Au prigond de l'estiu dins un trauc de tofor,

Au prigond de l'estiu dins un trauc de tofor,

La vièlha de mon còr s'es ben reviscolada [...]

Au camin de mon còr i a'na vièlha que dança »

M'interessa de veire dins aquela *vièlha* una fòrça esconduda au pus prigond de nautres, bèla endormida, que se despèrta, e deslarga amb tota sa fòrça dins aquela escritura sos encantaments trebols, un pauc escalugants.

Per exemple lo poder de l'agach desirant de l'autre, que tòrna sovent dins las nòvas en pròsa, es clarament dich dins aquel poèma titolat « òme » :

«Au rai de ton agach

Camine espelida e

Dins l'espaci marcat

Per tei mans-pogaus tendres

Avance.

Te disián de solèu, de relòtge de vida.

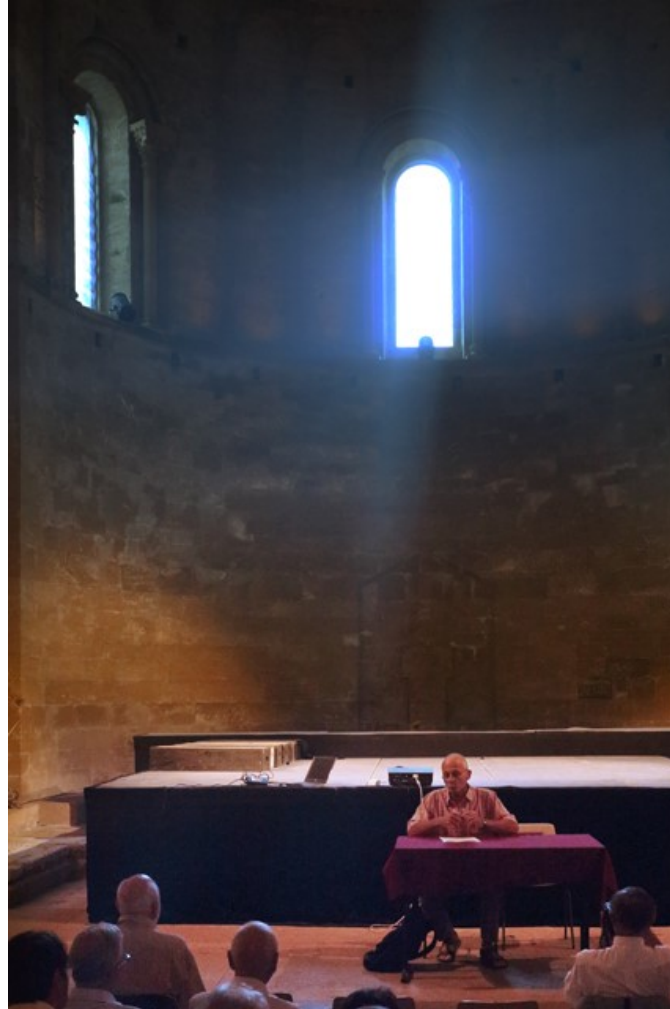
Per apasimar l'angoissa dei jorns

Siás aquí ufanós, suau e tendre. »

Es lo poder misteriós d'aquel agach que dobrís las pòrtas enebidas de la transgression, e la narratritz dins las pròsas se n'estona, a l'encòp vergonhosa un pauc e rvida. Dins lo poèma, aquelas fòrças solelhosas e carnalas son simplement mostradas coma d'evidéncias serenas e lindas. Tèxtes d'una simplicitat clarinèla e pasmens que ressonissent longtemps dins l'imaginari d'aquel que los a legits amb l'atencion que i cau.

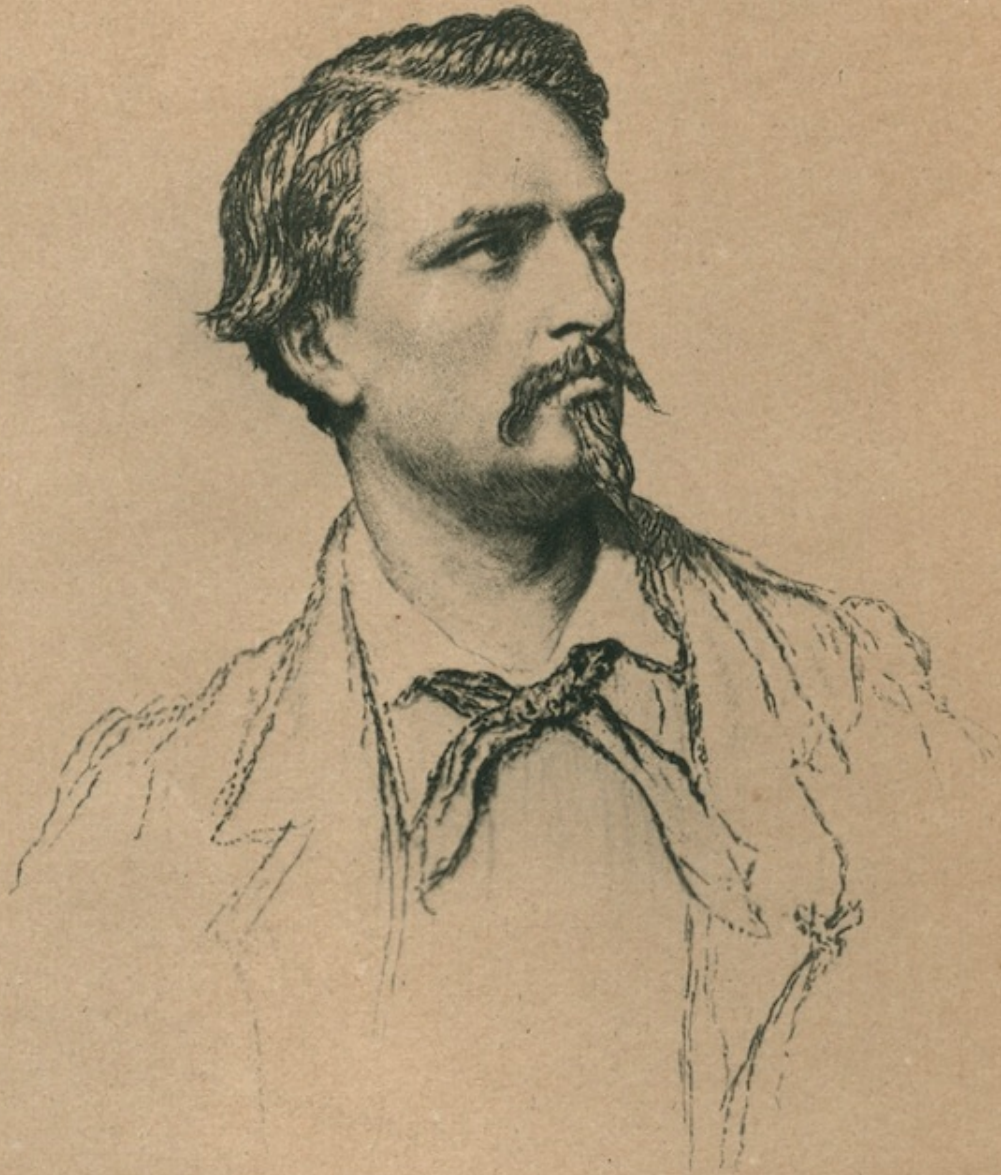
Donc, amb aqueles tres libres l'òbra de Danièla acomença de prene una cèrta « massa critica » que i balha de pes e d'importància, campeja tot un univèrs amb sos païsatges, sos personatges e sas leis, e de segur aquò nos fai languir la seguida.

JF Brun



Samedi 14 Juin 2014
journée "Frédéric Mistral à Maguelone »





a F. MISTRAL

Escherts,
29 mars 1864

PROGRAMME

9h 30 Accueil des participants par les organisateurs

10h 00 - 12 h Colloque, dans la Chapelle Saint Blaise (à côté de la cathédrale): Frédéric Mistral si célèbre et si méconnu.

Frédéric Jacques Temple : La Statue de Mistral / l'estatua de Mistral

Jean-Marc Courbet (Majoral du Félibrige) " De Mirèio au Prix Nobel, la renommée de Frédéric Mistral "

Philippe Martel (Université Paul Valéry): Mistral, la renaissance provençale et la célébrité : un jeu de miroirs déformants ?

12h à la découverte des vins de Maguelone (dégustation)

12 30 repas « terre et lagune » servi par les « Compagnons de Maguelone »

14 h suite du colloque : Frédéric Mistral à Maguelone

Jean-Frédéric Brun (PEN de langue d'Oc) : Maguelone : un lieu cher à Mistral. Eclairages sur la Santo-Estello de 1900.

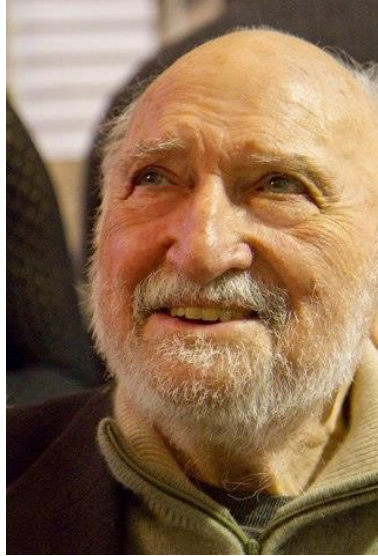
Jean-Yves Casanova (Université de Pau): l'enfance, les rêves et la genèse de l'inspiration de Mistral.

Jean-Claude Forêt (Université Paul Valéry): "Maguelonne, haut lieu des lettres occitanes et françaises: de Bernard de Trévières à Max Rouquette en passant par Frédéric Mistral, Robert Lafont et bien d'autres..."

17h : Découverte de l'œuvre poétique de Frédéric Mistral à travers un spectacle poétique et musical avec la participation des écrivains présents.



Frédéric Jacques Temple



LA STATUE DE MISTRAL

Avoir pour nom Mistral
au pays du grand vent, et

que cet homme ait fait s'envoler, comme le vent maître, bien des feuilles mortes, voilà qui ne cesse de nous faire rêver. Jusqu'à lui, la *lenga nòstra* était depuis longtemps une belle endormie. Étaient bien loin lestroubadours, aussi les Pey de Garros, Bellaud de la Bellaudière, Pierre Godolin, Fabre d'Olivet, Jacques Boë dit « Jasmin », et plus près de nous Auguste Fourès ou Théodore Aubanel, grand lyrique

de *La Grenade ouverte*, à qui Mallarmé conseillait de pratiquer le *trobar clus*. Avant Mistral, la langue se parlait encore en ville, dans les fermes et les mas, mais elle avait jeté ses derniers feux dans des œuvres littéraires peu ou prou mineures. Il fallait un sourcier pour retrouver l'eau vive. Anémié, le Félibrige s'enlisait.

Mistral souffla sur la belle langue qui se remit à chanter. « Sans Mistral, a affirmé René Nelli, il n'y aurait sûrement plus de littérature occitane ». Oui, il fut le moteur d'une *respelida* qui vit peu à peu émerger de nouveaux poètes et de grandes œuvres, alors que, curieux paradoxe, la langue de plus en plus se perdait.

Qu'adore-t-on, maintenant, cent ans après la mort de Mistral, en Arles, sur la place du Forum ? Une statue livrée aux besoins des moineaux. Sur le champ de foire, un buste de Lamartine a été érigé, mais ce n'est pas pour le louer d'avoir aidé à faire couronner Mistral par l'Académie suédoise, mais parce qu'il avait obtenu, pour la ville (ne rions pas) le chemin de fer.

Heureusement, derrière la statue qui fait ressembler Mistral à Buffalo Bill, se profile à jamais la silhouette de *Mireille*, nom inventé dans lequel tout le Sud allait se *mirer*, emblématique *chato* de Provence (que Delteil traduisait « chatte », ce qui était une merveilleuse coquinerie). À ses côtés, s'avancent *Calendal*, *Les Îles d'or*, *Nerte* et le splendide *Poème du Rhône* qui me fait toujours penser à Walt Whitman.



Voilà cent ans que Frédéric Mistral repose dans sa terre natale. Mieux que la grande statue de bronze, ses œuvres composent le vrai portrait du poète dont la vieille langue, qui a pris désormais place entre les sombres lueurs des *Fleurs du mal* et le majestueux bel canto de *La Légende des siècles*, a suscité des générations nouvelles de poètes majeurs. Il convient, en ce centenaire, de le retrouver, dépouillé des faux attributs et du lichen du temps.

Frédéric Jacques Temple

L'ESTATUA DE MISTRAL



S'apelava Mistral, son país èra lo país dau grand vent. E tot semblant a aquel vent mèstre, faguèt el tanben s'enairar un molonàs de fulharaca. Vejaquí quicòm que quita pas de nos far somiar. Abans el, la *lenga nòstra* èra dempuòi longtemps una bèla endormida. Èran bravament luònhs los trobadors, e tanben los Pèir de Garròs, Belaud de la Belaudiera, Pèire Godolin, Fabre d'Olivet, Jacme Boë dich « Gensemin », e mai pròches de nautres Auguste Forès o Teodòr Aubanèu, grand lyric de *La Miugrana entredubèrta*, que Mallarmé li aconselhava de practicar lo *trobar clus*. Abans Mistral, la lenga se parlava encara en vila, dins las bòrias e los mas, mais aviá escampat sos darrièrs fuòcs dins d'ombras literàrias mai o mens minoras. Calia un fontanièr que retrobèsse l'aiga viva. Lo Felibritge èra sangbegut, e chauchilhava dins lo fangàs.

Mistral bufèt sus la lenga polida, e aquesta se metèt a cantar. Renat Nelli a escrich: « *Sens Mistral, i auriá de segur pas pus de literatura occitana* ». Òc, Mistral es estat l'empusaire d'una *respelida*, que veguèt a bèles paucs espelir de poètas novèls e de grandas òbras. Mentre que, paradòxa estranha, d'aquel temps la lenga se perdiá de mai en mai.

De qu'es aquò que se venèra, ara, cent ans après la mort de Mistral, en Arles, sus la plaça dau Forum ? Una estatua que servís d'escremièra de l'aucelilha. Sus lo fieiral, se vei un bust de Lamartine qu'es estat auborat, mas aquò's pas per lo lausenjar d'aver ajudat a far cononar Mistral per l'Acadèmia suedesa, nani, anèssetz pas vos escacalassar, aquò's perquè aviá obtengut per aquela lo camin de fèrre.

Urosament, darrièr l'estatua que fai semblar Mistral a Buffalo Bill, desvistam lo perfil de *Mirelha*, nom inventat que tot lo miegjorn s' i anava *mirar* dintre, emblematica *chata* de Provença (Delteil revirava aquò en « *chatte* », *cata*, qu'aquò èra una coquinariá meravelhosa). A sos costats s'avançan *Calendau*, *Lis Isclas d'òr*, *Nèrta* e lo remirable *Poèma dau Ròse* que me fai totjorn pensar a Walt Whitman.

Aquò fai cent ans que Frederic Mistral dormís dins sa tèrra natalenca. Mièlhs que la granda estatua de bronze, sas òbras compausan lo retrach vertadièr dau poèta que sa vièlha lenga a desenant pres plaça entre las solombrosas enlusidas de las *Fleurs du mal* e lo majestós bel canto de *La Légende des siècles*. E qu'a suscitad de generacions novèlas de poètas màgers. Es necite, au moment d'aquel centenari, de lo retrobar, despescolhat dels atributs enganadors e de la peirèla dau temps.

Frédéric Jacques Temple

Jean-Marc Courbet

Majoral du Félibrige



Le Prix Nobel de Frédéric Mistral



Alfred Nobel

1846 : Le chimiste italien Ascanio Sobrero découvre la nitroglycérine, dangereuse à manipuler, mais beaucoup plus puissante que la poudre noire.

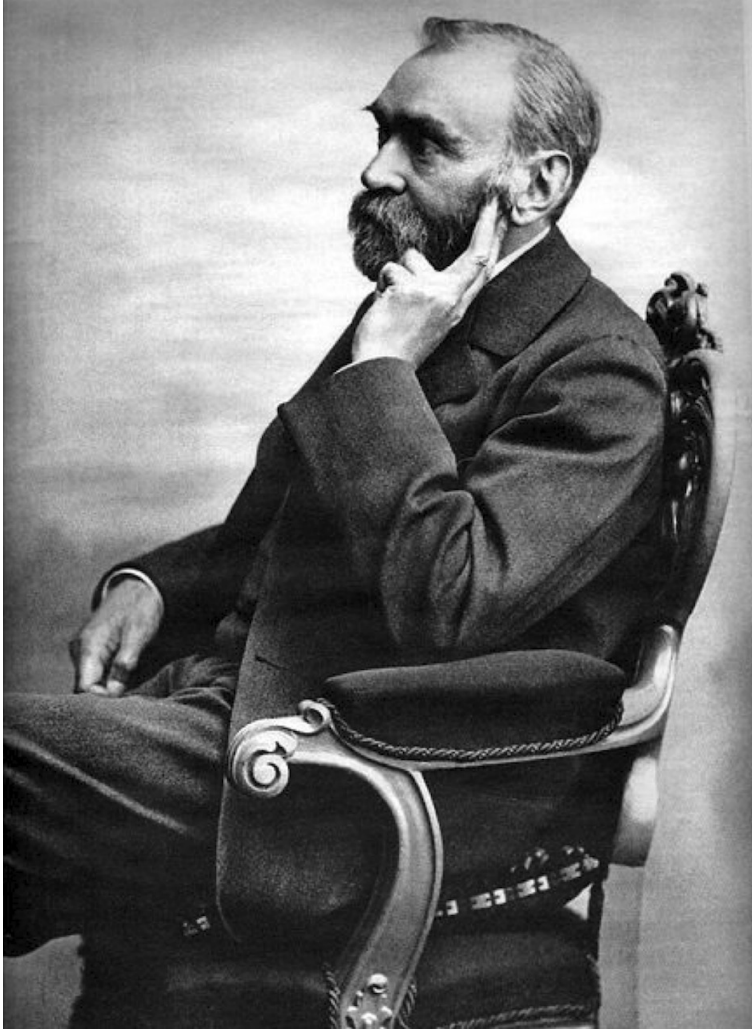


1864 : En Suède l'industriel Alfred Nobel (né le 21 octobre 1833 à Stockholm) s'intéresse à la nitroglycérine. Pour la faire exploser il invente le fulminate de mercure qui servira de détonateur.

La même année l'usine Nobel, en Suède, saute

1866 : L'usine Nobel de Hambourg saute. Ces très graves accidents ont deux conséquences : Alfred Nobel va pratiquement inventer la Sécurité du travail, avec des règles draconiennes dans ses usines, mais aussi avec des recommandations pour la sécurité domestique chez ses employés.

1867 : Il découvre qu'en ajoutant 25% de kieselguhr (argile provenant de diatomées fossiles) à 75% de nitroglycérine, il stabilise celle-ci ; il appelle celle-ci la dynamite. Cette année là on en fabrique 11 tonnes.



1870-71 : Alfred Nobel est profondément choqué d'apprendre que la dynamite est utilisée pour faire la guerre.

1874 : Nobel crée des usines dans différents pays du monde, car on ne peut guère transporter la nitroglycérine, et on divise les risques en séparant les usines. Cette année là on fabrique 3 000 tonnes de dynamite.

1875 : Les laboratoires de Nobel découvrent qu'en mélangeant 93% de nitroglycérine à 7% de collodion (coton poudre dissous dans de l'éther + huile de ricin), on stabilise également la nitroglycérine, l'explosif est plus puissant à quantité égale, c'est le "plastic".

1880-82 : Ouverture des passes du port de New-York, Percement du tunnel du St Gothard

1881-93 : Travaux du canal de Panama

1881-90 : Percement de l'isthme de Corinthe

Partout les explosifs Nobel font merveille

1895 : Chaque année on fabrique 60 000 tonnes de dynamite et "plastic" dans des dizaines d'usines à travers le monde. Valeur 100 millions de couronnes suédoises.



Alfred Nobel possède une immense fortune. La plupart du temps il réside à Paris.

Il a 62 ans, il est malade, fatigué, il fait son testament.

Nobel n'a pas d'héritiers directs. Il ne veut pas laisser sa fortune à ses frères qu'il considère comme des aventuriers en matière d'investissements (ils ont investi dans les pétroles de Bakou).

Par ailleurs Nobel est contre la transmission des biens par héritage : *«les biens vont le plus souvent à des incapables, et engendrent l'oisiveté chez les héritiers»*

Il décide de créer une fondation qui attribuera des prix pour les grandes découvertes en : physique, chimie, médecine/biologie, et aussi pour :

- *« les personnes ou les organismes qui ont œuvré pour l'abolition des armées permanentes et l'organisation de congrès pour la paix »*

- *«l'ouvrage littéraire le plus remarquable de tendance idéaliste»*

(le prix Nobel d'économie ne sera créé qu'en 1969)

Les décisions d'attribution sont confiées aux académies des sciences, de médecine et littéraire de Suède et à un comité de parlementaires norvégiens pour le prix Nobel de la paix.

Pour récompenser ces prix, une somme de 300 000 F.(or) est prévue, au début (6 millions de F. d'av. 2002)

1896 : Le 10 décembre, Alfred Nobel meurt à San Remo.

A l'ouverture du testament, c'est un véritable scandale. Nobel est accusé de cosmopolitisme (communisme), de pacifisme, de séparatisme. En Suède on considère comme une trahison que le prix de la paix soit décerné par les norvégiens (qui cherchaient leur autonomie).

Les frères de Nobel veulent faire casser le testament qui les déshérite.

Le fisc français s'oppose formellement aux sorties d'argent destinées aux Prix, l'essentiel de l'argent de Nobel étant déposé dans les banques françaises.

Les Comités Nobel ont beaucoup de mal à rassembler l'argent dispersé dans les différents pays du monde ; par ailleurs ils rédigent les Statuts de la Fondation.

1900 : Les statuts de la Fondation sont rédigés, le système financier pour rassembler l'argent est réglé. Les premiers avis sont lancés pour concourir pour les prix de la Fondation Nobel.

Premiers prix Nobel



1901 : Les premiers prix Nobel sont attribués avec, en particulier, en physique, Röntgen pour sa découverte des rayons X et pour la paix, Henri Dunant, fondateur de la Croix Rouge.

En littérature, c'est le français Sully Prudhomme qui obtient le prix ; sans doute sous la pression des écrivains et académiciens français et aussi par ce que les suédois voulaient honorer la France dont l'Académie Française avait servi de modèle pour l'Académie Suédoise fondée en 1786. Sully Prudhomme fait partie du mouvement parnassien. Il privilégie la forme des poèmes, il est épris d'idéal, il exalte le devoir, la vertu, la patrie.

Mistral félicite Sully Prudhomme pour sa récompense, celui-ci lui répond : « *C'est une heureuse chose pour moi que vous n'ayiez versifié qu'en provençal ; [preuve s'il en était besoin que l'argument de la langue a été déterminant]* »

Mais avaient été proposés, Zola ainsi que ... Frédéric Mistral. La gauche française avait vivement protesté parce que Zola n'avait pas obtenu le prix.

La candidature de Mistral, la Fondation Diez



Timbre de 1941
Frédéric Mistral

Dès 1901, Mistral avait été proposé pour le Prix Nobel. Ce n'est pas lui qui s'était présenté !

En Allemagne Friedrich Diez (1794-1876), de Bonn, a créé l'études des langues romanes en Allemagne. Il a formé ce qu'on appelle des romanistes. après son décès, les romanistes allemands (essentiellement de Berlin, dont Mommsen et Suchier de Halle) souhaitent créer une "Fondation Diez" afin de récompenser les chercheurs qui contribuent à l'études des langues romanes. Ils veulent collecter des fonds pour la Fondation qui aurait son siège à Rome. Mais on peut soupçonner, que cette Fondation, ait été un moyen pour les allemands d'influer sur les cultures des autres pays, et si possible sur leur politique. En France et particulièrement en

Provence on se méfie assez de ces romanistes allemands. Mistral a proclamé une fois pour toute : *«Sian de la grando Franço / E ni court ni coustié»*.

Plus tard, Eduard Koschwitz, de l'Université de Marburg (puis Greieswald), August Bertuch de Frankfurt (qui traduira Mirèio en allemand ; et sera le beau-père de Jules Ronjat) prennent contact avec les différentes universités d'Allemagne, d'Autriche, mais aussi d'Italie, de France, d'Espagne, pour proposer la candidature de Mistral au Prix Nobel.

Eduard Koschwitz est l'auteur entre autres de la : « Grammaire historique de la langue des félibres » et un ami de Léon de Berluc-Perussis.

Dès 1901 Eduard Koschwitz décide de proposer Frédéric Mistral pour le Prix Nobel ; il alerte les professeurs de langues romanes de Jena, Freiburg, Breslau, Prague, Genève ; il contacte l'Esc olo de Lar d'Aix, l'Athèneum de Forcalquier et L. de Berluc-Perrusis («Ministre des Affaires étrangères du Félibrige» !). Il contacte aussi Gaston Paris, romaniste ami de Mistral.

Koschwitz écrit à l'Académie suédoise.

A propos de toute cette agitation Mistral écrit à Gaston Paris en janvier 1901 : *«Je ne sais pas en quoi consiste ce grand Prix Nobel pour lequel je suis proposé par les provençalistes d'Allemagne, chose que j'ignorais aussi. Ces têtes d'Outre-Rhin sont d'une persistance et persévérance extraordinaires, lorsqu'elles ont encaissé une idée.»*, et en février, il écrit à Berluc-Perussis : *«Aquéu pres Nobel ... m'empacho forço mens de dormi aujourd-uei que se me toumbavo deman»*

1901 : Mistral n'a pas le Prix Nobel. Et pourtant, à la fin novembre des bruits courent comme quoi il va recevoir le Prix. Les lettres de félicitations arrivent déjà, et les demandes d'aide financière ... aussi ! que Mistral chiffrera à 500 000 F. (or) !! Pas vraiment déçu car dès le mois de mars il avait écrit : *«Mai "la branco dis aucèn" aquesto fès es un pau trop auto, e pièi fau-ti pas que touti viscom»*. Léon de Berluc-Perussis, lui, est furieux, mais considère que *«Noste proucès es pas juja, mai simplamen remanda»*.

Mistral, d'ailleurs, félicite Sully-Prudhomme.

1902 : La candidature de Mistral est maintenue, mais c'est l'historien allemand Theodor Mommsen qui obtient le Prix. C'est un révolutionnaire de 1848 et un opposant à Bismarck. Il mourra l'année suivante.

1903 : Les choses se passent à peu près de la même façon. Cette fois, c'est le norvégien Bjørnsterne Bjørnson qui obtient le Prix Nobel de littérature. C'est un écrivain pétri d'idéal, socialiste, nationaliste, plein de belles idées généreuses. Ceci provoquera au cours de l'année 1904 un scandale en Suède. La bourgeoisie et les "bien-pensants" suédois considéreront cette attribution comme une trahison au moment où la Norvège travaille fortement à son indépendance. Par ailleurs en Norvège, cet écrivain aimable et pacifique a été considéré de ce fait comme un "collaborateur" par les indépendantistes !



1904 et le Prix Nobel de Mistral

Bien sûr Mistral est à nouveau proposé.

En Suède, dès 1873 le professeur Th. Hagberg de l'Université d'Uppsala (fondée en 1477) a fait connaître le mouvement félibréen, il a aussi fait de très bonnes traductions de poèmes provençaux, entre autres, de Mistral.

En 1900, Augusta Ljungquist (appartenait sans doute au séminaire roman d'Uppsala, d'ap. Sven Björkman) donne une traduction en vers non rimés du premier chant de Mirèio.

En 1903 Mme Gerda Östberg (1859-1932 - née Nilson, docteur ès-lettres, langues romanes, morte à la suite d'un accident, a fait première thèse sur le provençal en Suède - son mari Henrik Östberg docteur ès lettres à Uppsala) publie à Uppsala une thèse sur «des suffixes augmentatifs et diminutifs en provençal».

Dès 1902, le professeur Carl Walhund (1846-1913 - professeur honoris causa de l'université d'Uppsala car propriétaire d'une très riche bibliothèque, donateur), à la demande de Carl af Wirsén (1842-1912 - poète, critique, docteur ès-lettres, membre de l'Académie suédoise depuis 1879, secrétaire perpétuel depuis 1883), propose Mistral pour le Prix Nobel. Puis Wirsén se ravise et demande à Walhund de refaire la même proposition sans référence à une demande de Wirsén (Sven Björkman)

Le professeur Per Adolf Geijer (1841-1919 - prof de langues romanes à Uppsala -1890-1906) d'Uppsala fait une proposition identique. Ces propositions seront refaites en 1904. On peut supposer que Wirsén a fait faire d'autres propositions "spontanée" par des universitaires suédois.

En 1904 : le professeur Edvar Lidforss, (1833-1910 - professeur de philologie et de linguistique européenne moderne de l'université de Lund - 1878-1901, rapporteur auprès du Comité Nobel pour les littératures française et espagnoles) écrit un article de 34 pages sur Mistral dans la revue *Ord och Bild*. Le professeur M. Boheman, traducteur des *Rouge doué Miejour* (1987) publie un article sur l'Histoire du Félibrige.

En septembre, le doyen de la Faculté d'Uppsala, Carl-Rupert Nyblom, (1832-1907 - professeur d'esthétique, de littérature et d'histoire de l'art à Uppsala - 1867-1897), publie une traduction

complète de Mirèio. Nyblom est par ailleurs poète à la fois réaliste et idéaliste, mais opposé à la rhétorique romantique.

Jusque là, le Comité Nobel a refusé les écrivains trop “éclatants” comme Tchekov, Ibsen ou Tolstoï (suivant Sven Björkman) ; il a préféré les écrivains “idéalistes”, c’est à dire “élevés au-dessus des circonstances éphémères”.

Le Dr Gunnar Ahlström, de l’Académie suédoise écrit que *«la candidature de Mistral se bonifia comme un bon vin»*.

Un homme joue un rôle important, c’est Carl-David af Wirsén, historien de la littérature, très partisan de la tradition idéaliste et religieuse du milieu du 19ème s. Il est secrétaire perpétuel de l’Académie suédoise. Dans une lettre de janvier 1903, à Carl Nyblom, il se montre chaud partisan du “Noble Mistral”, qui lui paraît avoir une plus grande “santé spirituelle” que l’anglais Swinburne, à qui il reproche d’être “bien maladif, extraordinaire et fébrile son sensualisme et ses étrangetés”. Il convient que ce serait bien d’attribuer le prix à un anglais ... et ce sont sans doute des considérations politiques qui ont fait attribuer le prix à Bjørnson !!

Cette même année 1904, le journaliste ? Erik Staaf (1867-1936 - professeur de langues romanes à Uppsala à partir de 1906) appelle à attribuer le prix Nobel à Mistral en cette année du cinquantenaire du Félibrige.

Mais on propose aussi à l’Académie suédoise l’espagnol José Echegaray.

José Echegaray



Il est né en 1833 à Madrid. C'est un mathématicien, un ingénieur. Il a été Ministre des Travaux Publics, puis des Finances.

C'est essentiellement un auteur de théâtre. Il a écrit 64 pièces. En général ce sont des drames romantiques plus ou moins extravagants où se chevauchent et se télescopent : passions houleuses, adultères, cas de conscience dramatiques, duels, suicides et aussi ... des situations invraisemblables. Ces mélodrames sont dominés par le sens de l'honneur, du devoir, du refus de toute hypocrisie. Ils avaient un très grand succès à l'époque, mais sont aujourd'hui considérés comme plus ou moins ridicules.

Titres : "l'épouse du vengeur", " A la poignée de l'épée", "La folie ou la sainteté", "Le grand Galeoto", "Conflit entre eux devoirs", "Au sein de la mort".

Un écrivain argentin ?, a parlé des «*los poderosos efectos teatrales de este ingeniero del teatro*» («*les pesants effets théâtraux de cet ingénieur du théâtre*»)

Mais la candidature d'Echegaray est très fortement appuyée par l'Académie Royale Espagnole.

En 1882, «La folie ou la sainteté » est bien traduite par Hugo von Ferlitz, elle est jouée à Stockholm, ainsi que «Le grand Galeoto» traduit par K.A Hagberg, joué en 1902.

Par contre pour Mistral, la traduction de «*Mirèio* » par Carl Nyblom, parue en septembre 1904, est mauvaise : rimes faciles, quelquefois parodiques, mots nobles cotoient vocabulaire le plus populaire (ceci d'après ce que dit le romaniste Johan Vising (1855-1942 - professeur de linguistique à Göteborg - 1890-1922) qui a rencontré Mistral en 1913, il trouve aussi que Mistral a une allure « d'officier de cavalerie »



Le Prix Nobel

Ainsi dans sa séance de novembre 1904, le Comité de la Fondation Nobel attribue

- le prix de chimie à l'anglais Ramsey pour ses découvertes des gaz rares de l'air.
- le prix de physique à l'anglais Rayleigh pour ses travaux sur la diffusion de la lumière dans l'atmosphère et sur le pouvoir de séparation des instruments optiques.
- le prix de biologie/médecine au russe Pavlov, découvreur des réflexes conditionnés
- le prix de la paix à l'Institut de droit international de Gand
- le prix de littérature à Frédéric Mistral et à José Echegaray.

Ni l'un ni l'autre, trop agés, ne se rendent à Stockholm (Echegaray mourra en 1916)

C'est le secrétaire perpétuel de l'Académie, Carl David af Wirsén qui prononce le discours de réception, discours assez plat où il se contente d'énumérer les œuvres de Mistral en les commentant un peu. Il parle beaucoup de Mirèio, remarque la beauté de *La Coumunioun di sant*, et il remarque entre autres : « *Par la fraîcheur de son inspiration poétique, ce vénérable vieillard est plus jeune que la plupart des poètes de son temps* »

Mistral répondra par une belle lettre à cette magnifique récompense.

Par ailleurs, Mistral ne connaissait pas Nyblom et le suédois non plus ! Il a vivement remercié Nyblom pour sa traduction de Mirèio et sa part à l'attribution du Prix Nobel. Il remercie également Wahlund.

Il félicite José Echegaray qui lui répond par une lettre pleine de courtoisie où il dit entre autres : « *Permettez moi cher Maître un petit jeu de mots que mon goût pour les mathématiques excusera et laissez -moi vous dire que la division du prix Nobel avec vous n'a pas été pour moi une division mais bel et bien une vraie multiplication de l'hommage reçu.* »

Le Prix Nobel de Mistral en 1904, n'a pas eu grand écho en France, ni en Provence, on n'en mesure sans doute pas l'importance. Cet événement n'est pas encore médiatisé. L'opinion française à cette époque s'intéresse bien d'avantage à la séparation de l'église et de l'Etat, à la guerre russo-japonaise.

Mistral dans une lettre à P. Devoluy dit avoir reçu 97 479 F. (or) soit l'équivalent de 318 726 euros (2 090 842 F. d'avant 2002).

L'essentiel de cet argent sert à louer pour 99 ans l'Hôtel de Laval-Castellane à Arles et à y installer les collections du Musée arlaten : « *Voilà mon Prix Nobel dévoré par le lion d'Arles.* » écrit-il à Mariéton en 1907.

Et ensuite ...

Par la suite, on a écrit bien des choses sur les Prix Nobel. Par exemple en 1986, un professeur et membre de l'Académie suédoise, M. Kjell Espmark, considère que : « *Des noms comme ceux de Sully Prudhomme, Mistral, Echegaray, Eucken, et Heise sont maintenant généralement considérés comme indignes du prix.* ». Kjell Espmark, en fait considère, à ce moment là qu'on doit plutôt attribuer le Prix Nobel de littérature à des gens qu'on désigne sous le vocable de "pionnier", c'est à dire émettant des idées nouvelles qui peuvent faire guider l'humanité vers un certain progrès. Or M. Rolland Costa, qui commente cette prise de position de M. Espmark, fait remarquer avec justesse que Mistral avec ses idées de : sauver une langue, une culture, était et reste justement un pionnier. et nous ajouterons qu'avec ses idées sur les fédérations, sur l'union des cultures et langues latines, sur la nécessité de préserver les différences culturelles, était et reste un pionnier.



En 1945 le prix Nobel de littérature est attribué à Gabriela Mistral.

En fait elle s'appelait Lucila Godoy Alcayaga, née en 1889 au nord du Chili.

Institutrice de campagne, puis professeur de lycée à 22 ans.

En 1905, à 16 ans, elle tombe amoureuse d'un homme (employé de chemin de fer) qui ne le mérite guère (il boit) et se suicide en 1909 ; (pour des raisons non passionnelles)

Elle renonce alors à toute liaison. Ceci lui vaudra d'écrire beaucoup de poèmes où on ressent la perte de l'Amour ainsi que la frustration de la maternité.

Elle adopte un enfant qui meurt en 1943, ce qui lui causera des douleurs supplémentaires.

Dès 1914, elle porte le pseudonyme de Gabriella Mistral, vraisemblablement à cause de l'archange Gabriel (pour qui elle avait une profonde dévotion quand elle était jeune), Mistral, à cause du vent de violent de la Méditerranée, (elle se disait attirée par les forces de la nature). On voit apparaître ces noms dans ces poèmes.

Elle aimait disait-elle, La Bible, surtout les Psaumes, la Divine Comédie, les Fioretti de St François et Mireille de Frédéric Mistral. Elle a écrit dans le poème "Mis libros"

: ¡Poema de Mistral ! olor a surco abierto
Que huele en las mañanas, yo que te aspiré embriagada
Vi a Mireya exprimir la fruta ensangrentada
Del amor, y correr por el atroz desierto

Poèmes de Mistral ! Odeur de sillon frais
Qui s'exhale au matin, ivre je t'ai humée !
J'ai vu Mireille presser la pomme sanglante
De l'amour et courrir dans l'atroce désert.

MIS LIBROS

Libros, callados libros de las estanterías,
vivos en su silencio, ardientes en su calma;
libros, los que consuelan, terciopelos del alma,
y que siendo tan tristes nos hacen la alegría!

Mis manos en el día de afanes se rindieron;
pero al llegar la noche los buscaron, amantes

en el hueco del muro donde como semblantes
me miran confortándome aquellos que vivieron.

¡Biblia, mi noble Biblia, panorama estupendo,
en donde se quedaron mis ojos largamente,
tienes sobre los Salmos las lavas más ardientes
y en su río de fuego mi corazón enciendo!

Sustentaste a mis gentes con tu robusto vino
y los erguiste recios en medio de los hombres,
y a mí me yergue de ímpetu sólo el decir tu nombre;
porque yo de ti vengo he quebrado al Destino.

Después de ti, tan sólo me traspasó los huesos
con su ancho alarido, el sumo Florentino.
A su voz todavía como un junco me inclino;
por su rojez de infierno fantástica atravieso.

Y para refrescar en musgos con rocío
la boca, requemada en las llamas dantescas,
busqué las Florecillas de Asís, las siempre frescas
¡y en esas felpas dulces se quedó el pecho mío!

Yo vi a Francisco, a Aquel fino como las rosas,
pasar por su campiña más leve que un aliento,
besando el lirio abierto y el pecho purulento,
por besar al Señor que duerme entre las cosas.

¡Poema de Mistral, olor a surco abierto
que huele en las mañanas, yo te aspiré embriagada!
Vi a Mireya exprimir la fruta ensangrentada
del amor y correr por el atroz desierto.

Te recuerdo también, deshecha de dulzuras,
versos de Amado Nervo, con pecho de paloma,
que me hiciste más suave la línea de la loma,
cuando yo te leía en mis mañanas puras.

Nobles libros antiguos, de hojas amarillentas,
sois labios no rendidos de endulzar a los tristes,
sois la vieja amargura que nuevo manto viste:
¡desde Job hasta Kempis la misma voz doliente!

Los que cual Cristo hicieron la Vía-Dolorosa,
apretaron el verso contra su roja herida,
y es lienzo de Verónica la estrofa dolorida;
¡todo libro es purpúreo como sangrienta rosa!

¡Os amo, os amo, bocas de los poetas idos,
que deshechas en polvo me seguís consolando,
y que al llegar la noche estáis conmigo hablando,

junto a la dulce lámpara, con dulzor de gemidos!

De la página abierta aparto la mirada,
¡oh muertos!, y mi ensueño va tejiéndoos semblantes:
las pupilas febriles, los labios anhelantes
que lentos se deshacen en la tierra apretada.

En 1922 le ministre (philosophe) de l'Education du Mexique l'invite pour réformer l'enseignement.

Puis elle sera conférencière et professeur aux USA, en Espagne, Italie,

En 1926 : secrétaire pour la coopération intellectuelle de la SDN.

A partir de 1932, elle est dans le corps consulaire, postes à : Madrid, Guatemala, Nice, Los Angeles. Entre autres elle a habité quelques temps à Bédarrides dans une maison forestière prêtée par la SDN.

Ses poèmes sont inspirés par la douleur, la compassion pour les défavorisés. elle montre une grande sensibilité, une inspiration chrétienne, mais aussi une inspiration sociale, très idéaliste.

«los sonetos de la muerte» 1914

«Desolacion» 1922

«Ternura» (tendresse) 1924

«lagar» (pressoir), 1954

elle était "Sòci du Félibrige"

Elle admirait Pablo Neruda, celui-ci l'avait connue alors qu'il était tout jeune.

Son prix Nobel a été favorisé par d'excellentes traductions de ses poèmes en suédois.

Décédée en 1957 à New-York, où elle était consul du Chili

En 1965, à Pont St Esprit, à l'occasion du 7ème centenaire du pont, un buste en pierre, de Gabriela Mistral, (ainsi que un de Dante en bronze), a été placé sur la façade sud de l'église, qui ensuite a servi de jeu de massacre pour les enfants du quartier.

En 1964, il y a eu un timbre suédois avec l'effigie de Mistral, série des prix Nobel.



De Carl David af Wirsén à Frédéric Mistral

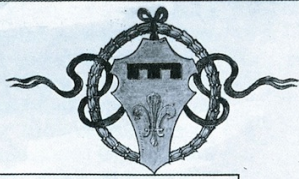
Le 19 novembre 1904

Monsieur,

L'Académie suédoise, ayant trouvé cette année parmi de nombreuses propositions pour le Prix Nobel de littérature deux noms d'une grandeur incontestable, mais aussi incommensurable, s'est décidée cette fois à partager le prix entre deux auteurs éminents.

L'Académie vous a décerné la moitié du Prix Nobel, en reconnaissance de l'originalité fraîche et artisitique de vos poésies qui reflètent si fidèlement la nature et la vie populaire de la Provence. L'Académie regarde aussi comme un devoir de couronner vos œuvres philologiques.

Je puis vous dire aussi confidentiellement que l'autre moitié du prix a été conférée au célèbre poète espagnol J. Echegaray, vous serez donc en bonne compagnie.



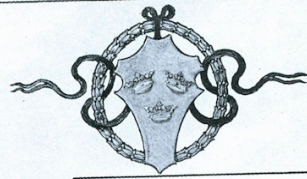
FREDERI MISTRAL

med afseende fast å det ursprungss-
friska, soflrika och sannt konstnarliga
i hans dikning, som troget afspeglar
hans hembygds natur och folkli, samt
å hans betydelsefulla verksamhet som
provençalsk filolog.

Stockholm den 10 december 1904

Sachs Gramscelius

W. Mörén



SVENSKA AKADEMIEN

är vid sitt sammanträde den 17 no-
vember 1904 i enlighet med foreskrifter
i det af

ALFRED NOBEL

den 97 november 1895 upprättade tes-
tamentet beslutit att öfverlemna hälft-
ten af det prisbelopp, som innevarande
år skall bortgiftvas såsom belöning för
litterära fortjänster, åt



J'ai l'intention après mon décès de laisser un grand fonds pour la promotion de l'idée de paix, mais je suis sceptique quant aux résultats.

A. Nobel



Médaille en or : 65 mm. diamètre - 200 g. - valeur : # 6 000 €
 écrivain inspiré par sa muse.

100 000 F. (or) 1904 # 38 500 000 € (2014) ...!

100 000 Francs-or., soit 318 000 euros, ou si vous préférez, environ 2 Millions de nos francs
 “d’avans” !!

Aujourd’hui :

1,5 millions \$ = 2,025 millions € = 1 322 325 F. (av. an 2000)

Gravé sur la médaille du Prix Nobel

INVENTAS VITAM IUVAT EXCOLUISSE PER ARTES

« Il est bien d’embellir la réalité par des créations

Il est beau que la vie s’embellisse par l’esprit de ceux qui œuvrent

Le bonheur est d’inventer des arts qui embellissent la vie »

INVENTAS AUT QUI VITAM EXCOLUERE PER ARTES

(Eneïde - ch. VI - vers 663)

Ceux qui rendirent la vie plus belle par les arts inventés

Le graveur des médailles d'or destinées aux lauréats littéraires fut un certain Erik Lindberg (1873-1966). Il avait étudié à l'Académie des beaux-arts à Stockholm, ensuite à Paris (1899-1902) comme élève de J. P. Chaplain et P. Tasset, et en Italie. Il grava ces médailles de 1903 à 1917. Il fut nommé professeur à l'académie où il avait fait ses études en 1930. Si j'ai bien compris, les médailles restent les mêmes d'une année à l'autre. Elles portent au revers l'image d'un jeune homme assis sous un laurier qui écoute avec enchantement et transcrit le chant de la muse, debout. L'inscription est de Virgile (Énéide, VI, 663): « Inventas vitam iuvat excoluisse per artes. » En bas, il y a le nom du lauréat et le texte « ACAD. SUEC. » Le fait d'avoir choisi la forme provençale « Frederi » s'explique sans doute par le respect qu'on avait pour le poète et pour ses propres préférences (?).



Erster Gesang
Der Zürgelhof

Anhub. Anrufung des Heilandes. — Ein alter Korbflechter, Meister Ambrösi, und sein Sohn Vincèn kehren, Obdach suchend, im Zürgelhof ein. Mirèio, Meister Ramouns des Hofbauern Tochter, heißt sie willkommen. Nach dem Abendessen bitten die Feldarbeiter Meister Ambrösi um ein Lied. Der Alte, ehemals Matrose, singt von einer Seeschlacht des Ballivus Sufren. Mirèio befragt Vincèn. Dessen Bericht: Die Jagd auf Kanthariden, der Blutegefang, das Wunder der heiligen Marien, der Männerwettkampf zu Nîmes. Mirèios Entzücken, Aufkeimen ihrer Liebe.

Ein Mädchen der Provence singe,
Von ihrer jungen Lieb erklinge
Mein Lied. Ein Schülerlein des göttlichen Homer,
Will über Feld und ebne Weiten
Zum Seegeßad ich sie geleiten.
Sie war in Heideneinsamkeiten
Erblüht; man kannte sie nur in der Frau am Meer.

Der Jugendanmut Leuchten krönte
Allein die Stirn ihr; sie verschönte
Kein Diadem aus Gold noch Mantel aus Damast.
Doch Königshren ihr erweisen,
Liebkosen will ich sie und preisen
In unsrer Sprache schlichten Weisen,
Die bei den Hirten nur und Bauern noch zu Gast.

Mistral, Mirèio

1

Traduction de ce qui est écrit sur le diplôme du Prix Nobel de Mistral

À sa réunion le 17 novembre 1904, L'ACADÉMIE SUÉDOISE a décidé, en accord avec les préceptes du testament d'ALFRED NOBEL, dressé le 27 novembre 1895, de faire don de la moitié de la somme disponible cette année pour récompenser le mérite littéraire, à (et continue à gauche:) FREDERI MISTRAL, pour une oeuvre poétique saine, originale et profondément artistique, qui reflète fidèlement la nature et la vie du peuple de son pays, et pour son importante activité comme philologue provençal.

Stockholm le 10 décembre 1904.

Pehr Ehrenheim / C D af Wirsén

Philippe Martel

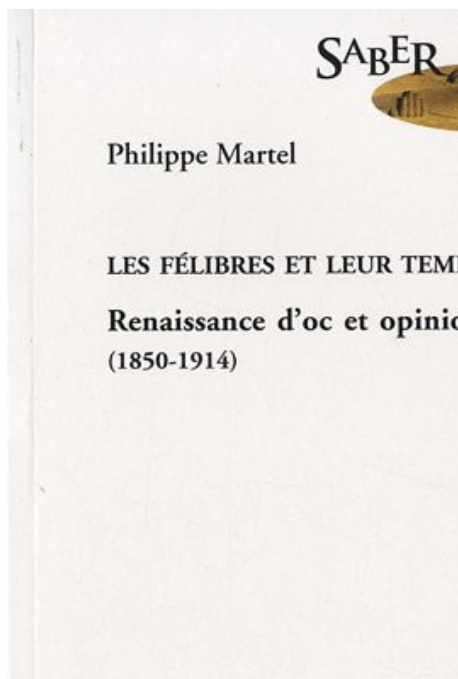
(Université Paul Valéry)



Mistral, la Renaissance provençale et la célébrité : un jeu de miroirs déformants ?

Felip Martel que veniá de publicar son important estudi « *Les Félibres et leur temps. Renaissance d'oc et opinion (1850-1914)* » nos faguèt l'onor e lo plaser de refar davant nautres dins aquel quadre de Magalona lo tablèu d'aquel mièg-sègle de comentaris portats per l'intelligentsia francofòna sus la renaissença occitana lançada e portada per Frederic Mistral.

Aquel libre basat sus una compilacion quasi exhaustiva dels articles de jornaus en francés parlant de la Respelida e dau Felibritge met en evidéncia la mena de maquina infernala que se metèt en plaça tre la debuta, e mai quie mai après lo succès espectacular de « Mirèio ». Es vesedor que los letrats e intellectuals « meridionals » que dins la segonda mitat dau segle XIX s'atalan a tornar far de l'occitan la granda lenga de cultura qu'èra estada a l'edat mejana abans sa marginalizacion son l'objècte de tota una tièira de comentaris, sovent ironics, tot còp agressius qu'es pas de crèire, que se repetisson a de reng en bocla d'un biais repetitiu quasi encantatòri, e çò desesperant es que los retrobam ara, quasi escambiats, tant nècis coma abans.



Lo denominador comun es l'incomprension complèta dels enjòcs d'aquela renaissença. Per d'unes es un complòt contra la Republica Una e Indivisible, qu'en temps de guèrra es assimilabla a una nauta traïson e una intelligéncia amb l'enemic de detràs Rin... Per d'autres es un aimable embarrament dins lo passat comol de vertuts angelicas, antidòta a la decadéncia morala qu'aborrís lo sègle...

Coma o dirà Romièg Gasiglia dins la critica que ne donèt dins « LENGAS »¹ « [...] Philippe Martel met en évidence [...] les récupérations dont le projet félibréen et l'œuvre mistralienne ont fait l'objet. Il relève également l'hostilité et souvent la haine qu'a rencontrés le Félibrige dans les milieux parisiens. Une haine allant du sarcasme à l'appel au meurtre (plus ou moins atténué par un hypothétique second degré) en passant par le propos raciste. Une haine parfois quasi « pathologique », qui révèle en particulier la haine de soi de critiques méridionaux reniant leurs origines pour faire carrière (souvent médiocrement) dans la capitale. Sans oublier l'ethnotype toujours prêt à resurgir, Philippe Martel insiste sur le caractère extraordinairement répétitif des « arguments » avancés : la revendication félibréenne menace l'unité nationale, le provençal de Mistral est une langue artificielle, la langue d'oc se meurt, la langue d'oc est morte, la langue d'oc de toute manière ne peut aborder les sujets élevés et constitue un obstacle au progrès et à la démocratie, etc. Une masse de préjugés, de manifestations d'ignorance et de mépris qui ont eu la vie dure et survivent aujourd'hui encore, même dans les milieux qui se prétendent éclairés. »

De verai, sens se renovar gaire, los arguments dau sègle XIX se son repetits coma una sansònha de non jamai finir au sègle XX e aquò contunha au sègle XXI. I a lo mesprés dels possessors d'una cultura nòbla e superiora per los que defendon una cultura inferiora. E la denòncia de son ideologia opausada a la bempensança dau temps. En 1970 los occitans èran totes de comunistas que volián vendre la paura França a Brejnev o a Mao-Tse-Tong, en 2020 son totes de Maurassians enfudats als partits xenofòbs e reaccionaris de la drecha estrèma... e se sortís pas jamai d'aquela logica.

¹ Rémy Gasiglia, « Philippe Martel, Les Félibres et leur temps. Renaissance d'oc et opinion (1850-1914) », Lengas [En ligne], 69 | 2011, URL : <http://journals.openedition.org/lengas/388> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lengas.388>

Aitanben Felip Martel dins son trabalh mòstra que lo Felibritge es pas estat una aventura sens portada.

D'en primièr a agut un impacte sur la societat de son temps, que son influéncia se perlonga fins uòi. Lo regionalisme, quasi impensable dins la França de las annadas 1850, e encara mai après 1870, farà pasmens son camin fins a venir una realitat a la fin dau sègle XX...

Per citar mai Gasigli : « ... ainsi que le montre Philippe Martel, le mouvement félibréen, malgré ses limites et ses échecs face à l'idéologie nationale, a réussi à poser à la France le problème linguistique et institutionnel « régional » en même temps que Mistral imposait le retour de la littérature d'oc. Irruption dont témoignent par exemple les cinquante-quatre articles dans la presse française et étrangère que suscita Mirèio l'année de sa parution. Enfin, en analysant les discours tenus sur le Félibrige, Philippe Martel fait progresser la connaissance de la France en général. Interprétant dans sa conclusion l'« entre-deux félibréen » (« nationalitaire », entre régionalisme et nationalisme) comme « la métaphore, et d'une certaine manière le produit de l'entre-deux français », il propose une lecture novatrice de la réalité nationale passée et présente. »

De mai, la dolorosa division entre « mistralencs » e « occitans » que se met en plaça a partir de 1890 s'empusa encara mai après la publicacion per Robèrt Lafont de « Mistral ou l'illusion »² atròba aquí una explicacion istorica que deuriá permetre de l'amaisar. Es coma una neuròsi que se'n sabiá pas la causa prigonda e resconduda. Se compren clar ara que la falhida dau Felibritge es pas qu'una mièja falhida, puòi qu'aguèt de resson e parlèt pas completament dins lo void, e que tanpau s'apren pas a el que non aguèsse capitat, estent que faguèt çò que poguèt dins de condicions extraordinàriament defavorablas. De fach los imatges pegats per lo discors francés sus la renaissença d'òc an finit per èsser tament poderoses que son venguts son caratge nòu, e qu'es vengut una evidéncia non questionabla que tot aquò es un replegament dins la mediocritat e lo passat, sens escapa. Mentre qu'es tot lo rebors. E l'occitanisme que volguèt sortir d'aquela trapèla s'i avenquèt tanben après 1980...

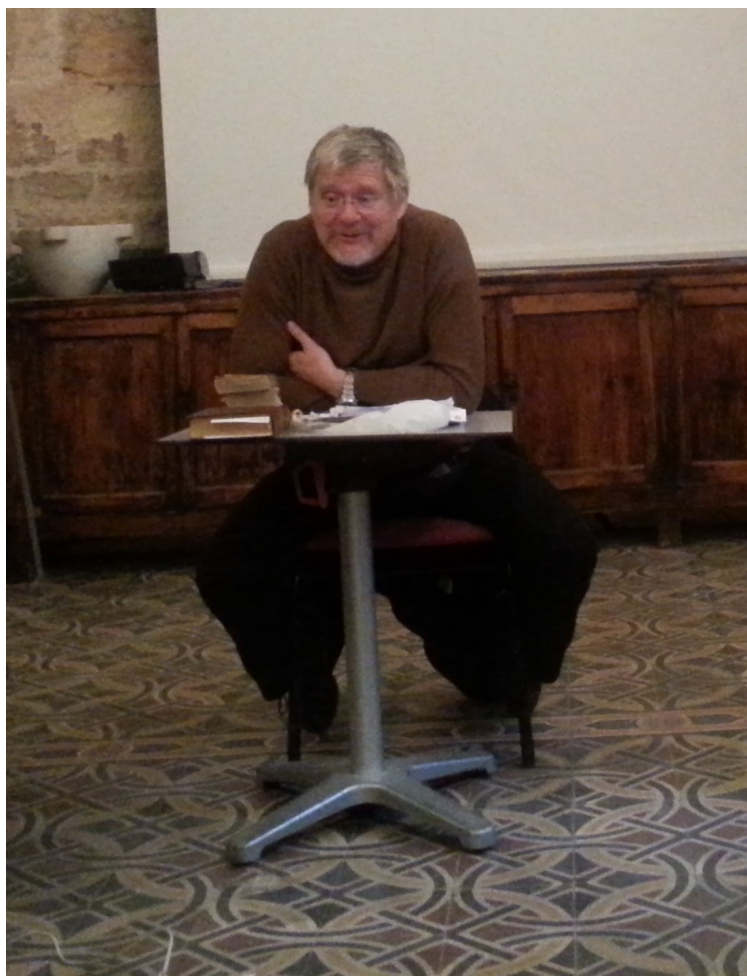
Amb son biais apassionant de revisitar l'istòria e de la desencruscar d'unas representacions enganadoiras, Felip nos faguèt viure un moment privilegiat d'intelligéncia e de cultura. Qu'òm ne sortís comol d'admiration per aqueles ainats qu'an perseguit lo combat maugrat de dificultats qu'avèm de mau a n'imaginar lo pes...

² R. Lafont : Mistral ou L'illusion (1954) Paris : Plon , 1954



Maguelone : un lieu cher à Mistral. Eclairages sur la *Santo-Estello* de 1900.

Par **Jean-Frédéric Brun** (président du Centre PEN de langue d'Oc)



1. 1. Un grand inconnu dont nous redécouvrons le visage

« Le 27 mai 1900, vers les dix heures du matin, la place de la Comédie à Montpellier est noire de monde. » La fine fleur des écrivains de langue d'Oc à s'est retrouvée là pour sa fête annuelle, et c'est le « petit train de Palavas » qui les conduit jusqu'à la mer d'où un bateau pavoisé conduit la délégation à l'île de Maguelonne. Les congressistes, au rythme des vagues, chantent en chœur l'envoûtant « *soulòmi de la Rèino Jano* » de Frédéric Mistral. Mistral, et ses amis, plus de trois-cent écrivains ou amis de la langue d'Oc, se retrouvent ce jour-là à l'invitation de Frédéric Fabrège, l'érudit propriétaire de ce site historique, ami intime du grand poète. Dans son discours d'accueil, Fabrège saluera en Mistral l'homme qui « *a fixé l'idiome de nos pères et la langue des Troubadours, dans des monuments plus durables encore que ces murailles cyclopéennes* ».

En effet, Frédéric Mistral (1830-1914) est en 1900 au faite de sa gloire internationale. Dans quatre ans il sera le lauréat du Prix Nobel 1904. Sa popularité est extraordinaire. Elle n'a cessé de croître

depuis qu'en 1859 Lamartine avait salué en lui dans son « Cours familial de littérature » « *un vrai poète homérique ... qui crée une langue d'un idiome [...] [et en] fait un langage classique d'images et d'harmonie ravissant l'imagination et l'oreille*». ³

Car Lamartine écrivait ces pages après avoir lu « *Mirèio* » et malgré la platitude de la "traduction française en regard" il avait pris la mesure de l'importance de ce texte, creuset dans lequel renaissait véritablement une langue de littérature. Mistral, à trente ans, réalisait son rêve d'adolescence, auquel il avait associé une poignée d'amis enthousiastes : ce n'était rien moins que de refaire de la langue d'Oc la grande langue de culture européenne qu'elle avait été à ses origines, avant la domination française. Mistral, retenant le meilleur de la recherche stylistique opiniâtre de ses aînés, plie son provençal aux contraintes d'une versification exigeante, il lui fait dire l'épopée jamais écrite de son pays, la Provence. Paysage, histoire, société, imaginaire. La langue de Mistral, élégante, idéalement expressive et flexible, toute en musique, embrasse tout cela. La réussite est éclatante. A trente ans, elle lui apporte la gloire et l'ensemble des pays d'Oc va rapidement emboîter le pas aux provençaux pour donner sa pleine mesure à cette Renaissance. Malgré l'effort de plus en plus soutenu des pouvoirs publics pour effacer cette langue de la face de la terre... Mistral, après le triomphe de *Mirèio* (1859), publiera d'autres grands textes, tous différents, affrontant d'autres enjeux de création : *Calendau* (1867), *Lis Isclo d'or* (1875), *Nerto*, (1884), *La Rèino Jano*, (1890), *Lou Pouèmo dóu Rose* (1897), *Moun espelido*, *Memòri e Raconte* (Mes mémoires) (1906), *Lis óulivado* (1912). Il consacra vingt ans à élaborer un immense dictionnaire de la langue d'Oc moderne, encore irremplaçable de nos jours : *Lou Tresor dóu felibrige* ou Dictionnaire provençal-français, (1879).

Comme nous allons le voir, la somptueuse fête « *Magalonenca* » de 1900, organisée par la « Société des Langues Romanes » de Montpellier, qui avait été un des acteurs majeurs de l'élargissement de la Renaissance d'Oc, récapitule les enjeux, les lumières et les ombres de cette histoire. Mistral y donne la primeur⁴ de son célèbre chant de « *la Respelido* », où il célèbre l'éveil linguistique concerté des pays d'Oc, riches de leur diversité complémentaire. La Langue d'Oc « des Alpes aux Pyrénées », unique et diversifiée à la fois dans son élan créateur.

Cet éveil, la France farouchement monolingue du XIXe et du XXe siècle n'en voulait vraiment à aucun prix... Un siècle et demi plus tard, nous pouvons prendre la mesure de l'effarant « jeu de miroirs déformants », inextricable labyrinthe dans lequel les *leaders* d'opinion et les *medias* français ont enfermé le poète et son projet de renaissance. Chaque fois qu'il était question de Mistral ou du Félibrige, sauf rares exceptions, on parlait de tout autre chose : soit des vertus de l'ancienne France opposées aux vices du monde moderne, soit d'un effroyable péril sécessionniste menaçant l'intégrité d'une république qui ne pouvait décemment parler qu'une seule langue... Jamais on ne s'interrogeait tout simplement sur la singularité de l'itinéraire d'un poète hors norme, sur les éclairages profonds que certains de ses textes peuvent apporter sur ce que nous sommes. La portée universelle d'une œuvre. Ni sur l'existence avérée d'une vaste et respectable littérature dans l'antique langue des Troubadours, toujours vivante. Mistral n'était qu'un symbole contradictoire manié en parfaite méconnaissance de son œuvre et de la portée réelle de son projet. Comme le

³ "Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle! Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours: il y a une vertu dans le soleil! Un vrai poète homérique en ce temps-ci; un poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau; un poète primitif dans notre âge de décadence, un poète grec à Avignon; un poète qui crée une langue d'un idiome comme Pétrarque a créé l'italien: un poète qui d'un patois vulgaire fait un langage classique d'images et d'harmonie ravissant l'imagination et l'oreille, un poète qui joue sur la guimbarde de son village des symphonies de Mozart et de Beethoven; un poète de vingt-cinq ans qui, du premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste où les scènes descriptives de l'Odyssée d'Homère et les scènes innocemment passionnées du *Daphnis et Chloé* de Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme sont chantées avec la grâce de Longus et avec la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio, est-ce là un miracle?"

⁴ En tout cas la primeur en public. Une avant-première semble avoir eu lieu lors de la réunion du consistoire des majoraux le 20 mai à Beaucaire (R. Jouveau, *Histoire du Félibrige* tome 2 p 276).

montrera Philippe Martel au cours de ce colloque, et nous allons y revenir, cet épais écran de fumées injurieuses ou laudatives aboutit à imposer un regard officiel sur le poète et l'aventure culturelle qu'il incarnait, une véritable image convenue et incontournable dans laquelle l'homme, son œuvre, et toute la renaissance d'Oc se trouvèrent emprisonnés. Et on voit bien au XXI^e siècle que nous y sommes encore.



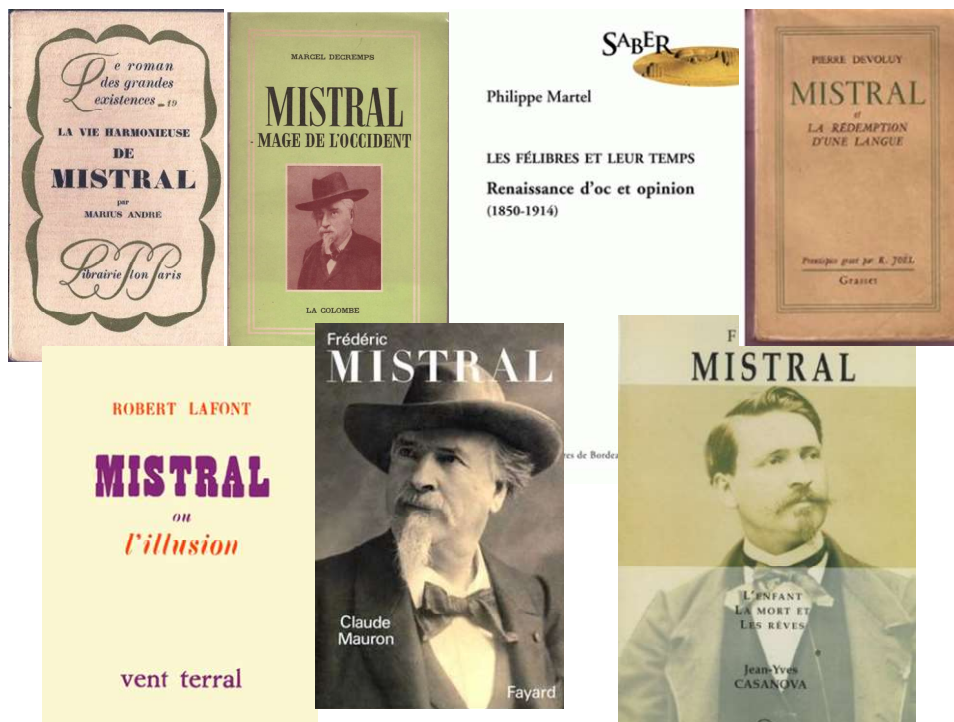
Pourtant, au XX^e siècle, l'œuvre et la personne de Mistral ont été largement réétudiées, passionnément scrutées. Il y avait eu les biographies enthousiastes écrites par plusieurs de ses disciples fidèles. Ce sont souvent de beaux livres qui méritent la lecture⁵. Dès les années 20, les fondateurs de l'Occitanisme comme Antonin Perbosc et Ismaël Girard ont tenu à replacer en perspective ce grand auteur et acteur incontournable de la Renaissance, refusant que la vénération légitime qu'on lui portait ne se changeât en culte figé. Cette remise en question de Mistral aboutit à un conflit entre fidèles de la tradition mistralienne et occitanistes relativisant le personnage, dont le pamphlet de Sully-André Peyre « *La Branche des Oiseaux* », en 1948⁶ fut le premier point d'orgue, et qui culmina avec l'intéressante mais carrément iconoclaste étude de Robert Lafont : « *Mistral ou L'illusion* »⁷, en 1954. Les échanges passionnés qui accompagnèrent ces deux parutions

⁵ Marius André : *La vie harmonieuse de Mistral*, Paris, Plon, 1928. Édition posthume établie par Jean Camp. ; Jules V éran. *La Jeunesse de Frédéric Mistral et la belle histoire de "Miréille / Jules V éran / Paris : Émile-Paul frères , 1930 ; Pierre Dévoluy : Mistral et la rédemption d'une langue*, Paris, Grasset, 1941 ; Marcel Decremps : *Mistral, mage de l'Occident*, Raphèle-lès-Arles : Culture provençale et méridionale, 1986.

⁶ Sully-André Peyre : *La Branche des Oiseaux*, 1948

⁷ Robert Lafont, *Mistral ou L'illusion*, Plon, 1954. cf: Y Marie-Jeanne (Université Montpellier III) *Mistral ou l'illusion de Robert Lafont : genèse et réception (Xe Congrès de l'AIEO 12-19 juin 2011) La parution en 1954, chez Plon, de Mistral ou l'illusion, avec un tirage plus qu'honorable de 1500 exemplaires, est un retentissement considérable qui prit d'abord des allures de scandale : « La Provence frappée au cœur », écrit à ce propos Charles Mauron, le grand spécialiste de la psychocritique, dont les *Estudi mistralen* parurent la même année, celle du centenaire de la création du Félibrige. Cette publication est le premier signe d'envergure des efforts conjoints que mena toute sa vie Robert Lafont pour imposer la réflexion occitaniste à l'édition hexagonale, voire, plus tard, européenne,*

aboutirent à une véritable déchirure entre « mistraliens » et « occitans », qui ne fit que s'enkyster lors du bruyant réveil dans les années 60 de l'Occitanisme politique. En fait à ce moment là c'est l'image de Mistral dessinée durant un siècle par la presse française qui se retrouvait, sans qu'on le sache, au cœur du conflit. Pas le personnage authentique... Tout était basé sur un malentendu tragique. Mais ce malentendu permit de revisiter Mistral et de découvrir derrière ce que l'on croyait savoir un autre visage : celui d'un homme fascinant avec ses fragilités, ses doutes, ses contradictions, bien plus attachant que la statue d'airain que l'on croyait connaître. Un immense auteur, singulier. Marqué par une enfance émerveillée dont le provençal était la musique incantatoire, magique. Et son œuvre reconstruit une Provence intérieure, intime, qui embrasse tout le pays et son histoire, mais qui est un voyage dans les sphères les plus profondes de son âme. Elle transcende et enrichit de ses chatoiments d'imaginaire la Provence réelle (et l'ensemble des pays d'Oc) mais ce n'est pas la Provence réelle. Poser l'égalité de la Provence chantée par Mistral et du territoire véritable est une des dimensions de ce contresens fondamental.



Parmi les études qui permettent justement ce repositionnement, dont Mistral sort grandi et très attachant, et qui désamorcent les stupides scissions entre « mistraliens » et « occitanistes », il me semble que trois livres sont fondamentaux. Le premier est une réponse au « *Mistral ou l'illusion* » de Lafont par Claude Mauron. Dans son « *Frédéric Mistral* » (1993)⁸ cet auteur donne du poète une biographie de référence intensément fouillée qui est aussi un regard scrutateur sur la psychologie de Mistral, et son évolution au cours de cette longue existence. Il se lit comme un beau roman. On y revit des heures de grâce et d'enthousiasme fou, des moments de doute et de

sans pour autant cesser de développer une édition occitane autonome, dans le domaine de la recherche comme dans celui de la création. Elle est aussi, parmi d'innombrables travaux, le monument le plus considérable que Robert Lafont ait laissé de sa lecture passionnée de l'œuvre mistralienne, monument dont on peut saluer la réédition, en 1980, par Vent Terral. Le dépouillement des documents confiés au CIRDOC par Robert Lafont nous a permis de suivre cette aventure depuis sa genèse (la proposition du manuscrit à un grand éditeur parisien et l'acceptation de celui-ci) jusqu'aux échos de la parution de l'œuvre, véritable bataille rangée entre les tenants d'un certain mistralisme confit en dévotion et le jeune mouvement occitan en plein développement. Si certains épisodes de cette bataille font regretter qu'on ait oublié de lire le texte en se focalisant sur le parfum de scandale laissé par une lecture trop rapide du titre, ces documents révèlent aussi une vie intellectuelle intense, qui ne se borne pas au microcosme occitano-provençaliste, celui des correspondances échangées par les plus grands acteurs de l'aventure occitaniste, mais touche largement la presse, aussi bien la presse d'information régionale que plusieurs organes nationaux de critique littéraire.

⁸ Claude Mauron, *Frédéric Mistral*, Paris, Seuil, 1993

découragement. Jean-Yves Casanova, onze ans plus tard, poursuit cette analyse par une exploration passionnée des paradis perdus de l'enfance de Mistral, clef de l'œuvre littéraire et de l'engagement pour la renaissance d'une culture. Son livre a pour titre « *Frédéric Mistral : l'enfant, la mort et les rêves* »⁹. Le poète provençal gagne à cette lecture attentive et pleine de finesse une grande modernité. On voit bien que la complexité de ces œuvres derrière la façade de thèmes qui semblent limpides, interroge intensément notre subconscient. Jean-Yves Casanova, écrivain provençal, se désintéresse des images vraies ou déformées de Mistral et ne scrute que les profondeurs de l'œuvre. Ce qui le préoccupe, c'est d'analyser l'œuvre d'un très grand auteur. L'influence et le projet culturel novateur de Mistral (qui sont en fait conditionnés par cette dimension de l'œuvre) ne sont pas envisagés¹⁰. Enfin, tout récemment c'est à Philippe Martel que nous devons le dernier volet qui nous permet de remettre définitivement en perspective Mistral et la renaissance dont il est le moteur. Dans « *Les Félibres et leur temps, renaissance d'oc et opinion (1850-1914)* »¹¹, Martel examine, en dépouillant une très vaste documentation, ce que les intellectuels parisiens (écrivains, critiques, et journalistes) ont pu écrire sur le Félibrige et les revendications félibréennes concernant l'enseignement de la langue d'oc et les institutions entre 1951 et le début du XXe siècle. Deux regards tout aussi faux se croisent sur Mistral et ses amis. Il y a la récupération au nom de valeurs passéistes, ces œuvres étant vantées en tant qu'illustrant, pense-t-on, une célébration des vertus rurales aux antipodes du modernisme d'un Baudelaire ou d'un Zola. Et il y a le sarcasme, allant jusqu'à des déferlements assez surprenants de véritable haine. Philippe Martel montre en outre le caractère incroyablement répétitif des accusations ressassées contre Mistral et ses amis. Ils menacent l'unité nationale, le provençal qu'ils écrivent à la suite de Mistral n'est qu'une langue artificielle inventée, la langue d'oc est morte ou promise inéluctablement à la disparition totale, la langue d'oc est par nature incapable d'aborder les sujets élevés, la langue d'oc est un obstacle au progrès et à la démocratie, etc. C'est à un tir roulant continu d'accusations de ce type que, trois quarts de siècle durant, Mistral et ses amis ont dû faire face. A peine inchangées, on nous les ressort encore aujourd'hui en boucle, continuellement. Avec en général un peu moins de virulence qu'à l'époque de Mistral, mais tout autant de bêtise.

On prend ainsi la mesure du courage des Félibres et de Mistral et on peut relativiser leur échec. Ils n'ont pas réussi à enrayer la destruction programmée de la langue par l'école. Mistral n'a pas

⁹ Jean-Yves Casanova. *Frédéric Mistral. L'enfant, la mort et les rêves*. Editions Trabucaire. 2004.

¹⁰ Le même auteur nous a donné en 2016, donc après la présentation de cette note et sa rédaction, un autre livre passionnant qui poursuit le même but de lire Mistral en profondeur comme n'importe quel grand auteur [J.-Y. Casanova, *Frédéric Mistral, l'ombre et l'écho. Aspects de l'œuvre littéraire mistralienne*. Paris, Classiques Garnier, coll. *Études et textes occitans*, 2016, EAN : 9782406057444, 396 pages]. « L'œuvre mistralienne, nous dit en effet Jean-Yves Casanova [...] n'est pas constituée, comme l'imagerie félibréenne a pu le laisser croire, d'une sérénité olympienne, ni même, comme la lecture occitaniste a tenté de le répéter, d'une inadéquation à la modernité, mais d'une évidente blessure : celle de la dépossession, [...] celle d'un manque, d'une absence pérenne et insondable que la littérature tente de recouvrir, de nommer entre les lignes et les mots, comme viatique à une existence qui fut, somme toute, douloureuse. » En effet, cette œuvre « procède des ténèbres profondes qui résident en chaque écrivain », elle se réfère à un « amont formé d'ombres ». « Souvent réduite à ce qu'elle n'est pas » elle doit être lue au-delà des stéréotypes qui encombreront sa perception. »

Nous sommes donc sur le terrain de la littérature, tout simplement. Les autres enjeux sont évacués. Et tout d'abord il faut replacer la Provence que donne à voir l'œuvre de Mistral en fonction de ce critère : « Il serait faux de croire que la Provence de Mistral est bien réelle » (p320). « La Provence de Mistral est l'objet d'un investissement d'imaginaire qui déplace les lieux, réorganise le temps et caractérise autrement les hommes ». Voir dans ce paysage puissamment recréé une évocation de la douceur de vivre est un contresens absolu. Tout au contraire, dit Casanova « le chant des cigales est un chant entêtant de douleur et de mort ». C'est donc cela que nous dévoile ce livre : « l'indicible dans le pli de l'écriture mistralienne ».

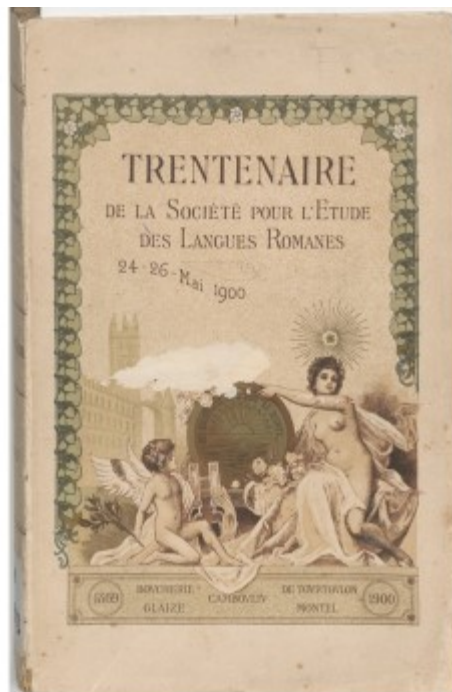
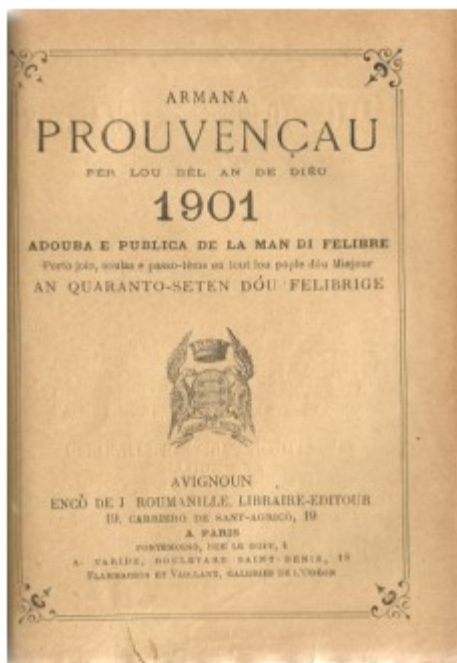
¹¹ Philippe Martel, *Les Félibres et leur temps. Renaissance d'oc et opinion (1850-1914)*, Presses universitaires de Bordeaux, coll. *Saber*, 2010, 690 p.

non plus su, ou voulu, devenir le leader politique que certains attendaient, notamment en 1907. Mais peut-on reprocher à un poète et à un lexicographe de ne pas être un homme politique ? Sa personnalité excessivement sensible et somme toute fragile, que Mauron et Casanova nous révèlent, n'était pas trempée pour de tels combats. La victoire de Mistral c'est d'avoir montré au monde que la littérature d'oc reprenait vie avec vigueur, d'avoir su lui donner un nouveau modèle d'écriture de très haute tenue, et d'être un immense auteur, un véritable « créateur d'univers ». Face à l'incroyable déferlement d'hostilité et de mensonge qui lui a été opposé durant toute sa vie d'écrivain, un tel bilan reste tout à fait admirable.

C'est donc à la lumière de ces éclairages récents que nous avons tenté de revisiter Mistral dans cette journée du 14 Juin 2014 à Maguelonne.

2. 2. Ce beau dimanche de Mai 1900...

Nous possédons deux récits qui se superposent à peu près exactement de la journée du 27 Mai 1900. L'un (en provençal) se trouve dans l'Armana Prouvençau de 1901, l'autre (en français) dans la Revue des Langues Romanes.



Comme nous le disions en commençant, ce dernier nous indique : « Le 27 mai 1900, vers les dix heures du matin, la place de la Comédie est noire de monde. Les félibres arrivent et se dirigent vers la gare de Palavas pour se rendre à Maguelonne. Devant le square, on aperçoit Mistral, Félix Gras, à qui de nombreuses personnes se font présenter. Le train qui emporte les félibres s'arrête aux Quatre-Canaux où les attend un bateau pavoisé. Tandis qu'il remonte lentement vers Maguelonne, on chante en chœur *lou soulòmi de la Rèino Jano*.¹²

¹² C'est le chant envoûtant des galériens à l'acte IV de cette pièce de Mistral dont l'on sait qu'elle met en scène une reine controversée, ayant laissé en Provence un souvenir de douce fée protectrice des Arts et des Lettres et en Italie méridionale une image de tyran sanguinaire. Cette reine est une des figures de légende que le grand poète a brodées en reconstruisant sa Provence onirique, cet univers littéraire très original.

LOU GABIÉ
 Iéu ause amount lou gau
 Que canto sus lou tèume:
 Adieu, patroun Sigaud,
 Lou brande de sant Eume!
 LA CHOURMO

*Lou gau o noun lou gau,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!*

LOU GABIÉ

*Iéu ause lou siblet
Dóu mèstre d'equipage:
Adiéu lou risoulet*

Di fibo dóu ribage!

LA CHOURMO

*Siblet o noun siblet,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!*

LOU COME

Adrou!

Sus la palangro!

Tiro l'ancro!

LOU GABIÉ

*Iéu ause lou trignoun
De Santo-Reparado;
De Naple à-n-Avignoun,
N'avèn qu'uno estirado.*

LA CHOURMO

*Trignoun o noun trignoun,
Fasen coume se l'èro,*

Lanliro, lanlèro,

E vogo la galèro! LOU GABIÉ

Iéu vese un grand pourtau

Que cuerb touto la routo:

Marsiho e sis oustau

Ié passarien dessouto.

LA CHOURMO

Pourtau o noun pourtau,

Fasen coume se l'èro,

Lanliro, lanlèro,

E vogo la galèro!

LOU COME

Tafort!

Boujarroun, bogo,

Casco vogo!

LOU GABIÉ

Iéu vese lou castèu

De la fado Mourgano:

Bessai es un estèu,

Ami, que nous engano.

LA CHOURMO

Castèu o noun castèu,

Fasen coume se l'èro,

Lanliro, lanlèro,

E vogo la galèro!

LOU GABIÉ

Iéu vese un bregantin

Que sus nautre s'avasto:

Aubra coume un latin,

Pavaionn d'or à l'asto.

LA CHOURMO

S'es pas un bregantin,

Fasen coume se l'èro,

Lanliro, lanlèro,

E vogo la galèro

Le cortège félibréen a déjà été précédé d'une foule de personnes venues les unes à pied, les autres à bicyclette ou en voiture. Il y a, sur les vertes pelouses de Maguelonne, près de trois cents personnes, disposées soit à se ranger auprès des longues tables placées à l'ombre des grands arbres, soit à entamer, derrière les massifs, les provisions qu'elles ont apportées.

Mais auparavant, M. Fabrège, qui a offert si gracieusement sa propriété pour cette fête, fait visiter l'église, et donne à son sujet les renseignements les plus intéressants.

Le temps est magnifique, pas un souffle, la mer bleue est calme et muette. A midi on se met à table et chacun trouve à sa place l'original menu que voici:

*CARTULARI DE LA DINNADA
DE LA SANTA-ESTELLA MAGALOUNENCA
27 de mai 1900.*

APETISSADISSES

Sausssisot dau Carsi

Burre dau Clapas

Caramotas de l'estang de Tau.

RELEVAT

Boucada de Pèire de Prouença à la Bella Magalouna.

Boui-abaiissa de las Cabanas.

INTRADA

Costa d'agnèl dau Pioch de Sant-Loup

Filet de biòn de la Jarjalhada.

ROUSTIT

Capous e pintadas dau mas de Fangousa.

LEGUN

Espàrgous de la Gardiola.

ENTERE-MÈS

Reiaume de la Rèina Jana

Fragas e dessèr.

VINS

Vin blanc dau Sendic

Frontignan

Sant-Jordi.

Servit à Magalouna pèr l'oste Favier, de Monnt-Peliè.



La coupe de la Coupe

Provençau, vici la Coupe
 que nos vici di Catalan :
 a-de-rins heus en la coupe
 son vin pur de nostre plant

Coupe santo,
 e prestado,
 des nòstri cas vago à plan bord,
 vago à bord vago abord.
 Il s'embront
 e l'enavast di fort!

Vers la fin du dîner, Mistral se lève et, tenant à la main la coupe d'argent remplie de vieux frontignan, il entonne l'hymne félibréen: *Coupe santo*, qui est repris en chœur par toute l'assistance.

Puis, c'est le capoulié Félix Gras, qui prononce le discours suivant:



Félix Gras

UN
FÉLIBRE ROMA

(M. FÉLIX GRAS)
PAR
M. MAURICE PAILLON



PARIS
MAISONNEUVE ET C^o, LIBRAIRE
25, QUAI VOLTAIRE, 25
N^o 1000 1000



MESSIÉS E GAI COUNFRAIRE,

La Mar nous fai fèsto e la Coupo felibrenco esbrihaudo coume un Sant-Soulèu! La Mar, la grandò Mar latino que nous aduguè dins la barqueto di tres Mario la civilisacioun que de Prouvènço s'es expandido sus tóuti li mounde ounte dardaio lou soulèu, la grandò Mar latino, vuei, oundejo verdouletò, lusèntò e sedousò coume un blad de printèm e nous adus sus l'esquino de l'erso Santo Estello la miraclosò! Es emé l'ajudo de Santo Estello la miraclosò, Santo Estello mirau de verita, toure de pouèsio e rousié d'amour, que lou Felibryge mountò à soun pountificat !

Nosto revoulucioun se coumplis grandò e pacefiko: li pourtau de l'Universita an vira, noun sènso gèmi, sus si goufoun enrouveli e nosto divino lengo prouvençalo es intrado coume uno clarta dins l'areoupage universitàri. Deman li bachelié de touti li bacheleirat, lis estudiant e coulegiau de nosto raço miejournalò s'esplicaran en prouvençau sus la literaturo felibrenco davans li bericle e li mourtié estabousi di prouffessour e catedrant di faculta.

Salude lou fiéu de Gascougno, menistre patrioto, que s'estènt rapela qu'èro lou vesin de Montaigne e lou counteirau de Jaussemin, a ounoura li letro francesò en fasènt soun dre i letro prouvençalo !

Mai la revoulucioun felibrenco, fau que se coumpligue fin-qu'au bout; fau que la daveren, la branco dis aucèu !

Quand li fiéu di bourgès e di catau, quand li grato-papié dis amenistracioun auran gagna si diplomoen fasènt, tant bèn que mau, uno versioun prouvençalo, auren pancaro esclapa li grasiho dóu grand couvènt, auren pancaro sauva la lengo dóu nis de la serp. Es pas lou tout de planta l'aubre, fau encaro douna la bono faturo e la drudiero à si racinage, e iéu vous lou dise, lou païsan es à la raço, es à l'umanita ço que la racino es à l'aubre. Es dounc au pople, es au païsan de la terro que faudra durbi lou pourtalet de l'escolo primari, car es dóu pople, es dóu païsan que fau fisa

aquel óutis de la pensado, es au païsan, manobrode Diéu e dóu soulèu, que fau fisa aquéu tresor que, segound la paraula dóu Mestre, *es éu la Patrio, es éu la Liberta !*

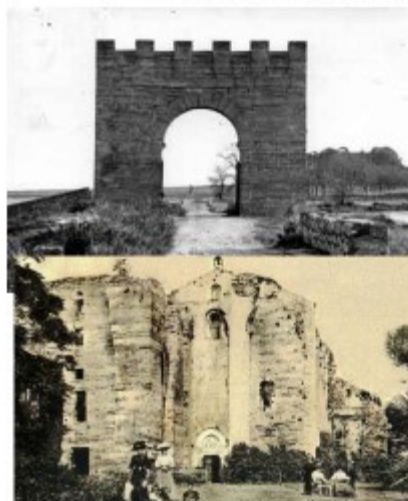
Messiés et gai Counfraise, sabèn qu'aquésti flame jour, la flour de de la sciènci, lis afouga e li saberu, s'acampavon à Mount-Pelié dins l'interèsde l'estùdi di Lengo Roumano, sabèn que, se lou pople nous a garda lou recaléu de nosto lengo d'O, es li filoulogue majour, en quau tiran vuei la capelado, qu'an ajuda, mai que degun, à l'espandimen dis obro felibrenco de nosto reneissènço dins lou mounde savènt de nosto terro de Franço e dis estrangi païs ; e es éli, fau lou dire, que nous an ajuda à buta li pourtau de l'Universita, e sara éli, osco seguro, que nous ajudaran à durbi lis escolo primàri à noste pople dóu Miejour. Messiés li sòci di « lengo roumano », vosto messiou es auto e bello, es à vautre de counserva lis archiéu de nòsti tradicioun ounte demoro eternamen vivènto la fe d'uno raço dins soun dre de resta soubeirano sus la terro siéuno! Es vòsti nebout, es vòsti rèire-nebout, soci d'aquelo jitello dóu Felibrige que s'apello la Soucieta di Lengo roumano, qu'estudiaran dins milanto an, à coustat di tensoun e di serventés cavaleïrous de Bertran de Born, li cansoun rustico d'un païsan dóu Paradou. Es vòsti nebout e rèire-nebout que faran is estudiant d'alor lou raconte de nosto reneissènço, que deschiffraran dins li crounico que ié laissaren; ié diran nòsti lucho, nòsti desfèci, nòsti vitòri, ié diran que tau jour que vuei sian vengu à Magalouno en festo Santestelenco, e que la Mar, la grando Mar latino, nous dansavo à l'endavans, e nous aclamavo de la voues, de tóuti sis ausso, e que la Coupo felibrenco esbrihaudavo coume un Sant-Soulèu; ié diran que rèn mancavo à noste triounfle, ni l'estrambord, ni lis aclamacioun dóu pople, ni meme lis esclau insultaire que courrien desalena dins lou revoulun de la pòusso de noste càrri, mai que li proutestacioun messourguiero d'aquéli vento-bren latin èron cuberto pèr lis applaudimen de la foulo e pèr lou cant d'aqueste refrin novèu de noste grand pouèto naciounau :

*« La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
La panca crebado
La peu
Dóu rampèu! »*

Après ce discours, accueilli par les applaudissements de la foule, sans cesse accrue, M. Fabrège¹³ souhaite la bienvenue à ses hôtes en ces termes:

¹³ Frédéric Fabrège, né à Montpellier en 1841. D'abord avocat, il consacre ensuite sa fortune à la restauration de la Cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Villeneuve-lès-Maguelone, sur le domaine acquis par son père en 1852. La cathédrale était désaffectée depuis le XVI^e siècle. Il écrira une monumentale « Histoire de Maguelone » (Paris, A. Picard et fils, 1894-1911). C'était un ami personnel de Mistral qu'il avait plusieurs fois reçu à Maguelonne. Il meurt le 15 avril 1915.

A la desbarcado fuguè lou castelan Moussu Fabrègo que reçaupè
 En Frederi Mistral e lou capoulié En Fèlis Gras, e souvetè la bènven-
 gudo en tóuti li felibre, pièi ié faguè vesita l'antico glèiso, bessai
 la proumièro glèiso crestiano que maçonon agon bastido subre li
 terro de l'Empèri dóu soulèn.



TOAST DE M. FABRÈGE

Au nom de la Belle Maguelone, ressuscitée dans la reine Marie-Thérèse [Mademoiselle Marie-Thérèse de Chevigné, reine du Félibrige.¹⁴], à qui j'adresse un respectueux et sympathique souvenir, et de Pierre de Provence, dont tout félibre est le féal, au nom de vos ancêtres, Bernard de Trévièz¹⁵, qui a immortalisé ces deux héros légendaires du littoral dans le roman le plus populaire du moyen âge, et de Daude de Prades, qui chanta, ici même, la nature et les oiseaux, je rends hommage au suzerain du génie méridional, sacré par la République des lettres, roi d'Arles et empereur du Midi, à Mistral à Mistral, qui a fixé l'idiome de nos pères et la langue des Troubadours, dans des monuments plus durables encore que ces murailles cyclopéennes, chefs-d'œuvre d'inspiration biblique, d'un charme homérique, aux stances en vers inégaux, mélodieuses comme un écho de la Jérusalem, délivrée! à Mistral, type incomparable de simplicité, de dignité, de bonté, personnification de la foi antique, de l'esprit chevaleresque, de l'originalité provençale et de cet amour du clocher, principe et force du patriotisme, et qui, au Munster de Strasbourg, a élevé si haut les aspirations indéfectibles *d'un viei pople fièr et libre*.

¹⁴ *Élue tous les sept ans, lors de Jeux floraux elle préside la cour d'amour. Paul Ruat en donne, en 1905, cette description lyrique « Au Sommet, dominant toute la terre d'Oc, de sa grâce poétique et inspiratrice se trouve placée la Reine du Félibrige, choisie tous les sept ans par le lauréat des grands jeux floraux.. La reine actuelle est Mme Bischofsheim, née Thérèse de Chevigné, dont la royauté va expirer sous peu. Les précédentes reines sont Mme Mistral, Mme Boissière, née Roumanille Mme Gasquet, née Girard. »*
<http://www.tacussel.fr/ruat/felibre.htm>

¹⁵ Bernard de Trévièz est le signataire d'une inscription latine datée de 1178 que l'on peut voir sur le linteau du portail de la cathédrale de Maguelonne et qui dit :

« À ce havre de vie, venez, vous qui avez soif.
 En franchissant ces portes, corrigez vos mœurs.
 Toi qui entre ici, pleure toujours tes fautes,
 Quel que soit ton péché, il est lavé par une fontaine de larmes.

+ Bernard de Trévièz a fait cela en l'an de l'incarnation du Seigneur 1178. »

Le médiéviste Camille Chabanneau pensait qu'il était l'auteur d'une première version occitane du roman « Pierre de Provence et la Belle Maguelonne » dont nous possédons un texte français de 1453 et qui a connu au XV^e siècle un succès considérable. La légende a inspiré Ludwig Tieck (1773–1853), pour son roman "Liebesgeschichte der schönen Magelone und des Grafen Peter von Provence" (Les Amours de la Belle Maguelonne et de Pierre, Comte de Provence, 1797 (Hambourg & Vienne 1861/68), qui a à son tour servi de base à Johannes Brahms pour créer un cycle de 15 lieder : "Magelone Romanzen", op. 33 (1861-1862). En fait l'hypothèse de Chabanneau n'est plus retenue et on ne compte plus Bernard de Trévièz au compte des troubadours.

Mistral a chanté *lis Isclo d'Or*. La plus fortunée des îles est aujourd'hui celle qui le reçoit, celle qui vous reçoit, Mesdames et Messieurs, vous, illustre capoulié et maîtres du gai savoir, professeurs des antiques Écoles, l'honneur de l'Église de Maguelone, et représentants des Universités nationales et étrangères, tous, dans votre domaine, sur cette terre classique de la légende et de l'épopée, de la chevalerie et de la poésie, de la science et de l'art, dans la vraie patrie des Benoît d'Aniane et de Guillaume d'Aquitaine, de Bernard de Trévies et de Raimbaud d'Orange, de Guillaume Durand, le Speculator, et de Guillaume Pélicier, un des pères de la Renaissance. Si ces ruines parlent à votre imagination, si la poussière des siècles se soulève pour former, autour de vos fronts inspirés, comme une auréole historique, honneur surtout aux félibres qui prêchent, avec un zèle d'apôtre, la religion des traditions locales et la dévotion des francs-parlers. Sénèque raconte que l'empereur Auguste, pendant son séjour en Gaule, éleva un temple à Cirus, maître des vents, dieu qui fait la salubrité du monde, salubritatus coeli. Ce mistral aérien, n'est-il pas le symbole du divin Mistral? Comme ces gentianes d'azur au pistil d'or, autour de la Coupo santo, primeurs des Alpes, cueillies par de blanches mains, à son intention, sa poésie éthérée ne prend naissance que sur les sommets de la pensée; elle ne descend jamais aux bas-fonds du réalisme : et, en recevant les nobles passions de l'âme, ainsi que la brise rafraîchissante de la Méditerranée, elle fait tressaillir les cœurs d'amour et d'enthousiasme pour douce et chère France:

*Pèr la glori dóu terraire
Lis estrambord
E l'enavans di fort.*

La coupe passe ensuite de main en main et nous devons nous contenter de donner les noms de ceux qui la haussent en portant des *brinde*. C'est d'abord notre président M. Léon-G. Pélissier, puis, MM. Jeanroy, Marsal, Messine, Chabaneau, Arnavieille, Vermenouze, Henri Mouzin Teulié, le Dr Banal, Antonin Glaize qui dit les vers charmants que voici

*LI CAPRICE DÓU TEMS
A FREDERI MISTRAL.*

*Di caprice dóu tèms n'i 'a pèr perdre la tèsto ;
L'ome es coume un jouguet de vèire entre si man;
Lou pègin dóu dilun lou dimars devèn fèsto ;
Ço qu'es facile vuei fara trima deman;
Lou tèms mestrejo tout: lou bon Dre, la Justiço,
Pèr faire flori n'an tout-bèu-just qu'un moumen;*

*Se vèn à i' escapa soun implacablamen;
Courseja pèr un vent d'Envejo e de Maliço.
Que noun veniés, Mistral, davant que tant d'enfant
Aguèsson óublidala lengo de si grand!
Per sauva lou Miejour, se n'an pas, li Felibre!
Fa tout ço que voulien, an fa ço qu'an pouscu ;
Mai se trento an pulèn, d'asard, ères nascu,
Nostre parla, segur, adeja sarié libre.*



MANDADIS

« Me souveta trento an de mai,
 » Moun ome! — Me diras, bessai, —
 » Pèr ma fe me la baies bello. »
 Mai fau pas lou prendre pèr mau:
 Trento an de mai, acò n'es qu'uno bagatello
 Per lou qu'es immourtau.

C'est ensuite le tour de notre confrère le Dr Marignan ¹⁶:

EI FELIBRE E SABENT ACAMPA A MOUNT-PELIÈ

¹⁶ Médecin, archéologue et écrivain d'Oc, écrivant comme on le voit dans le parler de Marsillargues qui marque la frontière entre Languedocien et Provençal sur les rives du Vidourle. Avec les articles au pluriel en « lei » et les finales féminines en « a ».

PER LA SANTA-ESTELLA 27 de mai 1900.

*Aiço's un liò sacra, lei pouèta, lei sage,
Lei sabent, de tout tèms à la sourça an begu,
Felibre dau miejour segues lei bèn vengu,
Venès renouvela l'antique roumavage.
Autour d'aquel sourgènt mounte tant an trempa
Sei labra qu'avièn set d'aiga limpida e clara,
Autrafès ses vengu, e revenès encara,
Revenès, coume autour dau nis, vous acampa.
Car Mount-Peliè nous es una secounda maire,
La maire de nosta ama e de noste esperit;
Lou la que nous pourgè e dount seguèn nourrit
Es aquel dei valent, dei fort e dei troubaire.
Es aquel qu'an begu Petrarque e Rabelet,
Es aquel, qu'en passant, tambèn beguè Moulièra,
E que donna toujours, la bona nourriguèra,
Desempiei ioch cents an que raja à plen galet.
E pendent ioch cents an, alor que sus lou mounde
Sus l'univer entier, lou ciel s'era escurci,
Vers la pura clarta que raionava aici,
Lei pelerin venien de pertout en abounde.
Chacuna courrissiè dins soun raive encanta,
Cercant la fe prefounda, e la lumiera, e l'auga,
E chacun s'entournava empourtant dins sa rauba
Un flo de la sciènça e de la verita.
Mais aici la sciènça es gaia e sens maliça,
N'autre n'avèn pas gès d'aquelei grand sabent,
Que vous portoun sa testa ansin qu'un sacrament,
E dount lou regard soul vous donna la jaunissa.
Nostei sabent soun gai, simple, e sens embarras,
Soun pas, toujours inquiet, penjas sus de cadabre,
Soun fil de Rabelet, cousin de l'abat Fabre;
E quand ou fau, tembèn, ie van d'un cacalas.
E nosteis escoulan ! Flourida magnifica,
Espèr de la patria e dau siecle que nai,
Savoun bèn travailla, bèn rire, aco vau mai
Que de faire à vint an, deja, de poulitica.
Mais n'i a proun, Fraire, avès, aici, toutei begu,
Mestre, escoulan, felibre à la coupa sacrada,
Toutei coumunian dins la mema pensada,
Adounc segues, aici, toutei lei bèn-vengu !*

Dr E. MARIGNAN.

Les brinde terminés, Mistral ouvre la Cour d'amour en chantant sa nouvelle chanson, la Respelido, que tous les félibres savent aujourd'hui par cœur:

Nautre, en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Vaqui lou Felibrige!
Nautre, en plen jour
Voulen parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Qu'aco's lou dre majour.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
L'a maire Prouvènço que ten lou drapèu,
L'a panca crebado,
La pèu
Dóu rampèu!

Vers le soir, les Félibres furent ramenés en bateau jusqu'à Palavas, où M. le maire Poncet, entouré du Conseil municipal, les reçut et leur offrit un vin d'honneur. Un train spécial les ramena à Montpellier à l'entrée de la nuit. Et lorsque, vers les neuf heures, Mistral et les Félibres traversèrent la place de la Comédie, les orchestres des divers cafés jouèrent la Coupo, et de nombreux applaudissements les saluèrent au passage. A l' « Association des étudiants », le Président reçut les Félibres dans la salle des fêtes, et M. Marc Varenne leur souhaita, en gascon, la bienvenue. Après un discours de Mistral, Félix Gras chanta la chanson du Rèi En Pèire.

Ainsi se termina cette journée qui intéressa vivement les membres et les invités de la Société des Langues Romanes »



3. Mistral en 1900

Nous sommes donc en 1900, quarante ans après « Mireille ». Frédéric Mistral se trouve vraiment au faite de sa gloire. Son œuvre est traduite et estimée dans le monde entier. C'est un personnage

universellement reconnu et admiré, pour sa stature littéraire et, semble-t-il, pour son rayonnement personnel. Neuf ans plus tôt, en 1891, sa présence aux fêtes du 6e centenaire de l'Université de Montpellier les étudiants de l'école d'agriculture viennent « faire une ovation au grand poète méridional ». Il fait chavirer le cœur des belles élégantes : « *Vive Mistral, le plus bel homme de la Provence* », s'écrie sur son passage une dame au comble de l'admiration.

Nous avons des portraits assez humoristiques, dans un style picaresque, de Mistral et de ses principaux collaborateurs à cette époque, dans un curieux ouvrage dont l'auteur fait semblant, à l'usage du lecteur français, d'explorer le monde du Félibrige comme celui d'une tribu exotique des antipodes. L'auteur de ce livre, Eugène Lintilhac¹⁷, par ailleurs authentique félibre inscrit au *Cartabèn*, nous décrit ainsi le poète à la fin du XIXe siècle :

« *Qui n'a pas vu Mistral marcher dans sa gloire, avec une sorte de familiarité olympienne, parmi les flots de la foule qu'il dépasse de ses hautes épaules, comme le Musée de Virgile, pendant que les sœurs de Mireille murmurent sur son passage, avec une admiration mutine « D'aquéu Mistrau » (De ce Mistral!) celui-là ne sait pas ce que c'est qu'un poète-roi.* »¹⁸

Lintilhac a entendu plusieurs fois Mistral prononcer ses fameux discours et en donne une description précieuse : il nous dépeint « *une barangue tour à tour vibrante et fine, mâle et enjouée, claironnée d'un air de bravoure et de défi, par Mistral debout, portant haut sa tête de mousquetaire, fier et fort comme son Calendal, évoquant l'idée de quelque Hercule provençal, chasseur mystique de la Chèvre d'or. Il faut le voir surtout lever à deux mains le symbolique cratère en pur métal qui lui vint des Catalans, il y a vingt-sept ans, et, les yeux perdus dans son rêve, entonner d'une voix grave et cuivrée son chant sacré de la Coupo, cette marseillaise des félibres, dont un Noël du vieux Saboly a fourni la musique large et prenante* »¹⁹

Au cours des dernières années du XIXe siècle, le Mistral dont ces deux citations nous esquissent le portrait avait été particulièrement actif, parachevant son œuvre. En 1886 il avait publié le 2ème tome de son monumental dictionnaire de la Langue d'Oc moderne, le « *Tresor* ». En 1891, l'année où nous le voyons ovationné aux fêtes du 6e centenaire de l'Université de Montpellier, il avait lancé un nouveau journal « *L'Aioli* »²⁰. Ce projet qu'il porta à bouts de bras ne put se réaliser que durant sept ans. Entouré d'une brillante équipe de jeunes nouveau-venus dans les lettres d'Oc, Mistral favorise avec ce journal l'émergence d'un débat politique « fédéraliste » (les mots de décentralisation ou de régionalisme n'existaient pas encore...). C'est dans cette période, en 1896, que Mistral publie *le Poème du Rhône*, généralement considéré à un siècle de distance comme son texte le plus important. Peu après cette date, « *L'Aioli* » « meurt avec le siècle », en décembre 1899.

¹⁷ Eugène Lintilhac (5 janvier 1854 à Aurillac, Cantal - 16 juillet 1920 à Neuilly) homme politique français, membre du parti radical-socialiste, a été sénateur du Cantal de 1903 à 1920. Professeur au Lycée d'Aurillac, il s'est fait remarquer par sa défense des dialectes locaux et de leur enseignement dès l'école primaire. Il écrivait en dialecte carladezjen comme Arsène Vermeuzet.

¹⁸ Eugène Lintilhac « *Les Félibres* », 1895, édition Alphonse Lemerre, in-12°, 136 p.

¹⁹ Eugène Lintilhac, *op cit.*

²⁰ *L'Aioli* était publié à Avignon et paraissait le 7, 17 et 27 de chaque mois. Le premier numéro sortit le 7 janvier 1891, le dernier le dernier à la fin de 1899. Ce journal était entièrement rédigé en provençal. Il défendait une politique provençale fédéraliste et publiait les actualités du bouillonnant monde culturel félibréen d'alors et les textes des écrivains du moment. Mistral qui l'avait fondé l'avait placé dans les mains des plus prometteurs des jeunes félibres d'alors. Ainsi le premier secrétaire en fut Marius André, suivi par Folco de Baroncelli-Javon. Ce dernier étant allé s'établir en Camargue ce fut alors Frédéric Mistral lui-même qui assura lui-même tout le travail de rédaction du journal.



Enfin le 21 mai 1899 Mistral avait mené à bien un autre projet qui lui tenait fort à cœur, celui d'un musée ethnographique récapitulant la culture traditionnelle de Provence : le *Museon Arlaten*.

L'aiòli, dins soun essènci, councèntro la calour, la forço, l'alegrìo dóu soulèu de Prouvènço. Mai a tambèn uno vertu : es de coucha li mousco. Aquéli que l'amon pas, aquéli que noste òli ié fai veni la cremesoun, d'aquéu biais, vendran pas nous tartifleja à l'entour. Restaren en famiho.

Vejan ! vèn pas en òdi, despièi cènt an que duro, de nous escarpina, partit contro partit, de nous trata lis un lis autre de capoun, de gusas, de rascas, de manjaire, au grand proufié d'aquéli que vivon di partit e que soun interès es de lis encagna ! **Coume lou diable dis : Se vos regna, diviso.**

*Nàutri, li bon Prouvençau,
Au sufrage universau
Voutaren pèr Pòli,
E faren Paiòli,*



valènt-à-dire la liesoun, lou raliamen, l'unioun.

Un grand livre, un musée, l'achèvement d'un immense dictionnaire, un journal pour les jeunes agitant des idées franchement nouvelles... Au cours de la dernière décennie du XIXe siècle, Mistral parachevait ainsi magnifiquement l'œuvre de toute une vie. Continuité et renouvellement. Dans les années suivantes il publiera encore deux livres importants, mais qui sont aussi un testament littéraire : *Moun espelido, Memòri e Raconte* (Mes mémoires) (1906), et le recueil poétique *Lis òulivado* (1912). Un certain désenchantement y pointe, que tous les lecteurs n'ont pas manqué de souligner. Mais entre 1890 et 1900 nous n'en sommes pas encore là, pas encore au testament,

Mistral est à l'évidence l'homme d'action qui porte sur ses épaules toute une renaissance en marche.

Pour Père Azemà qui a intensément scruté cette période-là du Félibrige, « Mistral est dans ses beaux soixante-dix ans – le Maître semble sortir de sa demi-retraite pour rentrer dans la bagarre »²¹ Cependant, Mariéton, un familier du maître, l'avait rencontré en Arles quelques mois avant et l'avait trouvé « vieilli, voire un peu mélancolique. ». D'autant qu'il travaillait à l'écriture de ses mémoires. Cependant le même Mariéton rajoute : « Mais quelle admirable verdeur d'esprit et de génie ! Notre conversation de l'autre soir est inoubliable pour moi. »²² Retenons que le grand homme, au seuil de la vieillesse, a pris un peu de gravité, mais n'a pas perdu cet « *enavans di fort* » dont la coupe qu'il lève chaque année à la Santo Estello est le symbole mystique.

C'est cet homme-là, sans doute, qui prend à nouveau la parole, la *coupo* en main, à Maguelonne, en ce beau jour de printemps. Et, comme le dit Pierre Azéma déjà cité, « il fait retentir dans l'air les couplets de la Resplido, réponse retentissante faite pour entrer comme un viron dans l'oreille des croque-morts trop pressés. »

« C'est que l'heure, ajoute encore le montpelliérain, alors, était grave. De bien des côtés le Félibrige était attaqué, ou miné, ou rongé par-dessous ». Nous allons essayer de voir comment.

4. Au seuil d'un siècle nouveau

Cette année 1900, pour la culture d'Oc, n'est pas seulement le seuil d'un siècle nouveau, c'est une période charnière où se définissent de nouveaux enjeux.

A plus d'un siècle de distance, on a du mal à mesurer l'ampleur qu'avait pris la renaissance sous la houlette de Mistral unanimement admiré et adulé. Il n'y a guère de village ou de hameau des pays d'oc dans lequel un auteur local, généralement un versificateur, n'ait écrit des textes. Cette production très abondante est d'un niveau variable, ce que l'on n'a pas manqué de souligner par la suite, mais elle nous laisse en héritage un inventaire extrêmement riche de la langue populaire de cette époque, un véritable trésor qui demeure à la disposition des générations futures après la disparition de cette transmission familiale multiséculaire de la langue. Source surabondante où les occitans du siècle XXI peuvent et doivent se ressourcer sans modération car c'est là, mise en quelque sorte en conserve, que la langue continue à palpiter de toute sa vie et avec toute son authenticité. Et en 1900 cette renaissance avait dans le public de l'ensemble des pays d'oc une vaste audience et un capital de sympathie immense. De nombreux journaux populaires comme à Montpellier la « *Campana de Magalouna* » (qui fait justement référence à Maguelonne !) étaient très largement lus par un public populaire qui était friand de la bonne humeur truculente que la langue d'oc sait illustrer.

C'était là l'extraordinaire succès de la renaissance mistralienne. Cantonnée au cours des quinze premières années à la Provence, elle s'était étendue à partir des années 1870 au Languedoc, puis à la Gascogne et aux autres pays d'Oc. Le Félibrige s'était réformé en 1876 pour faire face à cette ambition élargie. La réforme matérialisée par de nouveaux statuts avait été initiée à Avignon, le 21 mai 1876, jour de Sainte-Estelle. Mistral lut les statuts qui furent adoptés par acclamation. Aussitôt après, Mistral fit acclamer les noms des cinquante « Majoraux » destinés à constituer le Consistoire félibréen. Qui étaient ces majoraux ? Mistral les définissait ainsi en 1876 : « ... èro necite de metre en tèsto dóu Felibrige un cors perpétuau d'ome de bon, aguènt pèr sis escri, pèr sis acioun e pèr sis obro, donna publicamen la provo de sa valour e de soun imbrandablo fe »²³ A la tête de l'organisation se trouvait le « Capoulié » (président) choisi parmi les majoraux, assisté par un Baile (secrétaire général), et un Clavaire (trésorier). Frédéric Mistral fut le premier Capoulié du Félibrige de 1876 à 1888, suivi

²¹ Cité par R. JOUVEAU : *Hist du Félibrige tome 2 p 276.*

²² Cité par R. JOUVEAU : *Hist du Félibrige tome 2 p 274.*

²³ "Pour diverses raisons il s'avérait nécessaire de placer à la tête du Félibrige un corps perpétuel d'hommes reconnus, ayant par leurs écrits, par leurs actions et par leurs oeuvres, donné publiquement la preuve de leur valeur et de leur foi inébranlable"

de Roumanille de 1888 à 1891. La réforme de 1876 instituait aussi les *Ecoles félibréennes*. En fait, comme nous le verrons, Montpellier avait anticipé cette mesure en fondant en 1875 la première d'entre elles : « *l'escola dau Paratge* ». A cette occasion était également institué le congrès annuel appelé « Santo Estello » dont l'édition « magalonenca » de 1900 nous occupe présentement, et qui se tiendra depuis, à chaque Pentecôte, dans une localisation différente.²⁴

Le Félibrige s'était donc dans les années 1870 vite répandu dans les autres territoires de langue d'Oc, divisés en sept "Maintenances", dont chacune était dirigée par un *Sendi* (syndic) : Maintenances d'Auvergne, Catalogne, Gascogne-Béarn, Languedoc, Limousin, Guyenne-Périgord et Provence.

Ainsi, à l'évidence, le Félibrige, à la fin du XIXe siècle, réunissait l'ensemble des écrivains d'Oc, liés par de grands liens d'amitié et une admiration commune pour Mistral. Cependant, depuis une vingtaine d'années, cette unité commençait à se fissurer.

Au cours de cette crise de croissance il y avait eu notamment l'aventure de l'« Idée Latine » qui s'était ensuite interrompue, en quelque sorte, en queue de poisson. Le Félibrige s'était heurté de plein fouet, dans son élan de renaissance, après la défaite de 1870, à « *un environnement modifié, caractérisé par l'exubérance du nationalisme français et l'âpreté des luttes politiques opposant républicains et monarchistes* »²⁵. Il n'était certes pas concevable dans ce contexte de poser la question occitane en termes nationalitaires comme d'autres renaissances sœurs en Roumanie, en Hongrie ou en Catalogne, n'hésitaient pas à le faire. Le tabou était trop grand, la presse parisienne accusant déjà ouvertement les félibres de jouer le jeu de l'ennemi prussien en osant promouvoir une autre langue que celle de la République. Ce dont les occitans, Mistral en tête, tentaient de se dédouaner en multipliant les affirmations de patriotisme français indéfectible. C'est dans ce contexte que l'on vit éclore dans le Félibrige un nouveau projet de civilisation qui ne manquait pas d'envergure : celui de la fraternité des peuples latins. Nicolas Berjoan¹⁴ a analysé cet épisode non comme un repli du félibrige dans une utopie sans prise sur le réel, mais comme une manière de sortir „par le

²⁴: « Dès sa fondation, le Félibrige se plaça sous le patronage de cette sainte à cause de son nom symbolique signifiant étoile ce qui amena les félibres à prendre pour symbole une étoile à 7 rayons en souvenir des 7 fondateurs ». En fait, la « *santo Estello* » n'est instituée qu'en 1876. En 1876 elle se tint donc à Avignon, de même qu'en 1877. Ensuite elle se tint successivement en 1878 à Montpellier ; 1879 Avignon ; 1880 Roquefavour (Aix-en-Provence) ; 1881 Marseille ; 1882 Albi ; 1883 Saint-Raphaël ; 1884 Sceaux ; 1885 Hyères ; 1886 Gap ; 1887 Cannes ; 1888 Avignon ; 1889 Montmajour (Arles) ; 1890 Montpellier ; 1891 Martignes ; 1892 Les Baux ; 1893 Carcassonne ; 1894 Avignon ; 1895 Brive ; 1896 Les Saintes-Maries de la Mer ; 1897 Sisteron ; 1898 Aigues-Mortes ; 1899 Arles ; 1900 Maguelonne ; 1901 Pau ; 1902 Béziers ; 1903 Avignon ; 1904 Font-Ségugne (Châteauneuf de Gadagne) ; 1905 Arles ; 1906 Sète ; 1907 Périgueux ; 1908 Toulon ; 1909 Saint-Gilles ; 1910 Perpignan ; 1911 Montpellier ; 1912 Narbonne ; 1913 Aix-en-Provence ; 1914 Avignon ; 1915 Marseille (Consistoire) ; 1916 Arles (Consistoire) ; 1917 Marseille (Consistoire) ; 1918 Marseille (Consistoire) ; 1919 Marseille (Consistoire) ; 1920 Alès ; 1921 Beaucaire ; 1922 Cannes ; 1923 Le Puy ; 1924 Narbonne ; 1925 Clermont-Ferrand ; 1926 Hyères ; 1927 Montpellier ; 1928 Limoges ; 1929 Rodez ; 1930 Avignon ; 1931 Pau ; 1932 Agde ; 1933 Toulon ; 1934 Albi ; 1935 Clermont l'Hérault ; 1936 Nice ; 1937 Béziers ; 1938 Foix ; 1939 Carpentras ; 1940 Montpellier ; 1941 Avignon ; 1942 Arles (Consistoire) ; 1943 Arles (Consistoire) ; 1944 Arles (Consistoire) ; 1945 Arles (Consistoire) ; 1946 Digne ; 1947 Périgueux ; 1948 Agen ; 1949 Marseille ; 1950 Toulouse ; 1951 Aurillac ; 1952 Clermont l'Hérault ; 1953 Bordeaux ; 1954 Avignon ; 1955 Saint-Tropez ; 1956 Gap ; 1957 Bagnères-de-Bigorre ; 1958 Toulon ; 1959 Arles ; 1960 Nice ; 1961 Béziers ; 1962 Villefranche-de-Rouergue ; 1963 Muret ; 1964 Avignon ; 1965 Saint-Junien ; 1966 Grasse ; 1967 Villeneuve sur Lot ; 1968 Saint-Remy de Provence (Consistoire) ; 1969 Saint-Flour ; 1970 Aix-en-Provence ; 1971 Bagnères-de-Bigorre ; 1972 Hyères ; 1973 Millau ; 1974 Arles ; 1975 Rodez ; 1976 Périgueux ; 1977 Monaco ; 1978 Avignon ; 1979 Foix ; 1980 Cannes ; 1981 Saint-Sever ; 1982 Nice ; 1983 Espalion ; 1984 Sceaux ; 1985 Saint-Junien ; 1986 Saint-Maximin la Sainte-Baume ; 1987 Perpignan ; 1988 Vic-sur-Cère ; 1989 Périgueux ; 1990 Nîmes ; 1991 Martignes ; 1992 Mende ; 1993 Le Lavandou ; 1994 Rodez ; 1995 Aix-en-Provence ; 1996 Apt ; 1997 Sarlat ; 1998 Saint-Raphaël ; 1999 Grasse ; 2000 Saint-Junien ; 2001 Sète ; 2002 Cavalaire ; 2003 Bergerac ; 2004 Avignon, Châteauneuf de Gadagne ; 2005 Hyères ; 2006 Martignes ; 2007 Cabors ; 2008 Gréoux-les-Bains ; 2009 Salon ; 2010 Castillonès ; 2011 Les Saintes-Maries de la Mer ; 2012 St-Yrieix la Perche ; 2013 St-Remy de Provence ; 2014 : Aigues-Mortes, 2015 : La Roque de Brou ; 2016 : Nice. A l'issue du Congrès a lieu la *Taulejado* (Banquet) au cours de laquelle le Capoulié présente la *Coupo*, et où l'on chante l'hymne félibréen la "*Coupo Santo*".

²⁵ Nicolas Berjoan, « L'idée latine du Félibrige : Enjeux, boires et déboires d'une politique étrangère régionaliste (1870-1890) », *Revue d'histoire du XIXe siècle* 42, 2011, S. 121-136)

haut“ du piège où le contexte français si défavorable l'enfermait. La renaissance d'Oc ne pouvait absolument pas se définir comme celle d'une nation, une telle position aurait été suicidaire. Elle pouvait par contre se projeter en fer de lance d'une construction humaniste et pacifique supranationale dont sa littérature porterait les valeurs.



Roger Barthe²⁶ a analysé la naissance de cette généreuse utopie, qui prend ses racines au début du XIXe siècle en Languedoc et en Provence. Dans les années 1870 elle connaît soudain un développement fulgurant et une vogue remarquable. Les provençaux ouvrent le bal avec les « Fêtes de Pétrarque » en 1874, à la fontaine de Vaucluse. Elargissant le projet initial qui consistait à célébrer le grand poète du « risorgimento » italien et l'amitié franco-italienne, le poète surtout français jusque-là Léon de Berluc-Pérussis, s'associant avec Mistral qui y impose une forte représentation du Provençal et du Félibrige, fait de cette fête de 1874 l'évènement fondateur de l'idée latine. Le discours du préfet du Vaucluse au cours de son toast donne le ton : « Je bois à la fraternité des races latines, qui ont été le grand foyer initiateur [...] de la civilisation dans le monde, et qui, au prix de sacrifice et parfois de martyr, ont tenu d'une main vaillante le drapeau de l'esprit humain. Je bois à la prospérité de ces nations sœurs, issues d'une commune origine, ayant les mêmes croyances, les mêmes intérêts, les mêmes devoirs, et j'ajouterai devant avoir les mêmes destinées, car, qu'elles le veuillent ou non, elles sont solidaires et elles ont la même mission à remplir ». Dès 1875, la Société des Langues Romanes faisait rebondir le flambeau avec son « concours philologique et littéraire » et les fêtes latines se multipliaient, avec une participation d'autres cultures latines. Le prestigieux poète Roumain Vasile Alecsandri, auteur d'un « Chant de la Race Latine » (*Cantul gîntei latine*) représente avec enthousiasme les lointains frères de Roumanie. Nicolas Berjoan¹⁴ mentionne un autre discours officiel significatif, celui de Charles de Gantelmi d'Ille aux Jeux floraux de Provence : « Les descendants d'une race illustre, longtemps dispersés et indifférents les uns aux autres, obéissent tout à coup à un mystérieux sentiment de fraternité ». A l'évidence ce projet ambitieux avait redonné au Félibrige un bel élan. A Montpellier, dans la Société des Langues Romanes dont les initiateurs avaient fondé la première « école félibréenne » du Languedoc (« L'Escòla dau Paratge ») ce sont Charles de Tourtoulon et Louis-Alphonse Roque-Ferrier qui développeront avec enthousiasme cette tentative de fédérer les identités occitane, catalane, française, italienne, castillane, roumaine, etc. que Guilhèm Bonaparte-Wyse et Louis Xavier de Ricard s'efforceront de faire connaître dans diverses parties du monde, ou elle fera son chemin, notamment en Amérique du Sud. Tourtoulon et Roque-Ferrier entretiennent des rapports étroits avec Barcelone et rêvent d'une fédération des pays d'Europe du sud.

Roger Barthe : *L'idée latine*, IEO, « Opinions Occitanes » 1962(258pp). Paul Gache : *L'idée latine de Roger Barthe : les peuples latins unis deviendront-ils la première force mondiale?* Rodez : Subervie, impr. 1958.

Le point d'orgue de l'aventure « Latine », ce seront les « Fêtes latines » de Montpellier en 1878²⁷, organisées par Roque-Ferrier et Tourtoulon, et où Mistral proclamera son ode célèbre à la Race Latine.

"*Aubouro te, raço latino*

Souto la capo dou soulèn !

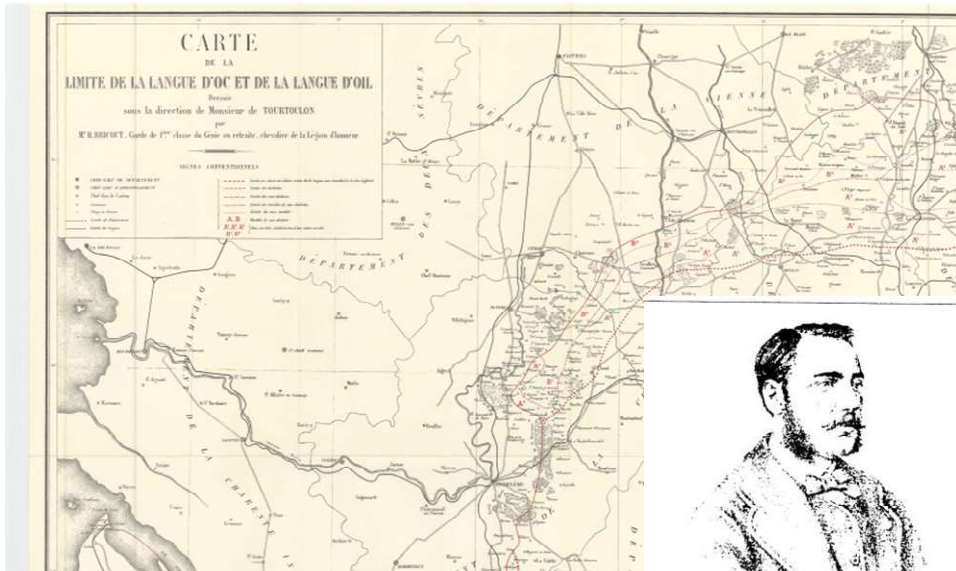
Lou rasin brun boui dins la tino:

Lou vin de Diéu gisclara lèn !"

C'était donc un bel élan qui, dans le prolongement de la renaissance initiée par Mistral, projetait les pays d'Oc dans un projet visionnaire à l'échelle planétaire. Utopique certes comme beaucoup de constructions semblables, mais que sa grande ambition rendait enthousiasmant. On était loin du repli frileux est passiste dans les profondeurs pittoresques et figées de la province, image que Paris ne cessait de plaquer de façon répétitive sur la renaissance d'Oc.

Charles de Tourtoulon (1836- 1913).

1873-1876: Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl majoral du Félibrige en 1876.



Et pourtant tout allait s'écrouler en 1890 avec ce qu'il faut bien appeler un « éclatement » du Félibrige. Les Montpelliérains Charles de Tourtoulon et Alphonse Roque-Ferrier, piliers de la Société des Langues Romanes, fondateurs d'une école félibréenne qui porte haut les couleurs languedociennes et refuse une sujétion trop étroite aux Avignonnais, démissionnent de leur poste de majoraux et quittent en 1892 l'organisation. Ils fondent un félibrige dissident, le « Félibrige Latin », qui publie une revue littéraire et culturelle de haute tenue portant elle aussi le nom de « Félibrige Latin ». L'histoire de cette rupture qui fait encore des vagues à plus de 120 ans de distance n'a pas été décrite en détail. Roger Barthe avait longuement consulté à Maillane les lettres de Roque-Ferrier à Mistral nous assurait que l'étude détaillée de ces longues missives pétillantes de savoir et d'intelligence permettraient de tout remettre en lumière. Les historiens modernes ont apporté différentes interprétations. Pour Nicolas Berjoan¹⁴, c'est la nouvelle orientation du Félibrige « sous la houlette de Félix Gras, [qui] semble ne plus s'intéresser ni à la politique ni aux relations avec les Catalans. » D'ailleurs, remarque cet auteur, Tourtoulon et Roque-Ferrier « sont bientôt suivis par la passionaria gasconne Philadelphie de Gerde, exaspérée autant par l'immobilisme de Gras que par son républicanisme. Au terme de deux décennies d'efforts, le

²⁷ Joan Mabiques Climent : *Catalunya i Occitània a la Renaixença: les Festes Llatines de Montpeller.*

https://www.academia.edu/9845047/_Catalunya_i_Occit%C3%A0nia_a_la_Renaixen%C3%A7a_les_Festes_Llatines_de_Montpeller_

Félibrige reste maître de son pré carré provençal mais n'a pas réussi à planter de profondes racines au-delà du Rhône. ». Critique sévère qu'il faudrait tout de même nuancer, ce que nous essaierons de faire en étudiant de plus près le discours « magalonenc » de Félix Gras.

Toujours est-il qu'en 1900 Mistral reste le chef aimé et incontesté d'une famille qui tend, elle, à se diviser et à se déchirer de plus en plus.

L'« Idée Latine » a cessé d'être le grand projet visionnaire du Félibrige. Si Mistral, en 1878, appelait la fédération des peuples latins : « *L'empèri dóu Souleu* », cette belle image demeure dans ses textes ultérieurs, mais a réduit sa portée. On a tendance à l'interpréter désormais comme une simple métaphore de « *Prouvènço* ». Sa géographie se circonscrit au pays d'Oc réenchanté par sa renaissance littéraire. Et bientôt, certains voudront réduire encore sa superficie, ce ne sera plus que la Provence rhodanienne. Comment en est-on arrivé là ?

Visiblement, à la fin du XIXe siècle, il y a eu une profonde crise d'identité du mouvement. Et celle-ci ne fera hélas que s'envenimer.

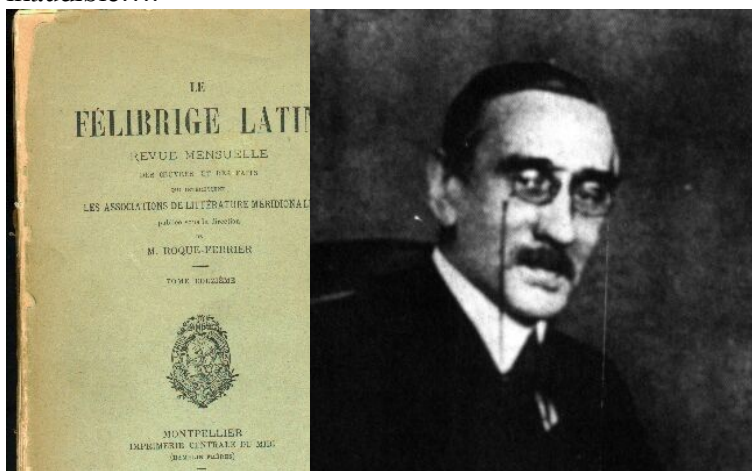
Il est vrai que très vite les languedociens ont pris ombrage du *leadership* des provençaux qu'ils trouvaient excessif. Dès la fondation en 1875 de « *l'Escòla dau Paratge* »²⁸, Roque-Ferrier qui en est alors l'animateur actif, précise bien que le parler languedocien de Montpellier n'est en rien inférieur au Provençal illustré par « *Mirèio* ». Il a ses grands auteurs (Despuech-Sage, Fizes, l'abbé Favre, Fabre d'Olivet, etc...) et commence à avoir des voix contemporaines respectables : Octavien Binguier, Alexandre Langlade... Il demande donc sur ses terres à être considéré comme une forme noble de la langue d'Oc et non une forme inférieure.

C'est aussi l'époque où d'impertinents jeunes gens lancent à l'intérieur du Félibrige un tout nouveau courant, le « Félibrige Rouge », qui publie l'almanach de la « *Lauseta* ». Militants républicains convaincus, Xavier de Ricard, Montpelliérain d'adoption²⁹, son épouse Lydie, et Auguste Fourès, le grand poète du Lauragais, rassemblent autour de leur projet (dans un respect total et une déférence affichée pour Mistral lui-même) les félibres « rouges » de Languedoc et de Provence, c'est-à-dire une sensibilité anticléricale très prononcée qui s'oppose à la couleur à la fois très catholique et de plus en plus monarchiste du Félibrige d'alors. Comme nous le verrons, ce « Félibrige Rouge », éphémère en raison du destin tragique de ses acteurs, laissera un important héritage : c'est de lui que naîtra l'idée de récrire l'occitan selon sa graphie historique qui est celle

²⁸ "Los sèt montpelhièrens que se recontrèron de còr lo quatre de novembre mil uòch-cent setanta-cinc, es a dire: Anatòli de Bocariá, Beneset de Cantagrelh, Adeufe d'Españha, Antonin de Glaiçe, Loïs de Lambert Carles, baron de Tortolon, Amfòs de Ròcaferrèr, s'acòrdan per instituir amb Carles de Cavalier una escòla felibrenca que serà dicha 'lo Paratge'... Los sòcis dau Paratge s'atròban sèt còps l'an dedins l'un o l'autre de sos ròdols d'uniment que son, a despart de Montpelhièr, l'illa de Magalona, lo puòg de Sant Lop, la bauma de las Domaisèlas, la pinèda de Montferrèr, lo puòg de Sant Clar, lo bòsc de Puejabon, e la baroniá de Lanèl. Bevon lo vin d'un meme gòt au començament coma a la finicion de sas sesilhas. » (*Le Félibrige Latin* N°1 1890 p104)

²⁹ A noter que Ricard avait écrit une pièce de théâtre, « Maguelonne détruite ». Paul Verlaine qui nous apprend ce fait nous apprend aussi comment ce poète en vint à s'intéresser à l'occitan : « Car Louis-Xavier de Ricard, que j'ai connu assez réfractaire à la littérature du Midi, est aujourd'hui un fervent félibre, et voici la cause de ce changement : forcé de se réfugier en Suisse après la Commune et la guerre allemande, où il avait fait vaillamment son devoir de patriote et tenu avec fermeté son rôle de républicain, il préféra, lorsqu'il put rentrer en France, ne pas revenir à Paris, et se fixa définitivement à Montpellier. Je dis définitivement, bien qu'il ait fait depuis un voyage de quatre ans en Amérique, où il fonda et dirigea l'Union Française à Buenos-Ayres, au Paraguay, le Rio Paraguay, et à Rio-de-Janeiro, le Sud Américain. Il a même rapporté de ce séjour des notes précieuses, dont il compte faire des livres, et compter faire pour cet infatigable et ce persévérant, c'est faire. Nous aurons donc sous peu Mon Rancho (souvenir du Paraguay) ; le Vritable Empire Brésilien, une comme prophétie. Dans l'autre Monde (aventures d'une femme dans l'Amérique du Sud). C'est dans ce Midi héréditaire (son père le général était de Cette) que le prit l'amour de cette brillante presque — langue d'oc, et quand je dis presque, je n'entends exprimer aucune nuance de dédain ni même comme dit l'Anglais, de discrimination. À mon sens, les patois sont les meilleurs conservatoires des langues dont ils retiennent les traditions et l'allure initiale, — et, en outre, la renaissance du Provençal, dès avant Mistral, Roumanille et Mathieu, avait fait littéraires, avec Navarro d'Oloron, d'Espourrin, Jasmin, ces divers dialectes qui sont, m'écrivait naguère Ricard, magnifiques pour l'expression et la couleur » Paul Verlaine : *Œuvres complètes*, Vanier (Messein), 1905 (3e éd.) (pp. 412-422).

des chefs d'œuvre médiévaux. On lui doit aussi la popularisation de l'« *albigéisme* », dénonciation de la destruction par la conquête française, sous prétexte de croisade, d'une civilisation prestigieuse. Enfin, Ricard osait le concept de « fédéralisme », quitte à scandaliser les bonnes consciences hyperjacobines de son temps. Un tout jeune félibre montpelliérain, particulièrement brillant, le principal disciple de Roque-Ferrier, l'écoutait et le lisait avec une grande attention. Son nom de plume est Jean Charles-Brun (1870-1946). Parti pour Paris il poursuivra, dans un certain isolement mais avec constance, cette réflexion politique qui aboutira aux concepts bien hardis à l'époque de « régionalisme » et de « décentralisation ». Il fondera la Fédération régionaliste française en 1900. Sans oublier de rappeler l'intérêt d'une autre utopie encore plus ostracisée : « l'Idée Latine ». Soulignons que pour J Charles Brun la pensée politique de Mistral reste un phare, et il l'écrira dans son livre « Mistral, précurseur et prophète (1930) ». Pour lui c'est vraiment Mistral qui est le père de l'idée régionaliste mais les guerres franco-germaniques qui ont démesurément exacerbé à trois reprises le nationalisme français ont rendu ce message inaudible....

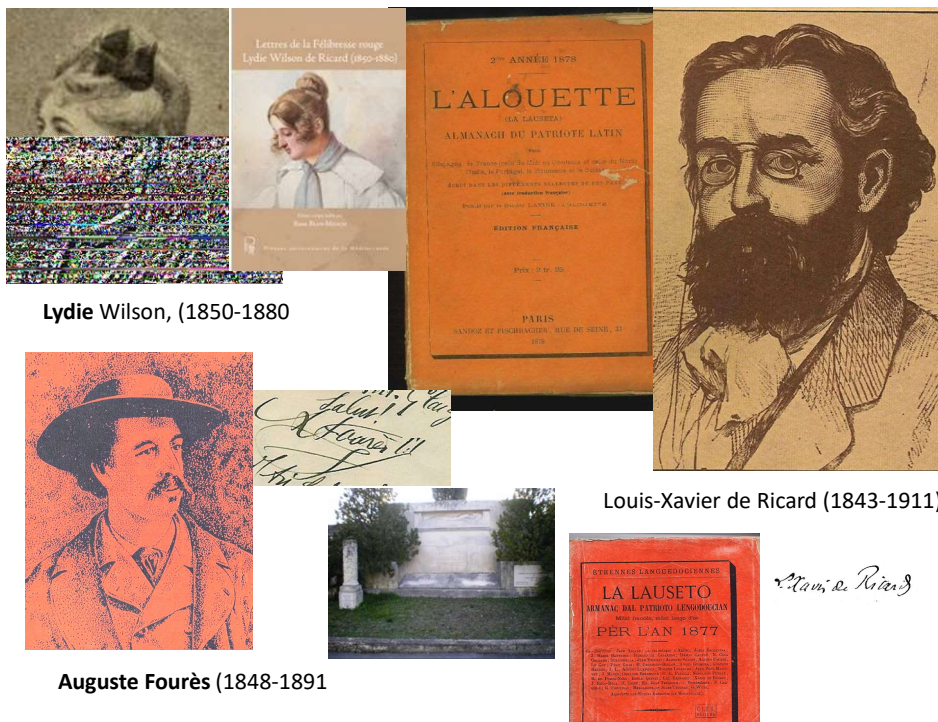


J Charles Brun

Trois héritages majeurs de Ricard et de Fourès. Mais on doit aussi aux écrivains du « Félibrige Rouge » d'avoir été les premiers à poser en termes clairs les concepts d'*Occitan* et d'*Occitanie*. En effet, ce mouvement s'ancre fièrement en terre languedocienne, et nous lui devons la première proposition, sous la plume de Louis Xavier de Ricard, de cesser de dénommer « provençal » l'ensemble de cette langue qui est parlée par un territoire beaucoup plus vaste que la Provence.

« Le mot provençal est un vocable étroit qui n'est point conforme à la vérité des dialectes (*das lengages*, dit la version occitane) ni à celle de l'histoire. Il est nécessaire de redire — jusqu'à paraître en radoter — que le provençal n'est que le parler d'une seule province, et que la Provence ne passe pas le Rhône. Que dire alors ? Il me semble que pour le langage particulier du Midi, le nom *occitanien* serait le nom véritable, il ne serait pas si long que celui de Langue d'oc, et embrasserait tous nos parlers (avec celui de la Catalogne) comme le nom d'*Occitanie* embrasserait toutes nos provinces. Mais de *Provence* et de *provençal* il n'en faut point parler hors du territoire de Provence. »³⁰

³⁰ <http://www.josiane-ubaud.com/Usage%20des%20mots%20oc-occitan-Occitanie.pdf>



Lydie Wilson, (1850-1880)

Louis-Xavier de Ricard (1843-1911)

Auguste Fourès (1848-1891)

Le chef de file du Félibrige Rouge, Louis Xavier de Ricard est donc le père du concept moderne d'*Occitanie*. Certes, comme le montrent les recherches très fouillées de Josiane Ubaud, les mots « Occitanien » et « Occitanie » ont une longue histoire³¹. On les trouve attestés dès 1286, largement employés du XIII^e au XVII^e siècle. Dès le début du XIX^e siècle des hommes de grande culture comme Fabre d'Olivet, Rochegude, et Mary-Lafon les utilisaient dans leurs écrits pour désigner sans ambiguïté non pas seul le Languedoc, mais l'ensemble des pays d'Oc.

A vrai dire cette proposition de clarification sémantique par Xavier de Ricard suscita autant d'enthousiasme dans la partie occidentale des terres d'Oc que de méfiance en rive gauche du Rhône chez un certain nombre de provençaux. Ce concept qui se voulait fédérateur allait bien au contraire entraîner des divisions. En prolongement direct des idées de Ricard et de Fourès, un noyau de languedociens autour de la revue « Montsegur » entreprennent d'orthographier selon les règles médiévales la langue que désormais ils appellent « occitan ». Ce sont Antonin Perbosc et Prosper Estieu. De grands auteurs provençaux : Valère Bernard, Marius André, Paul Eyssavel, adopteront avec enthousiasme cette réforme qui redonne à la langue son unité. Mais en Provence se dessinait une autre tendance, tout opposée, celle de faire de la langue de « Mirèio » la forme noble et officielle de la langue d'Oc. Comme nous allons le voir, ce sera quelque temps un « secret ». Secret de Polichinelle il est vrai, et Pierre Dévoluy et Sully André Peyre l'explicitèrent bientôt clairement. La langue illustrée par Mistral est parfaitement fixée, d'une remarquable puissance d'expression, illustrée par les chefs d'œuvre unanimement reconnus et admirés de Mistral. Tout comme Dante avait donné au monde la langue toscane qui allait devenir l'italien moderne, Mistral a ainsi fixé la langue provençale, forme moderne de la langue d'Oc. Dans l'esprit de Devoluy et de Peyre, c'est évidemment une haute idée de la langue et de son destin culturel qui motivera ce point de vue. Ils estiment qu'il y a la forme noble et véhiculaire de la langue, qui est le « mistralien », et puis la pittoresque tour de Babel des innombrables sous-dialectes, aux multiples graphies mal fixées, sympathiques, mais de moindre valeur. On est dans la claire perspective d'une langue d'oc « à deux vitesses ». En 1900, on peut deviner à certains indices que cette idée est largement en germe. Le discours de Félix Gras, et même le refrain du chant de la « Respelido », contiennent des allusions à peine cryptées à une supériorité culturelle de fait de la Provence sur les autres terres d'Oc.

³¹ <http://www.josiane-ubaud.com/Usage%20des%20mots%20oc-occitan-Occitanie.pdf>

Cette tendance était depuis peu clairement défendue à Montpellier par deux félibres, Louis Roumieux et Albert Arnavielle. Roque-Ferrier et Tourtoulon la refusaient vigoureusement. En novembre 1889, Roque-Ferrier écrit : « Nous voulons que l'on respecte notre dialecte, aussi rigoureusement, aussi absolument que nous respectons nous-mêmes les dialectes voisins... Il n'y aurait ni raison ni justice ni droit si nous, qui sommes les modestes héritiers, les légitimes représentants d'un passé littéraire si glorieusement ancien, si catégoriquement établi, nous consentions à renier notre idiome, à mutiler ses formes ». Roque-Ferrier rajoutait, pour défendre le languedocien de Montpellier, que celui-ci « satisfait beaucoup mieux que celui de la Provence, grâce à la fixité logique et à la permanence de ses finales, à l'existence réelle et non pas transitoire de ses pluriels, tous les besoins de l'histoire et de la science, toutes les nécessités de l'enseignement, qu'il se produise par le livre, la chaire, l'école et le théâtre ou seulement par la revue et le journal quotidien » (Félibrige Latin, I, 8).

Les griefs s'accumulaient, les montpelliérains s' alarmaient de voir que ce Félibrige auquel ils avaient adhéré avec tant d'enthousiasme recroquevillait ses ambitions. Selon leur analyse, il n'y était plus question de renaissance pan latine, ni même pan occitane, il y avait une volonté d'hégémonie et d'uniformisation qu'ils refusaient, et de surcroît l'élan de la création littéraire réduisait lui aussi beaucoup ses ambitions, on en revenait à l'aimable poésie patoisante de village. Ils désiraient bien autre chose pour la langue d'Oc.

Roque-Ferrier avait multiplié les revues, publiant successivement plusieurs titres d'excellente tenue où littérature, fine critique et érudition se complètent. De 1881 à 1885, c'est l'almanach de *l'Uou de Pascas*, puis de janvier 1887 à décembre 1889, c'est la revue « *Occitania* », première du nom. C'est dans celle-ci qu'il écrit son désir « *que le Félibrige reste respectable et respecté, qu'il ne devienne pas un sujet de bouffonnerie et de risée, une école de pasquinades et de polissonneries* » (discours du 9-11-89). Dès 1874, il écrivait : « *Ne pourrait-on formuler le vœu, qu'un système orthographique commun fût accepté à l'avenir par tous ceux qui écrivent les divers dialectes de la langue d'oc ? Il y a là évidemment un essai difficile à tenter et qui aura ses périls, mais qui seul peut donner aux idiomes méridionaux une force de résistance suffisante. La philologie regrettera la perte de quelques formes particulières ; mais quel avantage ne gagnera-t-elle pas aussi à l'abandon définitif de ces mille systèmes orthographiques...* » Roque-Ferrier imaginait même à quoi devrait ressembler ce système : il devait demeurer « *éloigné de toute exagération phonétique ou particulariste... lieu commun de nos idiomes méridionaux et reliant autant que possible leur littérature à celle que nous ont légué les troubadours* »³²

Et il y eut la rupture, lors de *la Santo Estello* des Baux de Provence, en 1892³³. Au début de l'année, un nouveau journal en langue d'oc, « *La Campana de Magalouna* » faisait son apparition, avec pour

³² (R. L. R. juin 1876).

³³ « Charles de Tourtoulon et Alphonse Roque-Ferrier, sont en même temps les animateurs d'un assez puissant félibrige montpelliérain, distinct politiquement de la *Lauseta*, qui s'incarne dans une « *escola* » (c'est le nom des groupes locaux du Félibrige), et dans des publications périodiques, *l'Uou de Pascas*, puis, à partir de 1887... *Occitania*. Les années 1890 voient ces félibres montpelliérains rompre avec la direction de l'association, dans des conditions aussi agitées qu'obscures. En gros, il s'agit de savoir qui dirigera la maintenance de Languedoc ; face aux Montpelliérains, l'offensive est menée par deux félibres gardois, Louis Roumieux (Nîmois, mais qui écrit en lengo mistralenco) et le Cévenol Albert Arnavielle, tous deux fort proches de Mistral. La rupture est consommée en 1892 lorsque Tourtoulon et Roque-Ferrier, tous deux membres du consistoire des cinquante majoraux, démissionnent, soutenus par la majorité des membres de leur *escola*. Naît alors un Félibrige alternatif, dit « latin », qui va survivre jusqu'aux premières années du *xxe* siècle, avec sa revue, le *Félibrige Latin* prenant la suite d'*Occitania*, et... son propre almanach, l'*Armanac Mount-peliereinc*. On trouve là des textes littéraires, le plus souvent en dialecte du « *Clapàs* », et dans une orthographe dite « montpelliéraine » qui s'éloigne de la norme félibréenne par quelques traits spécifiques (*m* morphème de première personne du pluriel, les digraphes *-lh-* et *-nh-*, que la graphie mistralienne ignore, voire a explicitement rejetés, sans oublier le *-a* final féminin). Mais on trouve aussi des poèmes en provençal, signalés dûment par une note (« provençal de Mirèio, orthographe avignonnaise »). On trouve aussi, un peu plus tard, des textes en provençal du Grassois Louis Funel — mais c'est un provençal particulier, et une graphie déviante. Clin d'œil ou provocation, il arrive que la revue publie des poèmes en provençal rhodanien, « idiome de Mirèio », mais... avec « finales féminines en *a* ». L'inversion en quelque sorte du procédé traditionnel de l'*Armana Prouvençau* qui signale la provenance géographique de tout parler qui n'est pas le sien, et n'hésite pas à normaliser en *-o* y compris des textes qui lui sont adressés en *-a*. Il semble bien d'ailleurs que ce soit sur ce point que se soit focalisé le conflit entre les Montpelliérains et le clan Roumieux Arnavielle, au nom de la défense de la spécificité du « *Clapàs* », noble cause qui permet d'esquiver la question des rapports de pouvoir dans le cadre de la Maintenance de Languedoc. [...] La profession de foi qui ouvre l'*Armanac Mount-peliereinc* pour 1895 : « *L'a dedins Mount-peliè, cinq ou sieis*

sympathique programme d'être le journal populaire des montpelliérains. Ce qu'il sera effectivement par la suite. Mais à ses débuts, c'est surtout une machine de guerre anti-Roque-Ferrier aux mains des avignonnais. Ce dernier y porte un pseudonyme, « Robur-Fer ». Il devient la tête de turc de tous les humoristes. Sa conception ambitieuse d'une renaissance panoccitane est un objet de moquerie. La situation devient intenable. Roque-Ferrier et Tourtoulon démissionnent du Félibrige et fondent un autre Félibrige, qui conserve les projets plus ambitieux de renaissance totale de la langue dans une ambiance panlatine, et de valorisation du Languedocien. C'est le « Félibrige Latin », où se retrouveront plusieurs dizaines d'auteurs de valeur, certains provençaux d'ailleurs comme Louis Funel. Sa revue de haute tenue fourmille de notes critiques et de textes de qualité.

Cette année-là, récapitulant quinze ans d'activité intense, Roque-Ferrier publie un fort volume rassemblant ses notes depuis 1874 : « Mélanges de critique littéraire et de philologie. Le Midi de la France, ses poètes et ses lettres de 1874 à 1890 » (Montpellier, Paris, 1892 ; XXIV 534 p.). Mais le « Félibrige latin » a de fortes ambitions : « *l'establiment d'un dictionari, d'una gramatica, d'una carta geografica del montpelhieirenc, lo desvolopament literari d'aqueste dialècte, l'estudi de la lenga, de l'istòria, de las tradicions e costumas del país montpelhieirenc consideradas en elas-meteissas e tanben dins sos ligams ambé los idiòmas, l'istorica, la literatura, e las legendas dels païses latins, enfin, l'alestiment de jòcs poetics dubèrts a totes los parlars occitans emai a las diversas lengas latinas.* »³⁴. Pourtant, l'aventure du « Félibrige Latin » s'arrêtera en 1903. Sans doute en raison du déclin de la santé de celui qui en était l'âme et allait décéder peu après.

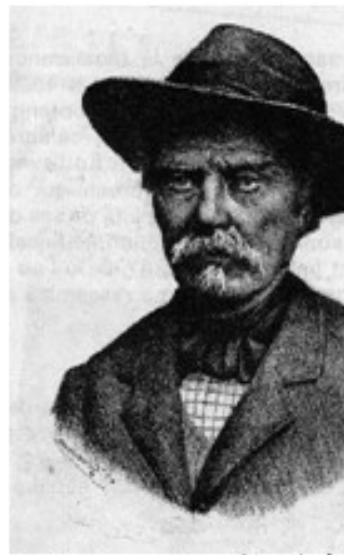
Deux majeurs languedociens sont élus à la place des deux démissionnaires : deux personnes de valeur. Le peintre et écrivain montpelliérain Edouard Marsal, et le quercynois Antonin Perbosc. Ce dernier allait devenir l'infatigable et charismatique homme d'action qui donnerait un élan définitif au retour à la graphie historique de la langue. Mais en 1892 on ne le savait pas encore... D'autant qu'en 1892 s'était produit un autre petit séisme dans le Félibrige, beaucoup plus remarqué. De jeunes provençaux qui se situaient aux antipodes des « Félibres Rouges » et qui proclamaient un « manifeste fédéraliste ». Reprenant la pensée de Mistral en l'interprétant tout autrement, Charles Maurras et Frédéric Amouretti voulaient eux aussi rompre avec le centralisme. Ils proclamaient « *nous sommes autonomistes, nous sommes fédéralistes* » et voulaient « délivrer de leurs cages départementales les âmes des provinces » et demander « le rétablissement des anciens États » ainsi qu'une assemblée souveraine à Bordeaux, à Toulouse, à Montpellier [...] à Marseille ou à Aix. ». Et ces assemblées « régiront notre administration, nos tribunaux, nos écoles, nos universités, nos travaux publics ». Le succès de la pensée de Maurras sera considérable durant un demi-siècle. Comme nous le verrons plus bas cette pensée initialement « autonomistes et fédéraliste » évoluera vers un projet de rétablir l'ancien régime et la monarchie. Et le malheur voulut qu'en 1940 le maréchal Pétain, admirateur de celle-ci, la mît à l'honneur. Il en résulta une facile équation Mistral = Maurras = Pétain qui est d'une colossale stupidité mais s'avérera bien commode pour évacuer tout ce qui touche Mistral, le Félibrige et la langue d'oc avec les décombres du régime de Vichy. Ainsi en 1900 la renaissance d'Oc, se trouve-t-elle scindée en deux sur le plan politique par des groupes de jeunes gens passionnés et turbulents qui se réclament tous de Mistral en puisant dans son œuvre des messages diamétralement opposés. Que

felibres e trenta ou quaranta Moun-pelieirencs que voloun, mort e fol, faire de sa vila e de sa lenga la doumestica e la serviciala de la lenga e de la vila d'Avignoun... Qu'Aurenge ou Carcassouna plegoun la testa, s'aco ié plai ; Moun-peliè la baissarà pas ! Lou Felibrige latin, qu'es la soncietat das felibres mounpelieirencs per eclença, anarà pas jamai prene, sus l'en naut ou sus l'en bas de la Roca das Doums la permissioun de vieure ou de faire vieure la parladura de Fabre d'Oulivet e de Langlada » (Ph. Martel op. cit.).

³⁴ Joan LESAFFRE, (OC N°169 (1946-47-48) o N°1 de la tièira X, pp 142-147)

pensait Mistral de tout cela, cautionnait-il plutôt une tendance que l'autre ? Nous rediscuterons de cette question plus bas.

Entre 1890 et 1900 se confirme véritablement la grande déchirure, déjà amorcée par la scission des montpelliérains du « Félibrige latin ». C'est en fait une déchirure linguistique. A cette époque le paradoxe d'une renaissance bouillonnante de dynamisme et de la destruction systématique de la langue dans les écoles aboutit à une situation intolérable pour les consciences méridionales éclairées. Nous sommes au lendemain des « Lois Jules Ferry » qui vont institutionnaliser pour un bon demi-siècle l'éradication active des « patois » par des méthodes scolaires répressives. En face, les tenants de la Langue d'Oc, qui voudraient bien au contraire la voir rentrer à l'école, ne constituent pas du tout un front uni. La majorité des félibres pratique les délices de son langage local sans trop se poser de questions sur son futur. On se plaît à cultiver dans toute sa singularité affichée le parler de son village. Il y a pourtant aussi quelques « maximalistes » (pour employer un mot de Robert Lafont) qui désirent un avenir de véritable langue pour la langue d'Oc. Et malheureusement à ce niveau-là deux projets s'affrontent. En Languedoc, deux visionnaires pour l'instant assez isolés mettent en pratique ce que Xavier de Ricard et Fourès avaient imaginé ». Ce sont Prosper Estieu et Antonin Perbosc. A partir de 1896, ils illustrent dans leur revue *Mont-Segur*³⁵ la possibilité d'écrire la langue d'Oc selon l'usage classique tombé en désuétude à partir du XVI^e siècle, mais dont ils montrent qu'il demeure tout à fait pertinent. Cependant, ce projet est en opposition avec le « secret ». Qu'est-ce que ce « secret félibréen qui cache les visées ultimes du Félibrige »³⁶ ? Félix Gras y fait allusion dès 1892, et on l'entrevoit dans les discours qu'il prononce en 1900. « Perbosc, lui, le connaît, et le divulgue dans un article d'*Occitania* en juin 1905 : les félibres provençaux ne veulent rien de moins que ceci : « la langue de Mistral sera la langue de tout le pays d'oc ». »²³



Prosper Estieu, de Lengadò,
la plaço d'En Aleissandre Langlado,

Le 20 mai 1900 le consistoire du Félibrige s'était réuni à Beaucaire. Un nouveau majoral, un jeune polytechnicien plein d'ardeur, est élu : Pierre Dévoluy³⁷. Un autre personnage important, très

³⁵ Hervé Terral : *Autour de la revue Mont-Segur (1896-1904) : la genèse de l'occitanisme culturel et politique. Annales du Midi* 2006, 118(254):233-250

³⁶ Philippe Martel : *Une norme pour la langue d'oc ? Les débuts d'une histoire sans fin. « Lengas », 2012, 72, pp. 23-50*

³⁷ Pierre Dévoluy (1862 – 1932) s'était d'abord illustré à partir de 1888 au sein du mouvement symboliste aux côtés de René Ghil avant d'adhérer avec enthousiasme au Félibrige à partir de 1894. Il était polytechnicien et officier du Génie. Il terminera sa carrière avec le grade de colonel. Il ne semble pas avoir été à Maguelonne cette fois-ci mais connaissait les lieux dont il parle dans son livre

estimé de Mistral, est également élu lors de ce consistoire de 1900. C'est Prosper Estieu qui reçoit donc la « *Cigalo de l'Ort, o de Lansargue* », celle-là même qu'avait porté Alexandre Langlade. Comme on le sait, il avait rencontré Antonin Perbosc (1861-1944) aux obsèques d'Auguste Fourès à Castelnaudary en 1891 et les deux félibres avaient décidé de donner corps au projet caressé par ce dernier de rétablir à la graphie historique de la langue d'Oc. Ainsi Estieu avait fondé l'Escolo Audenco en 1892, à Carcassonne, puis l'Escolo Moundino, à Toulouse et l'Escolo de Mont-Segur en 1894.... et il allait être l'un des fondateurs de l'*Escòla occitana* en 1919.

Au cours de ce consistoire de Beaucaire se pose aussi la question du capoulierat du Félibrige. Qui dirigera cette année la turbulente organisation ? Félix Gras n'est pas vraiment enthousiaste à l'idée de poursuivre sa tâche de capoulier, assez ingrate, mais il est réélu à l'unanimité sous les acclamations.³⁸ Nous le retrouverons donc une semaine plus tard au banquet de la *Coupo*, sous les pins de Maguelonne, prononçant son beau discours dont nous allons essayer de décrypter les sous-entendus et les implications.

Le discours de Félix Gras

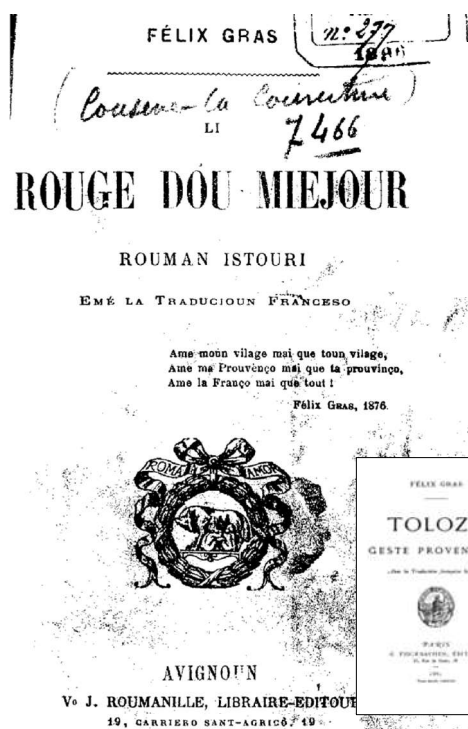
Le discours du Capoulier Félix Gras lors de la Santo Estello 1900 à Maguelonne s'ouvre par un paragraphe magnifique, qui nous rappelle que Gras est le poète épique des « Carboundié » et de « Toloza ». Voici les deux premières strophes des « Carboundié » :

*Au lum que Diéu alargo i mounde,
Mi proumié cant, iéu li semounde.
Soulèn, rèi de l'azur, au front dóu troubadour
Que toun dardai en ausso bounde,
Car siéu qu'un cigaloun que canto, i'a tres jour,
Subre lis amelié dóu gigant Mount-Ventour.*

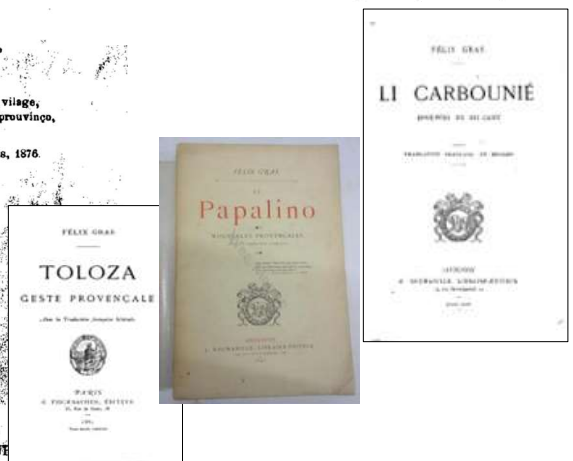
*Canto, moun cor! Que toun aubado
Plaigue à la bello desirado!
Quand l'aubre s'expandis, s'escampo lou perfum;
Lou rin di colo souleiado
Noun dounara jamai un degout d'amarun...
Anen, canto, moun cor, de l'aubo au calabrun!*

« Mistral ou la rédemption d'une langue » Nous le reverrons à la fin de cet exposé, car il deviendra en 1901 le quatrième capoulié du Félibrige.

³⁸ R JOUVEAU : *Hist du Félibrige* tome 2 p 276.



- Li Carboundié, épopée en XII Chants, 1 vol. in-8.
- Toloza, geste provençale en XII Chants, 1 vol. in-12.
- Le Romancero provençal, avec musique
- Li Papalino, Nouvelles provençales — épuisé — .



Nous avons un portrait de Félix Gras à cette époque, tel que E Lintilhac déjà cité était allé le rencontrer dans son exploration ethnographique du Félibrige dont il était par ailleurs un membre. « M. Félix Gras, capoulié du félibrige. De taille moyenne et d'aspect solide, de manières graves et distinguées, avec de longs cheveux légèrement argentés et bouclant sur les épaules, une barbe assyrienne, un beau visage de teint ambré et d'expression mâle, un nez légèrement busqué, et, dans les yeux noirs, petits et fixes, une flamme extraordinaire, tel m'apparut l'auteur du Romancero provençal, dans son cabinet de juge de paix. Il s'y chauffait à un grand feu, qu'avaient suffi à faire allumer les premières rafales d'un mistral imminent, malgré l'éclatant soleil qui en faisait pâlir la flamme ».

Félix Gras était à cette place stratégique un homme précieux dont la stature d'écrivain et le charisme conféraient une certaine unité au troupeau turbulent des félibres après la scission de 1892. Claude Mauron indique que Mistral comptait sur lui « parce qu'il se situait au carrefour de nombreux chemins : beau-frère de Roumanille ; Gras s'entendait bien avec « les Blancs », tout en étant lui-même un « Rouge du Midi » - selon le titre de son roman [...] – et grâce à lui le Félibrige restait dans l'aire avignonnaise, et dans une ligne républicaine modérée bien mistrallienne³⁹ ».

C'est donc et homme aux *longs cheveux légèrement argentés et bouclant sur les épaules, avec une barbe assyrienne, un beau visage de teint ambré et d'expression mâle, un nez légèrement busqué, et, dans les yeux noirs, petits et fixes, une flamme extraordinaire* qui prend la parole. Et voici les premiers mots de son discours de Maguelonne :

La Mar nous fai fèsto e la Coupo felibrenco esbrihando coume un Sant-Soulèu! La Mar, la grando Mar latino que nous aduguè dins la barqueto di tres Mario la civilisacioun que de Prouvènço s'es expandido sus tóuti li mounde ounte dardaio lou soulèu, la grando Mar latino, vuei, onndejo verdouleto, lusènto e sedouso coume un blad de printèms e nous adus sus l'esquino de l'erso Santo Estello la miraclouso! Es emé l'ajudo de Santo Estello la miraclouso, Santo Estello mirau de verita, toure de pouèsio e rousié d'amour, que lou Felibrige mounto à soum pountificat !

Nous sommes toujours dans une thématique puissamment solaire, le pays magique des Félibres est bien « *l'empèri d'ou soulèu* ».

³⁹ C Mauron, *op cit.*

Mais nous sommes aussi dans le monde réel et dans ce monde se pose la question déjà fort préoccupante de l'avenir de la Langue d'oc. Or, en Languedoc, à Montpellier et à Toulouse, celle-ci a droit de cité à l'université, et c'est bien à Maguelonne le lieu de s'en réjouir. Sous les pins de Maguelonne, nous disent les textes, sont donc présents deux romanistes de renom qui représentent cette précieuse valence universitaire de la renaissance d'Oc.

Camille Chabaneau (1831-190)



A adhéré au félibrige e

Il y a le montpelliérain Camille Chabaneau, un autodidacte au parcours étonnant qui est devenu un des meilleurs connaisseurs de l'Occitan médiéval et enseigne celui-ci à la Faculté des Lettres de Montpellier depuis 1878. Son œuvre est considérable. Il siège depuis le début parmi les cinquante majoraux du Félibrige. Et à ses côtés on trouve Alfred Jeanroy (1859-1954) qui occupe depuis 1889 la chaire toulousaine de 'Langue et Littérature Méridionale' à la suite d'Antoine Thomas (1857-1935) qui l'avait occupée depuis 1883 avant d'être nommé à Paris. Thomas avait fondé une remarquable revue savante, les "Annales du Midi". Jeanroy éditera plusieurs troubadours importants, notamment Guilhem IX d'Aquitaine. Ces deux universitaires de renom illustrent une sorte d'officialité de "*nosto lengo mepresado*" comme Mistral la dénommait au début de Mirèille, dans le monde académique. A cette époque, Joseph Anglade (1868-1930), originaire de Lézignan, un brillant élève de Chabaneau qui succédera par la suite à Jeanroy à Toulouse, poursuit une carrière d'enseignant qui le mène de Béziers, à Tulle, La Roche-sur-Yon, Montpellier, Bordeaux, Rennes, et Nancy. Son nom n'apparaît pas dans la liste des participants de la journée de Maguelonne.

Félix Gras leur rend un vibrant hommage dans son discours. "*nosto divino lengo prouvençalo es intrado coume uno clarta dins l'areonpage universitàri.*"

Nosto revoulucioun se coumplis grando e pacefico: li pourtau de l'Universita an vira, nonn sènso gemi, sus si goufoun enrouveli e nosto divino lengo prouvençalo es intrado coume uno clarta dins l'areonpage universitàri. Deman li bachelié de touti li bacheleirat, lis estudiant e coulegiau de nosto raço miejournalo s'esplicaran en prouvençau sus la literaturo felibrencò davans li bericle e li mourtié estabousi di proufessour e catedrant di faculta.

Salude lou fiéu de Gascongno, menistre patrioto, que s'estènt rapela qu'èro lou vesin de Montaigne e lou counteirau de Jaussemin, a ounoura li letro franceso en fasènt soun dre i letro prouvençalo !

Il en profite pour dire qu'il faut aller plus loin: la langue d'Oc doit avoir toute sa place non seulement à l'Université, mais sur les bancs de l'école primaire. C'est la "révolution félibréenne", qui vise à une vraie reconnaissance de la langue, objectif ambitieux; "la branche des oiseaux", pour reprendre un mot des premiers vers de *Mireille*.

Mai la revoulucion felibrenco, fau que se coumpligue fin-qu'au bout; fau que la daveren, la branco dis aucèu !

« La branco dis aucèu », la branche des oiseaux, est une référence à *Mirèio*. C'est l'objectif ambitieux, qui paraît impossible à atteindre. Mistral dans le premier chant de son poème, écrit :

Tu, Segnour Diéu de ma patriò, Que nasquères dins la pastribo, Enfioco mi paraulo e douno-me d'alen! Lou sabes: entre la verduro Au soulèu em' i bagnaduro Quand li figo se fan maduro, Vèn l'ome aloubati desfrucha l'aubre en plen. Mai sus l'aubre qu'èu espalanco, Tu toujours quibes quauco branco Ounte l'ome abrama noun posque aussa la man, Bello jîtello proumierenco E redoulènto e vierginenco, Bello frucho madalenenco Ounte l'aucèu de l'èr se vèn leva la fam. Iéu la vese, aquelo branqueto, E sa frescour me fai lingueto! Iéu vese, i ventoulet, boulega dins lou cèu Sa ramo e sa frucho inmourtalo... Bèu Diéu, Diéu ami, sus lis alo De nosto lengo prouvençalo, Fai que posque avera la branco dis aucèu!

Mais après la branche des oiseaux se profilent d'autres obstacles, une grille de couvent qui est celui où se trouve enfermée la Comtesse chantée par Mistral, et une autre métaphore animalière : *lou nis de la serp*.

Quand li fiéu di bourgès e di catau, quand li grato-papié dis amenistracioun auran gagna si diplomo en fasènt, tant bèn que mau, uno versioun prouvençalo, auren pancaro esclapa li grasiho dóu grand couvènt, auren pancaro sauva la lengo dóu nis de la serp. Es pas lou tout de planta l'aubre, fau encaro douna la bono faturò e la drudiero à si racinage, e iéu vous lou dise, lou païsan es à la raço, es à l'umanita ço que la racino es à l'aubre. Es dounc au pople, es au païsan de la terro que faudra durbi lou pourtalet de l'escolo primari, car es dóu pople, es dóu païsan que fau fisa aquel óutis de la pensado, es au païsan, manobro de Diéu e dóu soulèu, que fau fisa aquéu tresor que, segound la paraula dóu Mestre, *es éu la Patrio, es éu la Liberta !*

C'est bien sur l'occasion de parler de la Société des Langues Romanes, créée à Montpellier trente ans plus tôt et qui a avec la revue du même nom réalisé un extraordinaire travail d'inventaire de la langue d'Oc écrite et parlée. La Santo Estello est justement jumelée à une réunion savante organisée par cette société.

Messiés et gai Counfraise, sabèn qu'aquèsti flame jour, la flour de de la sciènci, lis afouga e li saberu, s'acampavon à Mount-Pelié dins l'interès de l'estùdi di Lengo Roumano, sabèn que, se lou pople nous a garda lou recalieu de nosto lengo d'O, es li filoulogue majour, en quau tiran vœi la capelado, qu'an ajuda, mai que degun, à l'espandimen dis obro felibrenco de nosto reneissènço dins lou mounde savènt de nosto terro de Franço e dis estrangi païs ; e es éli, fau lou dire, que nous an ajuda à buta li pourtau de l'Universita, e sara éli, osco seguro, que nous ajudaran à durbi lis escolo primari à noste pople dóu Miejour. Messiés li sòci di « lengo roumano », vosto messiou es auto e bello, es à vautre de counserva lis archieu de nòsti tradicioun ounte demoro eternamen vivènto la fe d'uno raço dins soun dre de resta soubeirano sus la terro siéuno! Es vòsti nebout, es vòsti rèire-nebout, soci d'aquelo jîtello dóu Felibrige que s'apello la Soucieta di

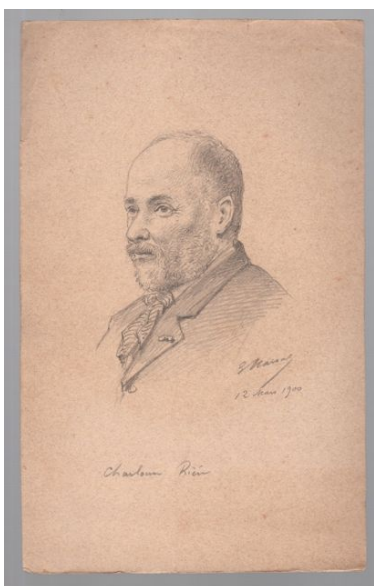
Lengo roumano, qu'estudiaran dins milanto an, à coustat di tensoun e di serventés cavaleirous de Bertran de Born, li cansoun rustico d'un païsan dóu Paradou.

Avant de citer les "chansons rustiques d'un paysan du Paradou" pour célébrer Charloun Rieu présent ce jour là, Félix Gras appuie donc bien sur les liens entre la Société des Langues Romanes et le Félibrige: "*aquelo jitello dóu Felibrige que s'apello la Soucieta di Lengo roumano*". Sans rappeler que ses deux animateurs les plus actifs, Tourtoulon et Roque-Ferrier, ont démissionné en 1890 et fondé un félibrige dissident, "le Félibrige Latin". Mais ce dernier, absent de la fête, aura droit à sa volée de bois vert. Le discours se clôt par une allusion que comprendront les initiés aux "*ventabrens latins*".

Es vòsti nebout e rèire-nebout que faran is estudiant d'alor lou raconte de nosto reneissènço, que deschiffraran dins li crounico que ié laissaren; ié diran nòsti lucho, nòsti desfèci, nòsti vitòri, ié diran que tau jour que vuei sian vengu à Magalouno en festo Santestelenco, et que la Mar, la grando Mar latino, nous dansavo à l'endavans, e nous aclamavo de la voues, de tóuti sis ausso, e que la Coupo felibrenco esbrihaudavo coume un Sant-Soulèu; ié diran que rèn mancavo à noste triounfle, ni l'estrambord, ni lis aclamacioun dóu pople, ni meme lis esclau insultaire que courrien desalena dins lou revoulun de la pousso de noste càrri, mai que **li proutestacioun messourguiero d'aquéli vento-bren latin** èron cuberto pèr lis applaudimen de la foulo e pèr lou cant d'aqueste refrin nouvèu de noste grand pouèto naciounau :

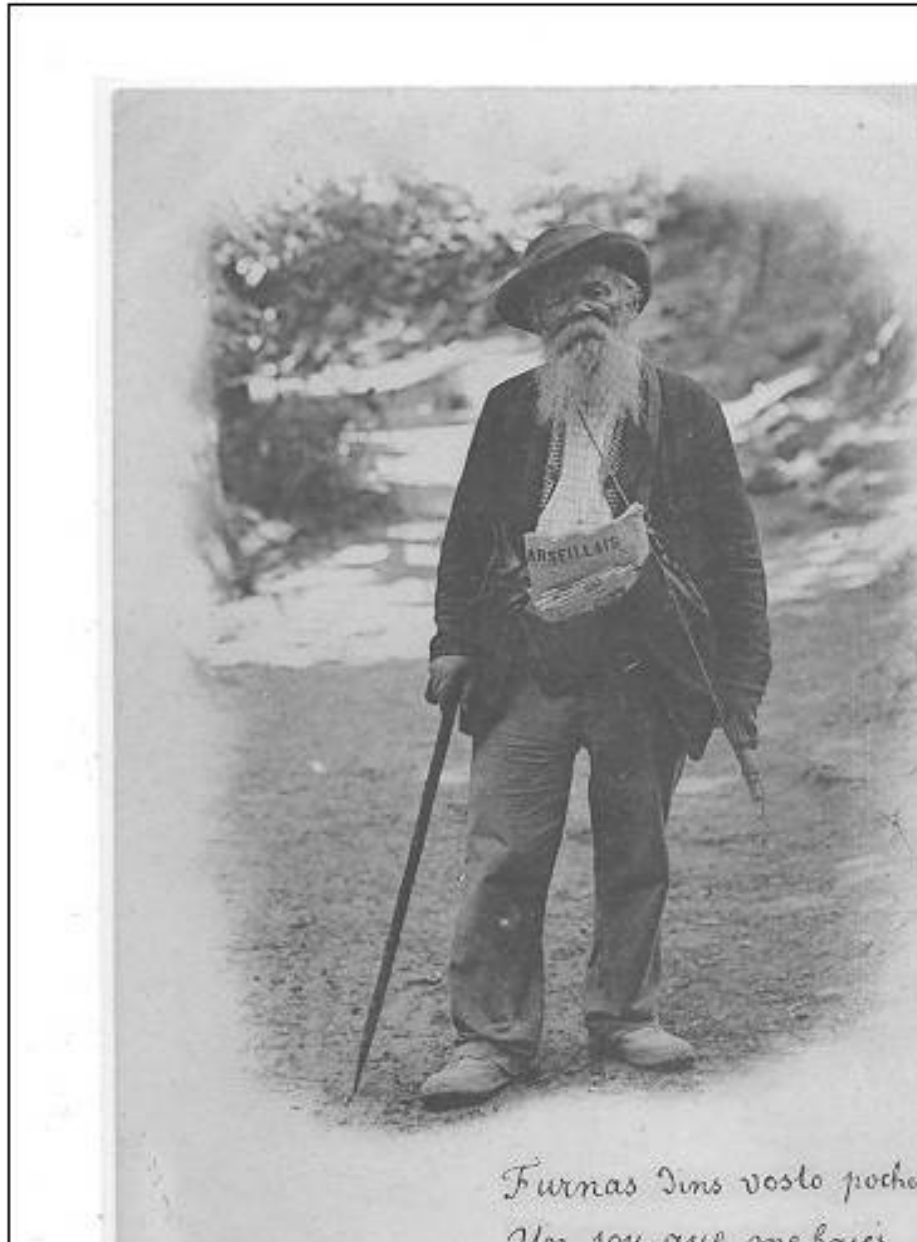
« *La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèn,
La panca crebado
La peu
Dóu rampèu! »*

Les "*ventabrens latins*" sont bien sûr les amis de Roque-Ferrier. On voit bien qu'en 1900 la rupture entre les deux félibriges est totale. Et d'ailleurs autour de 1900 l'activité jusque là bouillonnante de ce groupe, et particulièrement de son leader, se ralentit. La parution de la revue "Le Félibrige Latin" connaîtra une éclipse, avant un dernier numéro assez volumineux qui ne verra le jour qu'en 1902.



Les présents et les absents.

Un des plus populaires des félibres présents, aux côtés de Mistral et de Félix Gras, c'était sans conteste le poète-paysan du Paradou, Charloun RIEU (1846-1924). « Né et mort à Fontvieille, maçon, agriculteur, chansonnier », nous apprend Jean Fourié⁴⁰. Le montpelliérain François Dezeuze qui ne semble pas avoir été ce jour-là à Maguelonne⁴¹, nous en a laissé un portrait, une eau-forte dirions-nous.



« Mistral faisait, à ce moment-là, ses délices du fameux paysan Charloun Rieu, un grand gaillard grisonnant, dégingandé, robuste comme un gorille, qui vous aurait fait peur au coin

⁴⁰ Jean Fourié. *Dictionnaire des auteurs de langue d'Oc de 1800 à nos jours*. Paris, Coll. des Amis de la Langue d'Oc, 1994.

⁴¹ François Dezeuze (1871-1949) écrivain montpelliérain à l'œuvre très fournie, surtout apprécié de nos jours par la verve joyeuse de ses proses à l'humour inimitable, se présentait comme « félibre » mais participait fort peu aux activités officielles du félibrige. Je ne crois pas que son absence à la Santo Estello de Maguelonne marque un désaccord quelconque avec les organisateurs et les participants.

d'un bois, dont les sourcils broussailleux ombrageaient des yeux où ++pétillait la malice. Sa tenue était celle d'un travailleur de terre, vieux garçon, dédaigneux de la brosse et de la lingerie, désargenté comme le miroir que, dans une de ses chansons, il prie l'huissier de ne pas saisir.

Mais il composait, précisément, sur les airs en vogue, d'exquises chansons provençales et les chantait avec un art inimitable et ingénu.

Mistral raffolait de lui, l'invitait à sa table, en avait fait un ami, humble et dévoué, et fort orgueilleux de cette préférence.

-Ah ! ça, lui dit-il, quelques jours avant la cérémonie, on m'a dit qu'il viendrait de Paris un de ces faiseurs de discours et qu'il parlerait entre moi, Mistral en vie, et ce Mistral en bronze que des tarnagas (mot à mot : pie-grièche, ici : butors) ont voulu me dresser. Que va-t-il raconter, ce franchimand ? J'aimerais bien mieux, à la place de son babillage, une belle chanson comme tu sais si bien les faire. Tu devrais y penser, dis, collègue ?

-O mèstre ! Queto bello idèio ! La chanson sera faite et je la chanterai.

Le jour de la fête arrive. Préfet, maires, tout le tralala officiel. Mistral triomphe.

Charloun, fidèle ; est assis près de lui. Le ministre se lève pour discourir, s'avance sur l'estrade. Mistral touche le genou de Charloun. Charloun se précipite, tire le ministre ahuri par le pan de son habit : « *Es iéu que deve coumença, lou mèstre l'a di, siéu Charloun !...* ». (C'est moi qui dois commencer, le maître l'a dit, je suis Charloun). La foule arlésienne a compris aussitôt, elle applaudit à tout rompre, rit aux éclats, acclame le poète rustique. Le ministre devine qu'avec ces foules, ironistes comme des Hellènes, il vaut mieux oublier le protocole. Il se rassied, bon enfant.

Charloun déchaîne l'enthousiasme et Mistral, en excusant l'ingénuité de son paysan du Danube, devait joliment rire d'une si fameuse galéjade. »⁴²

Charloun venait de publier en 1897 « li cant dóu terraire » suivis en 1900 des « nouvèu cant dóu terraire ». Livres attachants et pleins de fraîcheur. En 1907 paraîtra sa traduction de « l'Oudissèio d'Oumèro » qui est incontestablement un beau livre qui fait date dans les lettres d'oc.

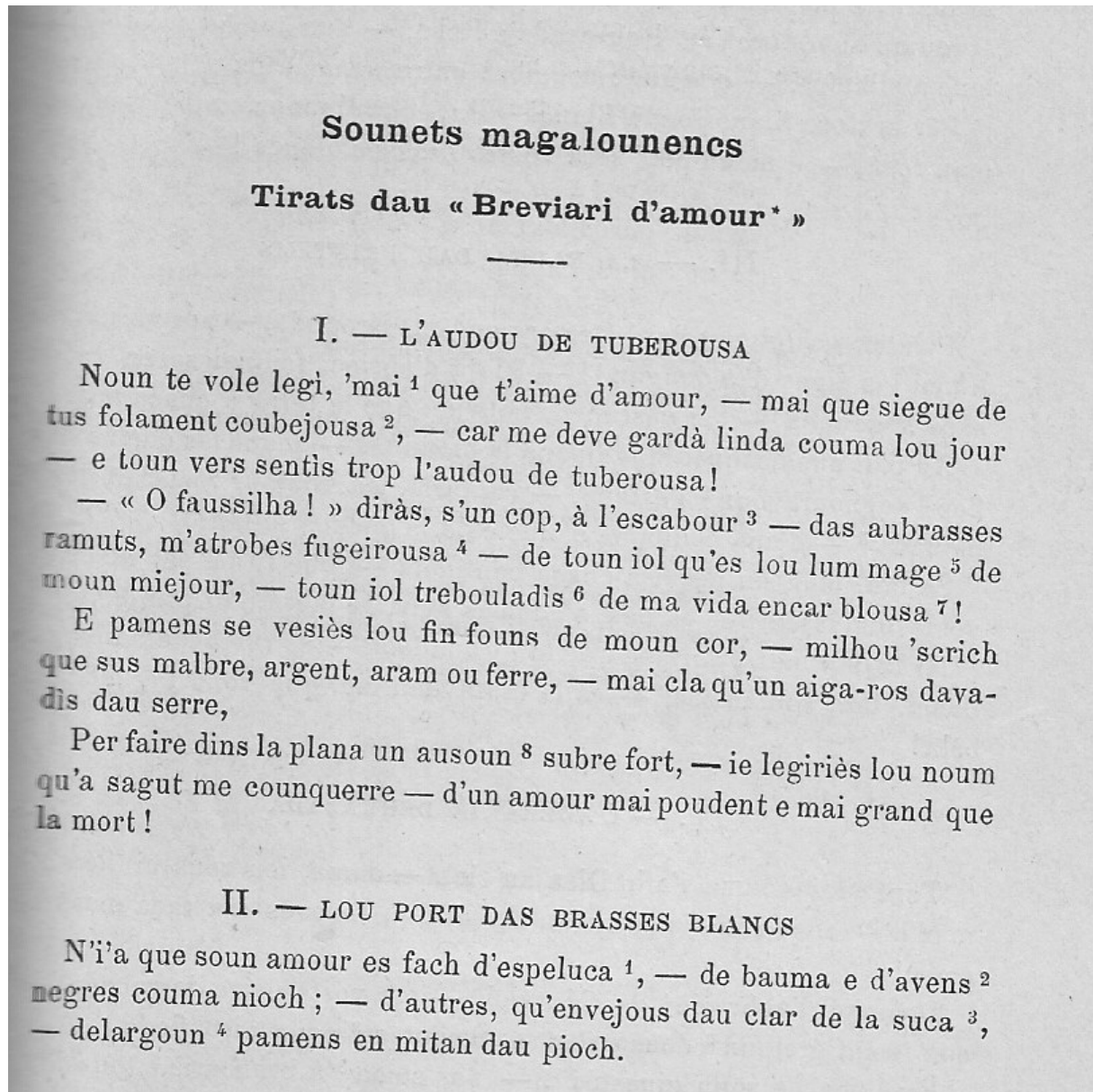
Il joua probablement le rôle que décrit Dezeuze, chantant une de ses chansons « avec un art inimitable et ingénu » mais nous n'en savons pas davantage.

Nous savons par contre que le populaire poète-paysan du Paradou se trouvait en mars à Montpellier invité par les félibres du lieu. « Il passe au Clapas une paire de jours. En descendant de son train, à arles, il trouve Mistral à la tête d'un groupe d'amis qui l'attendaient pour le féliciter

⁴² Une autre description de cette fameuse inauguration de la statue en 1909, avec un autre regard que celui du malicieux Dezeuze : « L'inauguration du monument a été aussi très émouvante. Les journaux quotidiens ont reproduit la plupart des discours ; je regrette qu'ils n'aient pu donner exactement la très belle improvisation de M. le vicomte Melchior de Vogüé, représentant officiellement l'Académie Française, le discours du capoulié Devoluy qui, comme M. Jules-Charles Roux, a eu la bonne idée de parler en provençal, et les vers de Mme de Noailles, de Mme Jeanne de Flandresey, de Charloun Rieu. Il faudrait vous procurer ces poésies et les publier dans le *Mémorial d'Aix*, ainsi que les *Stances à Mireille* composées par Marie de Sormiou, la poétesse des *Chants du Soleil*, et dites aux arènes par Moumet-Sully avec un succès bien légitime. Les vers de Mme de Noailles ont eu à lutter contre de formidables coups de vent qui voulaient sans doute les emporter vers Mireille, au Paradis ; comment Mireille a-t-elle écouté ces tendres aveux de Chloé au beau Daphnis !... Mistère. Mais Mistral a fêté la poétesse du *Cœur innombrable* qui était si émue de lui dire son admiration. » *MÉMORIAL D'AIX*, 3 juin 1909, p. 1. http://sas-space.sas.ac.uk/3366/1/Le_memorial_d'Aix_3juin1909.pdf

de son succès et lui offrir un banquet. Quelques jours plus tard Charloun vint lui-même à Maillane faire à Mistral un compte-rendu détaillé de son voyage. Mistral, prévenu, envoya quatre tambourinaires à la rencontre de Charloun qui fit, ce jour-là, son entrée dans Maillane au son des fifres et des tambourins »⁴³

Parmi les grands absents il y a donc les "ventabrens latins" dont nous venons de parler. Alexandre Langlade, poète estimé que Mistral avait salué publiquement en 1878, qui en était la grande figure tutélaire et charismatique, est décédé le 5 février 1900. Le Félibrige latin travaille à l'édition des ses œuvres complètes dont seul paraît, après sa mort, le premier tome.



Poèmes « magalounencs » de Roque-Ferrier. Maguelonne était un des lieux de prédilection du « Félibrige Latin », Félibrige dissident dont il était l'âme et contre lequel Félix Gras envoya quelques piques dans son discours de 1900.

⁴³ R JOUVEAU : *Hist du Félibrige* tome 2 p 275

Maguelonne est un lieu sacré entre tous pour le Félibrige Latin qui s'y réunissait régulièrement pour « *beure lo vin d'un mème gòt* », et cette Santo Estello à l'assistance prestigieuse est aussi un pied de nez espiègle des Avignonnais à « *Roco-Ferrié lou rude* », comme on le surnommait au-delà du Rhône...

Deux grands absents dont l'importance dans la culture d'oc du XXe siècle sera considérable méritent quelques commentaires. Ce sont Folco de Baroncelli-Javon (1869-1943) et Josèp d'Arbaud (1874-1950), les deux grands poètes qui vont faire de la Camargue plus qu'un paysage littéraire, un centre mystique de la Provence. C'est-à-dire, ne nous méprenons pas sur l'ampleur de leur vision, de l'ensemble des pays d'Oc des Alpes aux Pyrénées. Mais en 1900 personne n'en prend la mesure.

Ce sont deux jeunes recrues particulièrement prometteuses que Mistral a déjà remarquées. Folco avait lancé avec Mistral le fameux journal l'Aiòli, qui paraissait trois fois par mois (de façon très mistralienne les dates étaient le 7, le 17 et le 27). Il publiait les meilleurs auteurs de Provence. Mais dès 1895 Folco avait été accaparé par un autre projet, inattendu. Il avait entrepris d'élever des taureaux camarguais, aux Saintes-Maries-de-la-Mer. En 1899, il s'était installé définitivement au fin fond du delta, au mas de l'Amarée⁴⁴. Henriette Dibon dite Farfantello⁴⁵, a reconstitué méticuleusement la biographie de Folco de Baroncelli.

693. Les SAINTES-MARIES-de-la-MER (Camargue)
Le Marquis de Baroncelli Javon sur son cheval



Il est hors de doute que Mistral, même si l'étendue sauvage de la Camargue est largement évoquée dans Mirèio, ne voyait pas d'un très bon œil la défection de ce proche collaborateur, qui partait en Camargue, abandonnant la rédaction de ce précieux journal. D'autant que son jeune cousin Joseph d'Arbaud lui avait emboîté presque aussitôt le pas, devenant lui aussi manadier de

⁴⁴ Henriette Dibon :Folco de Baroncelli, Imprimerie René, Nîmes, 1982, 429 p.

⁴⁵ Henriette Dibon (1902-1989) « *La fibo fièro que s'enanavo à chivan, coume s'aquéu país tout entié èro à-n-elo, la fibo de vint an esperduto de gau...* » vécut intensément au cours des folles années vingt le rêve baroncellien et écrivit la biographie de ce grand visionnaire. Elle écrivait sous le pseudonyme Farfantello.

taureaux en 1898. Dès 1897 il avait acheté 10 vaches camarguaises à Folco. L'acte de vente était rédigé en provençal. En février 1898 on le voyait faire une conférence sur le « *Pouèmo dóu Rose* » de Mistral, et en Janvier 1899 il s'était fait remarquer par un discours dans lequel il présentait la volonté d'action des jeunes félibres. Pour Folco et Joseph, aller s'établir en Camargue était l'acte d'engagement absolu pour la Cause. Ils ressentaient que là battait le cœur mystique de pays. Joseph d'Arbaud le dit admirablement dans un de ses poèmes :

*S'ai entre-mesda mi soungé
I trevanço dóu soulèu.
Sara pèr tu, ma Prouvènço,
[...]
Noun ai pas di : “ O Patrò - ”
Escoutave, pensatièu,
Lou bram de mi tau sóuvage
A l'orle di grand palun.*

*Noun ai pas di : “ O ma lengo,
“ T'an mespresado, perqué ? ”
Mai cridave prouvençau
En arrambant la manado.*

*Ai pas di : “ Que me seguigon,
“ Veici l'armo e lou lausié ! ”
En picant, la man duberto,
Sus la taulo dóu banquet⁴⁶*

C'est dès 1899 que d'Arbaud compose, du fond de la Camargue, ses poèmes des « Chants Palustres » qui sont le centre de son œuvre, et la matrice d'une poétique dans laquelle s'enracineront ses grandes proses comme « La Bête du Vacarès ». Le premier daté de ces poèmes camarguais : « *gardo d'ivèr* » paraît dans l'Aiòli du 7 novembre 1899. Le recueil des « Chants Palustres » ne ces textes circuleront largement et auront dans tous les pays d'oc et notamment en Camargue une grande célébrité.

On se représente en lisant d'Arbaud le cavalier perdu dans ces immensités sauvages, ivre de rêve. Ivre de langue d'oc. Loin des compromissions du pays qui perd son âme en se désoccitanisant à une grande vitesse...

⁴⁶ Poème : « *Camargo* », in : « *Li Cant Palustre* », 1951.

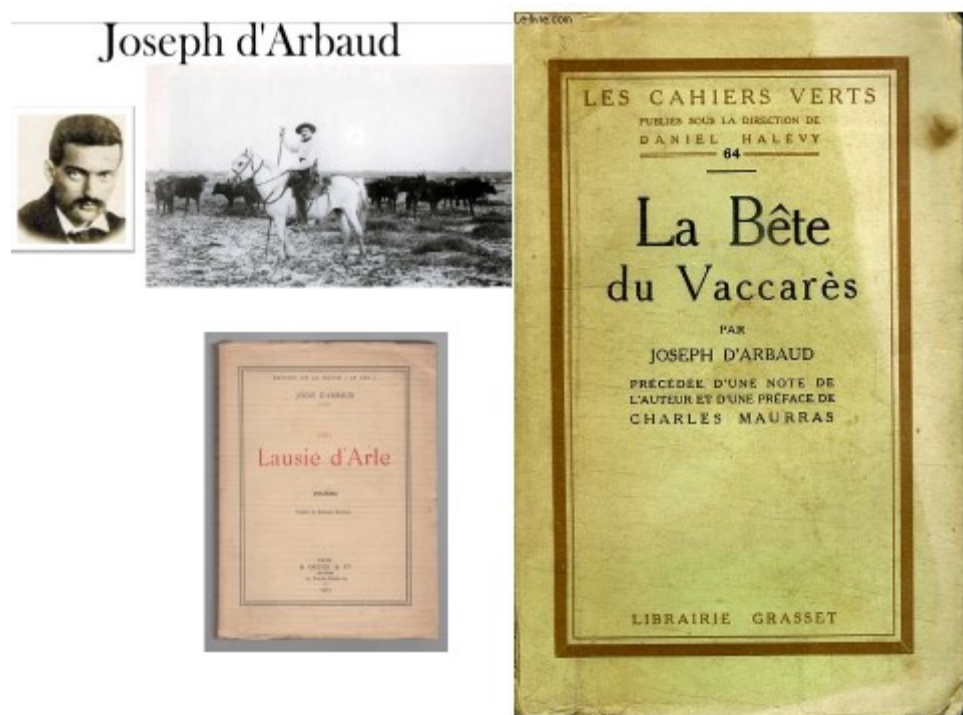


*E lou cavalié que passo,
Coucho, en butant soun chivau,
Sa ravacioun sus la sablo
O li clavo dóu bestiau.*

Folco de Baroncelli en donnant une dimension de vraie culture aux traditions taurines camarguaises (alors très menacées par la mode de la tauromachie espagnole), et Joseph d'Arbaud en écrivant de très grands textes sur ce monde singulier ont en fait eu une importance considérable. Ils ont tous deux rendu cette passion populaire indissociable de la langue et de la culture d'oc. Dans les villages où ces traditions taurines revisitées et transmues par leur génie sont à l'honneur, un sentiment très profond d'identité provençale s'est enraciné, dans un milieu très populaire. La langue d'Oc y représente la langue noble des poètes cavaliers, et n'a plus rien d'un patois honteux. C'est un objet de fierté et non de honte⁴⁷.

⁴⁷ *L'immense poète Max-Philippe Delavouët qui est un peu un continuateur de J d'Arbaud a écrit quelques pages sur cet engagement « en devenant « garde-bêtes » et en se parant, par cette royauté toute rustique, d'une lumière plus forte [...] il retrouvait [...] toute une dimension de personnage aristocratique [...] retournait à la terre maternelle et à la langue provençale. [...] en suscitant tout un monde qui n'appartient qu'à lui. [...] Le poète, confiant, laisse à sa langue provençale, dont il accepte les vertus, le soin de nous tout proposer dans une musique qui redonne, timbre et mélodie, une possible fraîcheur édénique à la création. Cette collaboration du poète et de sa langue [...] qui s'appuie sur la tranquille certitude qu'un tel outil ne saurait faillir. Cette confiance que d'Arbaud a dans le provençal, le provençal la lui rend en beauté par la grâce d'une efficacité à nulle autre pareille » (Max-Philippe Delavouët : Lou camin de la crous di gardian (introduction et notes de Claude Mauron, Éditeur : Paris : l'Auceu libre, impr. 2009, p 32-36). Marcelle Drutel écrit pour sa part dans l'opuscule qu'elle consacre au grand poète : « Acò [la vido de manadié en Campargo] durè de 1898 à 1906. Li resoun d'aquelo partènço, souvènti-fes s'es parla dóu desir d'uno vido prouvençalo integralo mounte lou Pouèto aurié trouba sa lengo vivo e l'eime meme de sa Raço, dins un país de soung e de bèuta, encaro franc dóu van prougrès d'encuei. Aquelo voucacioun Camarguenço de d'Arbaud sarié douc l'afourtimen de sa Fe mistralenco, la counsecracioun de touto uno vido à l'amo memo de soun País Mai d'atru, qu'en aquen tèms an proun counègu d'Arbaud, laisson à-n-entèndre qu'aquelo partènço fuguè tambèn pèr de resoun mai persounalo e misterioso. Tant se poudrié! Pèr nautre, nous es un de bon de ié vèire lou gèste d'un ome fort, que se vòu desmama uno bello fes di banalita d'uno vido inchaïent e vano, e que trovo mai digne d'un fién de Calenda de se subrepassa au. service d'uno autismo causo. E la Camargo lou gramaciara en ié baiant la pas de l'amo, en i'inspirant sis obro proumierenco: Li Cant Palustre, Lou Lausié d'Arle, Lou Nouvè gardian e La Caraco. Mai l'esprovo viro à l'entour di novèlis e resplendentis amour dóu Pouèto; la malautié vai daïa d'un soulet vanc sis aspiracioun li mai noblo, e sis esperanço li mai lèimo. » (Marcello Drutel L'Aubanelenco : Jousè d'Arbaud 1874 – 1950. La France Latine 1971 Paris)*

Il n'est pas indifférent de remarquer que les deux grands poètes camarguais, dans l'entre-deux guerres, s'impliquent dans la fondation en 1923 de la « Ligue des Pays d'Oc » avec Camille Soula, Antonin Perbosc, Ismael Girard, et Déodat de Séverac. Cette initiative débouche sur la création d'un « Comité d'Action des Revendications Nationales du Midi » et à un manifeste de la Ligue de la Patrie Méridionale. C'est l'époque où se renouent les liens avec les Catalans, à travers les leaders du parti catalaniste Acció Catalana, réfugiés à Toulouse après le coup d'État militaire de Primo de Rivera. La revue « Oc » naît dans ce contexte, « gazette de combat », de même que « l'almanach occitan ». L'histoire détaillée de cet épisode reste à écrire, mais nous sommes aux sources de l'occitanisme moderne, et il est évident que les deux grands poètes camarguais s'engagent à ce moment-là pour une renaissance totale de la culture de l'ensemble des pays d'oc, en synergie avec la renaissance catalane. Les textes de Folco notamment dans les revues d'alors⁴⁸ le montrent clairement. Joseph d'Arbaud, lors d'un fameux discours prononcé à Aix, appelait de ses vœux la création d'un *Institut d'Etudes Occitanes* comparable à l'*Institut d'Estudis Catalans* qui était le fer de lance de la renaissance catalane⁴⁹. Nous sommes bien loin du repli sur la seule Provence rhodanienne que certains provençaux se réclamant pourtant de nos deux poètes prôneront plus tard.



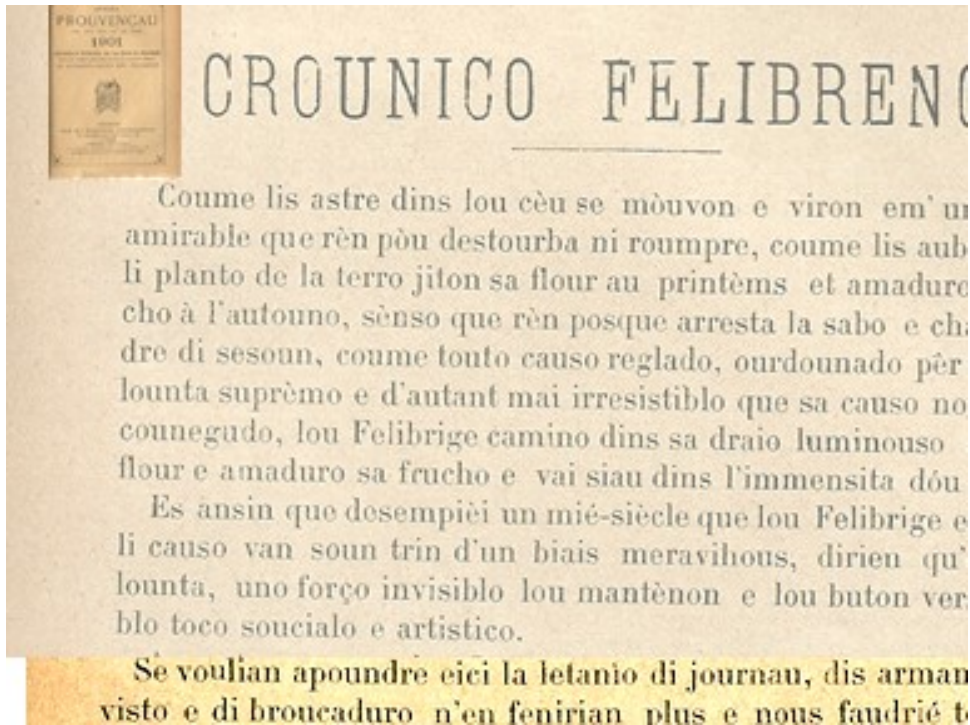
C'est également dans cette dynamique de renaissance ambitieuse que Joseph d'Arbaud renouvellera avec génie la prose d'oc, avec sa « *Bèstio dóu Vaccarès* »⁵⁰. Mais ce sera un quart de siècle plus tard.

⁴⁸ Voir par exemple *Almanach Occitan de 1924* p 73 le poème à ton albigéiste intitulé « Anzor » et daté de 1907, et qui proclame ! « Avignoun la deliciouso / vers Toulouso / Viro-te que sian au tèm[s] [...] Franchimand [...] vous faren passa pèr maïo / la fruchaïo / quanque jour que fara caud ! ». Voir aussi son recueil de poèmes « *Blad de Luno* » (1910) tout pénétré de ces thématiques. Une étude de Baroncelli et d'Arbaud acteurs de l'occitanisme naissant reste à faire.

⁴⁹ On trouve dans la biographie très détaillée écrite par Marie-Thérèse Jouveau : "Joseph d'Arbaud, imp. Bené, 1984" le texte d'un article dans "Le Feu" qui reprend ces éléments.

⁵⁰ Joseph d'Arbaud : *La Bèstio dóu Vaccarès* (« La Bête du Vaccarès »), Grasset & Fasquelle, 1926

Tout cela, en 1900, est encore en germe. En apparence, les camarguais ne sont pas de la fête. Bien que la chronique de l'Armana Prouvençau de 1901 qui introduit le récit de la Santo Estello de Maguelonne soit signée F de B, ce qui bien sûr signifie Folco de Baroncelli.



En fait, ils forgent l'avenir. Tout comme, dans un autre registre, Estieu et Perbosc dont le nom n'apparaît pas davantage dans la liste des participants.

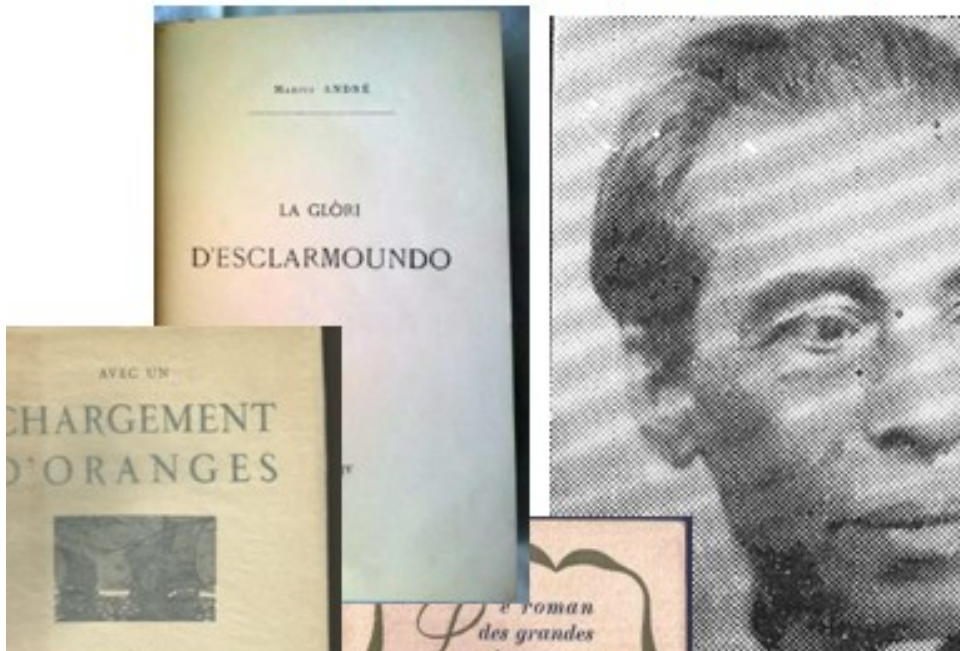
Un autre nom n'apparaît pas dans la liste des participants de la Santo Estello Maguelonne 1900, et pourtant c'est celui d'un des membres les plus actifs du félibrige. Paul Mariéton, né le 15 octobre 1862 à Lyon (Rhône) et mort le 24 décembre 1911 à Nice (Alpes-Maritimes) est le Chancelier du Félibrige depuis 1888. Il avait fondé la Revue félibréenne en 1885 et la dirigera jusqu'en 1909. Il avait été élevé au majoralat (Cigalo di Jardin) en 1891⁵¹. Par ailleurs il avait lancé et animé (jusqu'en 1903) ce qui allait devenir le festival d'Orange. Historien méticuleux de la renaissance provençale, on garde de lui une série de monographies sur le caractère et la vie des principaux félibres, notamment des poètes de la seconde génération de l'*Armana prouvençau*, groupés autour de Mistral : Louis Roumieux, Paul Arène, Alphonse Daudet, Félix Gras, L. de Berluc-Pérussis, Jean Monné, etc.

En fait malgré son implication particulièrement active dans le Félibrige aux côtés de Mistral dont il était à l'évidence un ami, un collaborateur et un confident particulièrement proche, il écrivait principalement en français (volumes de vers : Souvenance (1884) ; la Viole d'Amour (1886) ; Hellas (1888)). Son livre "la Terre provençale" est un hommage érudit et passionné à la Provence sous la forme d'une sorte de « journal de route ».

⁵¹ Alphonse Roche : *L'Influence de Paul Mariéton, félibre lyonnais. The French Review Vol. 22, No. 6 (May, 1949), pp. 429-435*

Mariéton ne semble donc pas avoir été à la fête de Maguelonne, mais on le retrouve très actif dans le Félibrige autour de cette période, notamment à Paris⁵².

Marius ANDRE (1868 -1927)



Jules Boissière (1863-1897)



Le "sang nouveau" du Félibrige est en fait peu présent à notre fête de 1900. "...les jeunes, espoir de l'école", comme les appelle Lintilhac dans son ouvrage déjà cité, Marius André (1868 -1927),

⁵² René Jouveau, *op cit*

Auguste Marin, Charles Maurras, Frédéric Amouretti, Brémonde de Tarascon, Jules Boissière⁵³ (1863-1897) n'apparaissent pas. Pas davantage que la flamboyante égérie d'alors, la bigourdane Philadelphie de Gerde (1871 - 1952), alias Claude Requier, née Duclos, révélation très remarquée des jeux floraux de 1899. Philadelphie soutiendra dans les années qui vont suivre la tendance maximaliste et albigéiste, s'exprimant avec fougue dans les débats qui traverseront le Félibrige, puis s'éloignera un peu des Provençaux à partir de la crise de 1909. Elle faisait sensation vêtue de la traditionnelle coiffe de Bigorre.

PHILADELPHIE DE G (1871 - 1952)



Philadelphie, Marius André, Joseph d'Arbaud... les biographes contemporains souligneront comme une tare indélébile leur amitié déclarée pour un des plus brillants disciples de Mistral, Charles Maurras (1868-1952). Il faut se garder d'une lecture simpliste de cette amitié encombrante. Le Maurras qui découvre en 1886 Mistral et le Félibrige n'est pas le Maurras qui en 1936 s'opposera vivement à Léon Blum et au Front populaire, puis en 1940 décidera malgré son antigermanisme viscéral d'apporter son soutien au Maréchal Pétain, ce qui lui vaudra d'être frappé après la guerre d'indignité nationale.

Les débuts de félibre de Maurras se situaient donc en 1888, date où il reçut un prix pour un éloge de Théodore Aubanel. Il avait pu alors rencontrer Mistral en personne. En 1889, il avait rencontré le toulonnais Frédéric Amouretti (1863-1903) aux Fêtes félibréennes de Sceaux, avec lequel il avait en 1892 rédigé la « déclaration des Jeunes Félibres fédéralistes ». C'est-à-dire la première manifestation politique forte du Félibrige, prolongeant la pensée de Mistral sur le terrain politique. Il ne s'agit plus seulement de défendre culturellement la Provence, mais d'engager une

⁵³ Jules Boissière est un intéressant poète un peu oublié qui était né à Clermont l'Hérault avant de monter à Paris, et avait été adoubé par Mistral comme l'un des plus prometteurs. Entre 1886 et 1891 il avait séjourné en Indochine où il écrivait son recueil « Li Gabian » où transparait l'influence de l'extrême Orient et déjà celle des volutes de l'opium qui l'emporteront en 1897. En 1891 il avait épousé la fille de Joseph Roumanille, qu'il avait connue en 1883 alors qu'elle était reine du Félibrige. En 1900 il était donc prématurément arraché à la jeune cohorte des félibres qui renouvelaient magnifiquement notre littérature d'oc au seuil de la « belle époque ».

politique de haute lutte qui vise à donner un destin à cette terre et à son peuple⁵⁴. Ce manifeste paraît bien innocent à plus d'un siècle de distance, mais il fit vraiment sensation, cette provocation dans le pays du jacobinisme était carrément scandaleuse. A Paris on jeta des hauts cris. On en prend la mesure dans l'étude de Philippe Martel⁵⁵. En fait Maurras devenait de plus en plus un intellectuel en vue dans le monde culturel parisien, il s'était lié d'amitié avec Maurice Barrès, Jean Moréas, Marcel Schwob, Remy de Gourmont, Pierre Louÿs, Marcel Proust, Henri de Régnier... dont il commentait finement les œuvres. Cependant sa pensée fédéraliste (c'est-à-dire occitaniste avant la lettre) évolue à partir de 1894 vers le nationalisme français. Il devient un collaborateur de La Cocarde de Maurice Barrès. Et en 1895, cet itinéraire l'amène, dans le prolongement de son fédéralisme d'inspiration mistralienne, à devenir monarchiste. Il va rejoindre « Comité d'Action française » fondé en 1898 et sa revue « L'Action française ». C'est à ce stade un mouvement nationaliste français qui n'est pas encore royaliste, ce qu'il deviendra sous l'influence de Maurras lui-même.

En 1900 Maurras en est donc à ce stade de l'évolution de sa pensée, et c'est à la fois un ami des Félibres, un admirateur inconditionnel de Mistral, un leader d'opinion dont l'importance ne cessera de croître dans les quarante années à venir, un écrivain français au style remarquable qui sera élu en 1938 à l'Académie française. Mais on voit bien, à l'évidence, que nous sommes désormais très loin du projet de renaissance de Mistral sous ses multiples avatars. Parti du fédéralisme qui était en 1892 un « mistralisme de combat », il aboutit à un nationalisme français qualifié carrément de « nationalisme intégral ». En 1918, Maurras et l'Action française se prononceront contre l'application du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Cependant, par son audience immense, cet écrivain contribue considérablement à l'aura de Mistral et du Félibrige, et exerce une fascination et une grande influence sur une grande partie de l'opinion. Encombrant mais incontournable ami. Et pour les félibres de sa génération, c'était sans doute encore plus que cela. Une réelle affection. On peut le voir avec la belle préface qu'il écrira à la « Bête du Vaccarès » de Joseph d'Arbaud.

Ainsi, deux grands disciples de Mistral, partant du projet de défendre la langue et la culture d'Occ, aboutiront-ils à deux systèmes politiques presque aux antipodes l'un de l'autre : Louis-Xavier de Ricard, qui estimait que c'était la République et nul autre système qui sauverait les pays d'Occ, leur personnalité et leur culture, en devenant fédéraliste. Et Maurras prônait pour le même but le rétablissement de la monarchie. Ces deux riches pensées se réclament toutes deux authentiquement de Mistral et du Félibrige. Comme on le sait, le gouvernement du maréchal Pétain se réfèrera aux valeurs maurrassiennes et à une certaine lecture de Mistral, qui, il est vrai,

⁵⁴ Voici quelques passages essentiels de cette déclaration : « ... Avant toute chose, nous réclamons la liberté de nos communes ; nous voulons qu'elles deviennent maîtresses de leurs fonctionnaires et de leurs fonctions essentielles. Nous voulons qu'elles puissent remettre à leur place ces jolis messieurs qu'on appelle les sous-préfets. Et nos pauvres communes ne seront plus alors de simples circonscriptions administratives ; elles auront une vie profonde, elles seront de véritables personnes et, pour ainsi dire, des mères inspirant à leurs fils les vertus, les passions ardentes de la race et du sang... Nous voulons que leur union se fasse suivant les affinités historiques, économiques, naturelles et, à bien les voir, éternelles. Point de détour. Nous voulons délivrer de leurs cages départementales les âmes des provinces dont les beaux noms sont encore portés partout par tous ? Gascons, Auvergnats, Limousins, Béarnais, Dauphinois, Roussillonnais, Provençaux et Languedociens. ...Nous sommes autonomistes, nous sommes fédéralistes et si, quelque part, dans la France du Nord, un peuple veut marcher avec nous, nous lui tendons la main. Un groupe de patriotes bretons vient de demander, pour leur illustre province, le rétablissement des anciens États. Nous sommes avec ces Bretons. Oui, nous voulons une assemblée souveraine à Bordeaux, à Toulouse, à Montpellier ; nous en voulons une à Marseille ou à Aix. Et ces assemblées régiront notre administration, nos tribunaux, nos écoles, nos universités, nos travaux publics. Si l'on objecte qu'un peuple ne revient jamais sur la voie qu'il a parcourue, nous répondrons que c'est le cas : nous ne travaillons pas pour copier les institutions d'autrefois, mais pour les compléter et les perfectionner. »

⁵⁵ Martel, Les félibres et leur temps - Renaissance d'Occ et opinion (1850-1914)

après une jeunesse républicaine, pensait ne rien pouvoir attendre de la République Française caractérisée par son centralisme quasi messianique. Dont nous savons qu'il ne s'est pas tellement édulcoré un siècle plus tard. Par contre, le raccourci qui établirait une adéquation totale entre le maurrassisme et le mistralisme est une contre-vérité bien utile aux ennemis de la culture d'oc.

L'aventure continue

Maguelonne retrouvait sa belle solitude romantique. A Paris se tenait l'Exposition Universelle avec une toute petite représentation de la Provence, sous son image folklorisée et abêtie. Certes pas celle de « Calendal » ni celle de la « Respelido ». Il y a « le mas provençal » avec le restaurant Roubion de marseille, et « le vieil Arles », avec un restaurant arlésien. L'infatigable Mariéton était là et s'efforçait de donner de la vie et de la notoriété à cette mascarade. Il y avait là la Reine du Félibrige, Mme Bischofsheim, née Thérèse de Chevigné,⁵⁶ qui prononça une « douce, mélodieuse et touchante allocution » Mme Bischoffsheim⁵⁷.

Nous retrouvons là le capoulier Félix Gras, le 4 juillet, plein d'entrain, mangeant « l'aiga bolidà » après avoir visité les cercles félibréens de la ville. On peut lire un beau discours dans l'Armana provençau, qui fait un peu la suite de celui de Maguelonne, et qu'il prononça à Sceaux à la fête annuelle des félibres de Paris. Nul ne savait que c'était l'un de ses tout derniers morceaux d'éloquence.



Car malheureusement le troisième *Capoulier* du Félibrige vivait ses derniers mois d'action. Le 3 mars 1901 il était contraint de s'aliter et le 4 il quittait ce monde en disant « *Sènte que vau mourì* ». Le deuil fut général, Gras était aimé et faisait largement consensus. Mistral « conduisit le deuil au milieu de la famille du défunt ».⁵⁸

Il n'était pas évident de trouver un nouveau *capoulier* et les consciences les plus éclairées désiraient un « chef responsable d'une orientation hardie »⁵⁹. Arnavielle lui aussi désirait un « partisan résolu de l'action » et il ne lui aurait pas déplu qu'il fût languedocien car, disait-il « c'est incontestablement en Languedoc que l'action félibréenne se manifeste actuellement avec le plus de vigueur ». Le 21 avril 1901 en Arles sous la présidence de Mistral se tint une séance du

⁵⁶ Voir supra, note 11

⁵⁷ MÉMORIAL D'AIX, 3 juin 1909, p. 1. http://sas-space.sas.ac.uk/3366/1/Le_memorial_d'Aix_3juin1909.pdf

⁵⁸ Jouveau, op cit.

⁵⁹ G Jourdanne cité par M Jouveau op cit p 286.

consistoire qui finit au second tour par élire Pierre Dévoluy⁶⁰. Incontestablement un homme énergique qui voulait réformer le Félibrige pour en faire un organisme d'action efficace. Il fallait sauver la langue.

Devoluy n'apparaît pas dans la liste des participants de la Santo Estello de Maguelonne, mais il connaît les lieux, il y a même été avec Frédéric Mistral comme en témoigne ce passage de son livre « Mistral et la rédemption d'une langue »⁶¹ :

« Je le vis à Maguelonne s'enquérir auprès des pêcheurs pour son grand dictionnaire. Il était là, assis dans le bateau, maniant en connaisseur chacun des agrès, touchant chacune des parties du petit bâtiment et disant : « Nous autres, chez moi, nous appelons cela ainsi, et vous? » Et les pêcheurs, rians et émerveillés, lui disaient tout leur vocabulaire et il inscrivait ce qui lui était nouveau. Partout, avec les artisans, avec les laboureurs, avec les pâtres, il faisait la même enquête familière et

Dévoluy aura immédiatement des admirateurs, et des détracteurs. Ses réformes ambitieuses froisseront des susceptibilités. Il avait été élu contre les candidats languedociens et il se parla vite de « dictature provençale », animosité que sa doctrine ambitieuse de promotion du provençal de « Mirèio » comme forme moderne de référence de la langue d'oc allait envenimer. Son capoulierat se terminera brutalement en 1909 par une véritable révolution de palais, que Pèire Azéma a étudiée en détail⁶².



Pierre Dévoluy (1862 – 1932)

Polytechnicien, officier du Génie - il termine sa carrière avec le grade de colonel -, Pierre Dévoluy s'illustre à partir de 1888 au sein du mouvement symboliste aux côtés de René Ghil et à partir de 1894 au sein du Félibrige, à la tête duquel il exerce les fonctions de capoulié de 1901 à 1909 après avoir été élu majoral en 1900 (Cigalo de Seloun).



Azéma, comme un certain nombre d'autres, retint de ce vigoureux tribun la leçon de « maximalisme » : il fallait sauver la culture d'oc, redonner à la langue un statut de langue véritable

⁶⁰ Pierre Dévoluy, nous l'avons vu, était félibre depuis 1894 et avait été élu majoral en 1900 (Cigalo de Seloun).

⁶¹ Pierre Dévoluy : « Mistral et la rédemption d'une langue », Paris, Grasset, 1941

⁶² Pèire Azéma : La crisi felibrenca de 1909, in « OC » 1954

et non de pittoresque curiosité pour touristes, l'affaire était sérieuse, ce n'était pas un jeu... Joseph d'Arbaud fut ainsi un dévoluyste convaincu. D'autres en Provence retiendraient l'idée que la langue que Mistral avait illustrée dans *Mirèio* était devenue par « droit de chef d'œuvre » la forme fixée et noble de la langue d'Oc et qu'il fallait en rester là. Tout le reste n'était que multiplicité de jargons de bien moindre valeur, ou inacceptable bricolage linguistique. Le grand théoricien de cette tendance fut Sully André-Peyre (1890-1961), suivi de Louis Bayle (1907-1989). Ils ont encore des continuateurs, parfois assez véhéments, au XXI^e siècle...

Pourtant en 1909 l'aventure avait à nouveau bien rebondi avec un nouveau capoulier, Valère Bernard (1860-1936). Grand poète, plasticien de talent, il allait assurer donc la direction du Félibrige de 1909 à 1919, avec une vision novatrice qui l'amènerait à se rapprocher des languedociens Estieu et Perbosc, puis de la revue « Oc » dirigée par Ismaël Girard et Camille Soula. Il participa donc directement à la naissance de l'Occitanisme moderne. De 1930 à sa mort en 1936 il fut président de la Société d'Etudes Occitanes, l'embryon du futur IEO.

Tout cela, bien sûr, est une autre histoire...





PÈR LA SANTA ESTELLA DE
MAGALOUNA
DU XXVII DE MAI DE MCM
FREDERIC MISTRAL
FAGUÈT CLANTI
LA RESPELIDO

Nautre en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Mièjour
Vaqui lou Fèlibrige !



DE MCMXXX

*Joan Ives
Casanova*



Notre fréquentation des textes mistraliens nous a confirmé de l'œuvre du « Maître de Maillane » n'était pas aussi facile à croire et que cette clarté tant proclamée des illustrations de provençale cachait sans aucun doute une coulée littéraire plus mot que les noèmes pouvaient être lus comme on sonde

Jean-Yves Casanova. Frédéric Mistral. L'enfant, la mort et les rêves. Editions Trabucaille. 2004.

Itineraris mistralencs : l'èrba e son secret

Leis anniversaris son l'escasença d'entamenar d'estudis sus leis òbras deis escrivans lausats, de lei faire conéisser, comemoracions nacionalas ò pas, puei de leis enterrar definitivament, poussa renduda a la poussa, de se donar de còps bònna consciéncia davant l'autar dei letras celebradas a l'ample de la noiridura culturala qu'es pas totjorn — es lo mens que poguessiam dire — a l'auçada de la literatura e que vèn, de mai en mai, un afaire de negòci. I a de laus que pausan pas problèmas, d'autres remolinan l'aiga trebola, coma aqueu de Louis Ferdinand Céline i a pauc de temps. Aqueu de Mistral sèmbra èstre lo temps d'un recampament dei fòrças magrinèlas deis aparaires de la cultura d'òc, e mai tombèsse dins una mena de potz silenciós que tot çò qu'es de la cultura occitana, de sa lenga e sa literatura, a de mai en mai de dificultats de se faire ausir, restant de còps a una confidencialitat que nos es pas aisit de ne sortir. Plorinejar, repotegar, renar, çò que volètz, aquò servís a ren e es pas l'objècte de nòstre recampament ; poguèsson èstre posadas totei lei lagremas vujadas sus la destinada de la cultura d'òc, podrián de tot segur aiguejar lei deserts geografics e umans...

Voudriáu dins aquestei paginas ensajar de destriar leis elements d'un itinerari mistralenc, itinerari de legida, de recèrca e d'escritura. De tot segur, una dei paradòxas exprimidas aici, es d'aver de parlar de se, e donc de venir, « naturellement », messorguier volontari ò involontari. Emplegarai donc la primiera persona dins un exercici que m'es pas costumier, provarai de religar un itinerari intellectuau a d'eveniments biografics e personaus. Dins un segond temps, donarai de camins de recèrca que son pas encara totalament enregats, assags d'estudis de se faire, *work in progress*. Ai consacrat mai d'una pagina a Mistral e pasmens, segonda paradòxa, ai escrich ben tard sus lo « Mèste de Maiano ». Perqué ? Èra pas evident per ieu, per mai d'una rason, scientifica e personala, de me botar a l'òbra e de recampar fòrças, voluntats e coneissenças per escriure quauque ren de nòu, per pas repepiar sens termina la sansonha felibrenca ò occitanista.

Primier, d'un biais estreticament scientific, dirai qu'es la falta de Joan de Nostradama. Aguèsse pas descubert en 1987 au Museon Arbaud d'Ais de Provença lo manuscrit dei *Mémoires historiques* e m'aguèsson pas afortit meis amics Felip Gardy, Francés Pic e lo regretat Cristian Anatole qu'aquela descuberta valiá la pena de ne faire una tèsi, auriáu benlèu consacrat una part de mon temps au sègle XIX^{en} e de segur a Mistral. Aqueleis amics avián de tot segur rason : m'an ben ajudat per defugir çò qu'aviáu de defugir. Editar Nostradama èra pas simple, e m'es estranh de veire aquesta annada aquela edicion espelir coma un objècte perdut que se retròba trenta ans passats. Es pas grèu : Nostradama a esperat quasi quatre sègle per èstre correctament legit, alara de que son trenta annadas ? Aviáu de durbir lo talh d'aqueste biais per me consacrar au sègle XVI^{en} provençau dins lo camp de la recèrca universitària. Siáu tornat ais primiereis amors mistralencas un còp agotat, per ieu, çò qu'aviáu de dire sus aqueste sègle, encara qu'ai pas la

pretencion d'aver tot dich : lei recèrcas e edicions recentas pròvan que leis obratges e articles qu'ai escrichs son pas a l'auçada de çò que la Renaissance provençala dau sègle XVI^{en} merita. I siáu tornat donc, qu'aviáu pas quitat de legir Mistral e Aubanel, per ieu lei dos escrivans lei mai importants d'aqueu sègle — dirai pas encara un còp de mai de mau de Roumanille, ni de Joan Bodon maugrat quauqueis agachs lusents d'amics recampats aici —, pas quitat de lei legir e de pensar non solament son ròtle, seguissent la legida de Robert Lafont, mai son òbra, sa lenga, prenent enfin la literatura per çò qu'es, sens li faire jogar lo personatge desagradu dau « redemptor » de la lenga, tornant donc ai tèxts : *Mirèio*, e d'aqueu temps mai segurament *Lou Pouèmo dou Rose*, tanben quauquei poèmas deis *Isclò d'or*, notadament aquela *Coumunioun di sant* que pòdi pas, uei coma abans, laisser pausar solet. Leis exegetas universitaris diràn bensaï dins quauqueis annadas qu'un professor malastrosament exilhat dins la nèbla aiganhosa bearnesa a escrich d'obratge e d'articles sus Mistral ; contunhi, tot en disent que de còps es pas evident de pas repepiar, de pas bretonejar, de trobar causas nòvas de dire, e mai qu'es sovent pesuc d'escriure d'un biais corrècte e interessant sus l'òbra mistralenca.

Per èstre totalament onèt, me fau apondre que lo pas definitiu vers l'estudi mistralenc es estat fach dins lo meteis temps d'un interès prigond per la psicanalisi e mai çò que se noma la psicanalisi dau tèxt literari, seguissent la dralha dei psicanalistas Didier Anzieu ò André Green e, de segur, la psicocritica de Charles Mauron. De tot segur d'unei son estats pron estonats : quand se parlava d'un libre que devíáu publicar sus Mistral, una bona part deis occitanistas picavan dei mans en pensant que mon prepaus èra de reglar son compte au mistralisme ; son estats ben decebuts estent que voliáu justament — e o vòli totjorn — defugir tota apartenéncia critica mistralenca, felibrenca ò occitanista que me semblavan ideologicament pesugas, e au contrari tornar ai tèxts d'un biais diferent. Lo critic de Sant Romieg es lo mai citat dins meis estudis, mai se paga lo deute critic que se merita, e leis vesieras de tota mena son pas de mon pretzfach. Libre estranh, prepaus estranh donc, coma m'o foguèt de còps dich, sens parlar dei prusiments que la psicanalisi pòt donar a aquelei que sa postura acòrda encara mai d'importància a aquela teoria : sabèm que son tan pròches l'òdi e la passion.

« *Mais je diffère depuis longtemps un récit nécessaire* » a justament escrich Stendhal dins la *Vie de Henry Brulard* en evocant la mòrt de sa maire, e mon atrivança per Mistral es pas qu'una question de recèrca universitària, aquelei recèrcas que son jamai desseparadas de preocupacions mai prigondas que fan nàisser d'estacament, estacas neuroticas evidentament. Mistral, l'ai legit abans de lo legir, l'ai conegut abans de poder saber qu'èra un escrivan provençau, estent qu'ai escotat de la votz de ma maire l'istòria — disiá coma aquò — de Mirèio e de Vincèn, istòria contada abans lo sòm e qu'ela, ma maire, aviá coneguda de sa grand. Coma ? Es ben simple : un pauc « embarrassada » per leis eveniments de sa vida deguts au vesinatge un pauc tròp arderós dau fiu de la familha que l'emplegava, aquela gavòta foguèt mandada a Lion, mai aviá vist, ausit, l'opèra de Gounod a Marselha abans d'èstre forabandida ; sabíá de còr aquela istòria, contada a sa filha e a sei felenas, çò fach que sens aver legit un sol vers de Mistral, coneissián aquela Marie-Antoinette Mesclè e tota la familha lo racònte de *Mirèio*. Me remembri un jorn d'aver oblidar lo nom dau jovenet qu'aviá fach passar Ròse a Mirèio sus son barquet, nom que ma maire me donèt, qu'aqueu Andreoun li èra familiar dempuei son enfança. Lo racònte èra tan present a l'existéncia familiara, tant evident, que ma maire s'es, naturalament, nomada Mirèio : se podíá pas faire autrament. Apondrai que la cultura provençala èra encara ben viva dins leis annadas cinquanta e seissanta a Marselha, e que la lenga d'òc, pasmens esconduda, èra presenta dins la familha, subretot en cò d'una tanta que se visitava sovent dins son ostau granoïenc. Mistral i figurava en magestat granda amb son amic Daudet, l'autor de *La Chèvre de Monsieur Seguin* qu'escotavi en ensajant de comprene lei darrièri frasas en provençau dau cònte dins leis instants d'abans lo sòm, en oposicion a l'autre costat pairenau, aqueu de la Corsega, dos costats per parafrasar un escrivan tanben apassionat per leis istòrias d'abans de dormir, *Mirèio* en plaça de *François le Champi*...

Farai pas l'escòrna de pensar que se pòt pas veire mai luenh que çò escrich. De segur, se pòt pas èstre son pròpri psicanalista, mai es evident qu'un interès psicanalistic se deu pas separar d'una cèrta introspeccion, *au son dintre* coma o ditz clarament l'expression occitana. Es evident tanben que mon atrivança per leis estudis psicanalitics es estada motivada per « l'elucidàri » mistralenc dei *Memòris*, tanben se se saup — mai Mistral o podiá pas saber — que d'elucidari n'í a ges ò puslèu que totei lei temptativas personalas son vanas, de mascas en masquetas, d'illusions en illusions, de farfantèlas en fantasmas. Laisserai pasmens cadun liure de pensar çò que vòu pensar, sens anar au desnosament grand, totau, aqueu dau Narcís davant lo mirau d'aiga, la cara de se a l'instant dau morir.

Ai vertadierament legit Mistral dins lo temps de meis estudis sestians — encara que d'estudis a l'Escòla Normala deis Institutors n'aviá ges —, anant a la bibliotèca Mejanès per fin de legir çò que m'èra pas encara a posita : Mistral bèu primier, abans de me crompar *Mirèio* dins la sola edicion de còst bas que se podiá trobar, la Garnier Flammarion de Rostaing, Aubanel, lei felibres, fins a de tèxts quasi desconeguts coma *Li Gabian* de Boissière ò *Lou Pouèmo di solitud* de Peyron. Mistral, lo legissiá a votz auta, coma una litania de la lenga, d'aqueu provençau qu'aviá mancat de m'escapar, trobant amb leis amics d'aqueu temps, aquelei de *Jorn* e mai Robert Lafont e Fausta Garavini, l'aculhença necita per acompanhar ma legida, sabenta, carnala, descuberta dei paisatges dau mond dins una altra lenga. Es per aquò qu'ai laissat Mistral se pausar, s'acantelar, fasent en ieu un camin necessari que demandava de temps, de maduresa e subretot de paciéncia, d'aquela re-coneissença psicanalitica.

En fin de compte, de que rèsta ? La figura mistralenca occitanista, li ai jamai cresegut ; au fons, me semblava — e me sèmbla encara — pastada d'una vista ideologica : Lafont acordava a Mistral la primiera plaça e sa conclusion quasi marxista que provoquèt lei responsas de Charles Mauron — es pas solament un afaire occitan - felibre que determina lei garrolhas de 1954, es tanben una postura de recèrca, una diferéncia màger dins l'analisi dei tèxts —, dona a la retirada mistralenca la part bèla a la non capitada sociala. Çò que Lafont aviá vist, sens i insistir coma auriá degut, es qu'aquela retirada es tanben resulta de la psiché dau poèta, a pròva lei discutidas qu'avèm agudas dins la debuta deis ans 2000, a la fin de sa vida, dins lo temps qu'escriviá *L'Enfant, la mort et les rêves*. La figura en magestat dau « Mèste », i aguèsse cresegut e acordat una importància, auriá per ieu negat la literatura dins lo potz de l'oblit, delaisant lo tèxt poètic per la vulgata ; ben altra causa m'atrivava e me pivelava, coma la legida de Delavouët descubert aqueleis annadas, per ieu lo sol vertadier mistralenc amb D'Arbaud dins una tiera d'escrivans que ne donarai pas lei noms, un Delavouët que rescontrèri jamai, çò que regreti que s'auriá pogut faire sens la desbaruta dau temps e la mort venceiritz. Li cresiá pas a aquela magestat ò alara la metiá, coma la pausariá uei, de cotria d'aquela de Proust, Woolf, Faulkner e Simon per evitar de citar de poètas e per nasejar fòra de la literatura occitana. Me semblava enganairitz, alunhada de la poèsia mistralenca, alunhada tanben de la lenga e de son pantais grand qu'es la literatura. Cresi a una altra magestat : aquela dau patiment grand, de l'ascla dolorosa de l'èstre, aquela d'un poèta qu'a tot abandonat per la necessitat interiora de l'escriure, tot çò qu'es escondut darrièr la lucha per la lenga e la cultura d'òc, per la renaissença, tot çò que foguèt lo Felibritge e que comptèt en forma de justificacion d'escritura, mai qu'es de còps inutil per nos ajudar de comprene e sentir au fons la valor d'aquela poèsia. Es per aquò que soventei fes, en forma de provocacion, afortissi que lei legidas etnologizantas de Mistral valon pas grand causa, son qu'un pretèxt que lo Malhanenc a trobat per se mascarar e pas laisser ponchejar lei feridas grandas de sei dolors. Enfre elei, la ferida diglossica de la maire e dau paire que lo Frederi pren en braçada e ne fa una òbra es pas la mai pichòta ; determina l'escritura en provençau, una part d'aquela causida au còntre dau francés, çò que seriá estat, finalament, mai rasonable. Mai la literatura, la necessitat de l'escriure s'acòrdan pas a la rason...

Me rèsta donc l'imatge d'un òme en grand patiment : patiment familhau, patiment amorós — es sovent ligat —, patiment de vida, trevança de la mòrt, de l'enfança perduda, de la lenga que

se va escapant tras «lou trèu» coma la maire «esperdudo». Partent d'aquò, m'es estat donc necessari d'inserir Mistral e son òbra dins son pròpri temps psicologic e de l'acarar a un autre temps, un temps literari e social, que d'aquel acarament dolorós l'òbra ne pòrta la marca. Mistral es a la perfin la resulta de la lenta derelicion psicologica, personala, la derelicion de cadun, l'entropia individuala de l'espècia, e de l'anequeliment indefugible de l'enfança e mai, d'un temps desenant esperdut, temps de la tèrra, de la lenga, de la maire e dau paire, temps dau mas — «*comme au mas, comme au tèms de mon paire, ai ! ai ! ai !*» —, desbaruta que la literatura encanta sus leis alas deis aucèus... La poèsia nos pòt permetre de suportar aqueu debanament, aquela corruda infernala que mena ai Santas ò sus lei pielas dau Pont Sant Esperit, tant que lei lònas nos aguèsson pas perdut, temps suspendut, estancat, mai temps que repren l'agotament sieu, e que sola la mòrt, aquela deis òmes ò dei rèis que van a la descisa, trenca, trissa e brigalha.

I a per ieu un secret mistralenc, e quand parli de secret pensi evidentament a Max Roqueta e a son *Secret de l'èrba* qu'escond, per aquelei que se vòlon laissar enganar, l'auta gèsta mistralenca de la lenga e de la poèsia. La filiacion es ansin establida : Mistral, D'Arbaud e Max Roqueta per una part, e Delavouët dins la rega singulara que foguèt sieuna. D'unei dirián de tot segur qu'es una bèla mesclanha, mai es mieuna, e afortissi — estent qu'ai pas lo temps ni l'espaci aici, pòdi qu'afortir — qu'es ben reala e s'apiela tota sus una mistica de la tèrra, de la lenga e de la maire, sus aquela trinitat mistralenca que tota l'òbra n'es bastida. Siáu anat ieu tanben en bosca dau secret de l'èrba, coma tant d'autres, en referéncia roquetiana — e que me siá permés de me remembrar a Montpelhier dei discutidas nòstras tocant D'Arbaud e l'admiracion granda qu'aviá Roqueta de *La Bèstio dau Vacarès* —, ensajant de retrobar dins la poèsia mistralenca l'endevenença dau temps, de la tèrra e deis òmes. Podriáu dire que sus aquela acordança siáu dau plen mistralenc, lo Provençau fasent partida de la familha granda dei ferits dau Temps que lo sègle XIX^{en} a iniciat e que lo XX^{en} a perseguit, sens lo dessenh ample d'una *Recherche* en pròsa, sens l'escarraunhada de la guerra, mai amb lo testarditge de «reveire» tras lo trèu lei siloètas desaparegudas e lo temps perdut. Tot *Verd Paradís*, coma curiosament d'aspèctes de l'òbra de Bernat Manciet, antimistralenc proclamat — qu'aviá ben legit lei Provençaus maugrat sei denegaments escalustrats, de *Casaus perduts* au *Gojat de noveme* — agacha vers lei confins d'una enfança desapareguda, tot *Verd Paradís* se bastís sus lo mond escrancat dau mas tras lo temps e sus la rebastison que l'escritura determina, necita rebastison còntra lo temps e l'escafament de la memòria.

Dos poètas presentan una « comuna preséncia » mistralenca : Mallarmé, amic dau Provençau e Paul Valéry. Se tracta de mandar lo lec coma se ditz, d'iniciar dos rescòntres poètics que demandarián mai d'amplitud.



Aquela legida mistralenca mena drech a la composicion d'una familha d'escritura. Lei feridas dolorosas son estadas dempuei quauquei temps relevadas, bèu primier per Charles Mauron, e son investment dins l'òbra estudiadas. Se tracta per ieu d'aquesta passa de perseguir aqueleis estudis, notadament dins dos tèxts despariers, escrichs a d'epòcas diferentas, *La Coumunioun di sant* e *Lou Pouèmo dóu Rose*. Lo segond espèra un libre grand que deuriá èstre menat amb coma amira l'aparicion « liuencho » dau desir e son afortiment, son escrancament puei sus lo mur dau temps. Seria temps de lo menar... Se tracta d'un autre punt de vista de religar Mistral ais escrivans francés de son temps : ai ensajat d'o faire per Maurice Barrès, mai d'un biais pron limitat ; meritariá un investment mai prigond. Aquelei feridas — fixacions sus la tèrra, la lenga e la maire, tèmas insistents de l'aiga correnta ò deis aigas mòrtas, aparicions luminosas dei « chato » naturant l'òbra e lo desir de l'escriure, absolut literari d'una poèsia anteriora, d'un estat objectiu de poëtizacion dau mond, çò que i a de daverar sus la « branco dis aucèu », toteis aqueleis feridas que l'escritura ensaja d'illustrar — e subretot pas de rancurar, ren se rancura, una *catarsis* que benlèu s'afortís per que se debane lo temps sens tròp de dolors, en se vesent Narcís au mirau — son partejadas per d'escrivans de còps despariers, se trobant au rescòntre d'una motivacion vesina, mai naturant d'òbras diferentas. Dos poètas presentan una « comuna preséncia » mistralenca : Mallarmé, amic dau Provençau e Paul Valéry. Se tracta donc aici non pas d'estudis definitius, mai de mandar lo lec coma se ditz, d'iniciar dos rescòntres poètics que demandarián mai d'amplitud.

La filiacion es evidenta. Se saup çò que Mallarmé deu ai felibres, notadament a son amic intim Teodòr Aubanel. Comparar Mistral e Mallarmé seria d'en primier temps afortir una diferéncia màger : lo poèta francés s'ensorniria mentre que lo Provençau obraria dins la clartat solelhosa, es çò que Mistral ditz notadament a prepaus de son « amic » francés en respondent a un jornalista, afortissent qu'a pas pron vist lo soleu Mallarmé. Diferéncia practica, mai faussa. Sabèm que l'ermetisme mallarmean es una responsa d'una concepcion de la poèsia concebuda en fonccion dei formas d'un messatge afortit, un fondament clar e acompanhant la literatura dins sa destinacion sociala e religiosa. Mistral pòt dire çò que vòu, e se plaçar dins la familha clarinèla de l'evidéncia poètica, çò que d'alhors son amic Mallarmé crei pas. Podèm pas legir *Lou Pouèmo dóu Rose* coma la sola evocacion de la batelariá rodanenca, aquela d'un temps passat « *di vièi e d'antico bounoumò* », çò que Mallarmé faguèt pas en lausant lo poèma de Mistral. Lei legidas liminàrias son aisidas, mai reductritz, e *Lou Pouèmo dóu Rose* es un temps sens limit, sens fin, que lo silenci poblant de questions acaba, s'acabèsse lo poèma « *sensò mai dire* ». Afortiment de la mòrt de la paraula, de la fin de la lenga poètica ò denegament dau lengatge, de la capacitat de la lenga poètica de ne dire mai que çò qu'es estat suggerit, despendença de la literatura ? Mistral e Mallarmé dins la meteissa penèla, per tot dire...

Stéphane MALLARME (1842-1898)

Apparition



La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
- C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Apparition, coma d'autrei tèxtes, notadament *Toast funèbre* escrich per lo *Tombeau de Théophile Gautier*, podrián èstre l'objècte d'estudis particulars. Se saup que Mallarmé a escrich aqueu tèxt vers 1863, tanben se lo publica vint ans après, poèma escrich per la promesa d'Henri Cazalis, Ettie Yapp, un nom qu'a degut ressonat dins l'esperit mallarmean, — es pas solament lo nom qu'a ressonat, mai tota la beutat d'Ettie que lusís enfre totei leis amics de Mallarmé, çò qu'èra finalament Zani per lei felibres. Es pas pena de chifrar, coma d'unei l'an agut fach, se Ettie foguèt la mestressa de Mallarmé estent qu'es pas important : Ettie jòga lo ròtle d'una musa que reviuda en cò dau poèta leis imatges femenins de sa maire e de sa sòr defuntadas, e mai que se liga au fantasma verginau de la jove femna pura. Cazalis demanda tre julhet 1862 a Mallarmé d'escrivre un poèma sus Ettie, çò que fa lo poèta, un poèma tant evident per que rèste vint ans mai ò mens escondut — se marida amb Maria Gerhard en 1863. *Apparition* presenta donc totei lei caractèrs de l'exposicion dau rescòntre amorós, mai un rescòntre totalament fantasmatic que reviuda leis imatges ancians de la psiché : sornuras e tristesa, aparicion quasi mistica, lutz solelhosa, femna-fada-maire passant sus l'esperit deis òmes.

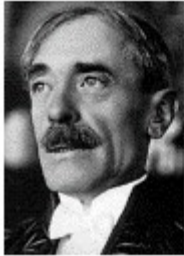


Mistral a escrich *La Coumunioun di sant* en abriu de 1858 e a publicat aqueu poèma dins *L'Armana* de l'an seguent. Se coneisson lei condicions d'escritura dau poèma e l'epifania poètica qu'agantèt lo poèta per la Totsant de 1857 en vesent una Arlatenca davalat leis escaliers de Sant Trefume. Es çò que ditz la tradicion, tradicion que Mistral a de ges de biais denegat. La correspondéncia amb *Apparition* es evidentá : Mallarmé a pogut legir lo poèma mistralenc e aquelei dos tèxts participan a l'edificacion dei figuras femeninas exemplaras, la mesa en relèu de la verge pura e sauvatritz, aquela illuminacion femenina, beutat irrealá. De tot segur, se l'inspiracion religiosa es mai ò mens presenta dins lo poèma mallarmean, se tròba au còr de *La Coumunioun* que la joveneta, non pas auçada en glòria per lei Santas coma Mirèio, es pasmens portada en sòmi per lei Sants e vei lo Crist dire la messa. Aquelei dos poèmas participan a l'edificacion de la figura femenina : per Mallarmé aquela de la fada, imatges dei mòrtas, la maire e la sòr, imatges de la musa que, tras lei dardalhs solelhós, escafa la tristesa e lei sornuras nuechencas, tanben se lo temps venceire repren son debanament e se lo remembre dau « *premier baiser* » laissa lo gost amar deis enfugidas... Mistral dessenha leis imatges d'un ideau femenin entre Mirèio e la chata de *La Coumunioun* dins leis ans 1850-1859, imatges mastrats per la figura dobla de la verge pura liurada a l'òrre destin deis òmes e de la femna carnala, « arlatenca » dobla. Se pòt dire sens s'enganar que lei chatas d'*Apparition* e de *La Coumunioun* se rescòntan dins l'efemèr dei passions amorosas fantasmaticas, reviuant d'imatges ancians, sempre presents au còr de l'òbra poètica. Entre 1857 e 1863 dos poètas que se coneissián an pogut bastir l'imatge fantasmatic d'una aparicion que sabían, naturalament, irrealá, mai pantais de literatura.

Paul Valéry es pas un escrivan socitós dei confidéncias autobiograficas, ben au contrari, sèmbla que lo refús, aparent, de l'intimitat dins la literatura li èra costumier. Insistís pasmens dins sei *Cabiers* e lo poèma *Enfance aux cygnes* sus un episòdi de son enfaça, sa negada mancada dins un jardin public au mitan dei ciunes. Negada per negada, un lector de Valéry qu'a legit Mistral a segurament establít un rapòrt entre aquel episòdi e lei *Flour de glaujo* mistralencas. Valéry a pogut legir lo racònte mistralenc paregut tre 1888 e mai segurament dins la version dei *Memòri* de 1906. Tanben s'es dificil de datar amb precision l'escritura d'*Enfance* e de la notacion dei *Cabiers* que remanda a l'episòdi de la negada, l'intertextualitat mistralenca nos pareis de remarcar. Lo Cetòri Paul Valéry es estat per un temps atrivat per la literatura occitana ; se saup ara que s'es pas estat

felibre, a participat a mantunei fèstas felibrencas e a publicat de tèxts revirats a l'occitan dins *La Cigalo d'or*. Son aventura occitana es limitada segon lo poèta en causa de sa coneissença relativa de la lenga d'òc, regret de pas poder legir Mistral dins la version originala.

ENFANCE AUX CYGNES



Paul VALÉRY,
Mélange.

J'étais un enfant qui marche à peine. Ma bonne tous les jours me menait dans un jardin public, montueux, compliqué de rocailles : il y avait un bassin dominé par un farouche Neptune de fonte, peint en blanc, orné de sa fourche à triple dent.

Des cygnes vivaient sur ce bassin. Un jour, ma bonne, m'ayant mis à terre sur le bord, je m'amusais à jeter des graviers dans l'eau sombre, avec toute la maladresse d'un bébé chargé d'un manteau et de collerettes roidement empesées qui l'engoncent. La bonne s'éloigna quelque peu dans les feuillages où l'attendait un sous-officier plein d'amour.

L'enfant avait une grosse tête et des membres faibles. Comment ne fût-il pas tombé dans l'eau ?

Le voici parmi les cygnes, flottant par le soutien des robes empesées qui formaient poches d'air.

La bonne et le soldat, tendrement disparus, ignoraient le grand péril de mon petit destin. Et les cygnes, sans doute, s'étonnaient de ce cygne inconnu parmi eux, leur pareil par la blancheur; mais cygne improvisé qui commence à sombrer, car le manteau s'imbibe, et les collets et les robes.

L'enfant déjà a perdu connaissance.

Pourquoi quelqu'un l'aperçut-il ?

Le plus fort était fait...

Cet homme brusquement entre dans l'eau, divise, épouvante les cygnes, et rapporte à la vie le pâle MOI évanoui.

Il l'emporte chez lui, lui fait boire une gorgée de rhum.

Mon grand-père voulait tuer la bonne.

Notam d'en primier que se tracta d'un episòdi autobiografic, un remembre indirect, que permet ai dos poètas d'afortir una pensada poètica e mai de sollicitar d'imatges fantasmatics, mes, mai per Valéry que per Mistral, au servici d'une estetica e d'una poètica. *Enfance aux cygnes* es pas solament lo raconte d'una negada de l'enfant sauvat, « *à tort ou à raison* » coma ditz la version dei *Cahiers*, mai la mesa en perspectiva d'una fixacion mairenala, transportada au nivèu de la poètica mallarmeana : l'enfant sauvat èra poèta « naturellement » e l'extasi poètic se podrà pus retrobar : l'imatge dau ciune enfre lei ciunes remembra la fixacion mairenala, ben presenta dins tota l'òbra valeriana, e remanda a l'horizont poètic d'un absolut literari, l'imatge de Narcís retrobant dins lo mirau de l'aiga sa cara pura dins l'acostament de la mòrt. Se saup que *Li Flour de glaujo* presentan l'insistència de la fixacion mairenala, l'enfant tombant a l'aiga per renovar lo ligam romput, se saup tanben que lo sòmi dei flors realiza lo desir de Frederi, desir acordat per lo paire, empachament dau compliment de l'Edip que lo paire deuriá pas favorizar, mai que lo paire de substitucion, lo fraire-sèrp escondut dins lo valat, tempta d'enebir. Çò que nos pareis interessant de remarcar, es pas solament l'episòdi constitutiu dei personalitats mistralencas e valerianas que se bastís sus lei fixacions mairenalas e sus lo ròtle dei Paires (paire - avis), çò que Valéry resumís per la frasa umoristica afortissent que « *Mon grand-père voulait tuer la bonne.* », umoristica bensai, mai una mena d'avoacion de l'absència dau paire. L'enfant-Narcís valerian es diferent de l'enfant-glaujo de Mistral : lo Provençau se chala dins l'aiga e pantaia ai flors dau paradís mairenau, se jardinant dins un mond que coneis pus lo temps, Valéry se vei en enfant-morrent, tirat de l'aiga e apercebut l'imatge de sa mòrt au mitan dei ciunes, au tocant de l'absolut poètic mallarmean que s'afortís qu'ais instants darriers. Çò qu'es donc de remarcar es de l'òrdre de la testarda recomposicion d'un episòdi de l'enfança marcant lo caractèr de l'escrivan, mai tanben seis atrivanças, que se lo paradís dei « flour de glaujo » existís dins lo sòmi, apareis ligat a la mòrt de la maire, l'escritura venent s'apondre a una ferida duberta que se pòt pas rancurar. Per Valéry, l'escafament dau paire — l'Itàlia, Genova còtra la Corsega — e la preséncia dau grand coma redemptor e castigaire de la serviciala — èra dins un bosquet amb son calenhaire mentre que l'enfant se negava —,

rescontran la questa literària recompausada ben après l'episòdi, Valéry donant a aqueu remembre una color literària marcada per sa poëtica e son estetica.

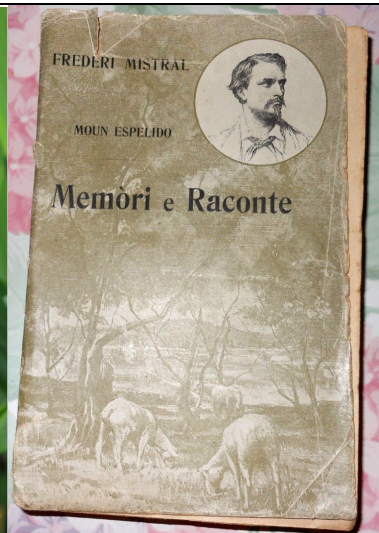
la flour di glaujo

GLAUJO, GLAJO, GLAÏO, GLAGE (lim.), (rom. *glaya*), s. f. Iris, glaïeul, plantes dont la feuille est en forme de glaive, v. *glaujòu*; les Glauges, nom de quartier, à Eyguières (Bouches-du-Rhône).

Un grand gaulhas ounte frouchavon jounes e glaujos.

T. ROUX.

...de tout acò, lou mai que me fasié gau à iéu èro la flour di glaujo. Es uno grando planto que sort à bèlli mato au ribeirés dis aigo, emé de lònqui fueio en formo de coutello e de bèlli flour jauno requinquhado en l'èr coume d'alabardo d'or



li bèlli flour de glaujo

... m'adraièrè dounc, soulet, vers lou Valat de la Pouso-raco.

Desempièi quàuqui jour li bèlli flour de glaujo se coumençavon d'espandi, e li man me prusien d'ana cueie quaucun d'aquéli bouquet d'or. E 'm' acò vène au valat, plan-planet

m'endavale à la ribo de l'aigo, mande, mande la man pèr arrapa li flour... Mai coume èron trop liuencho, me courbe, m'esperlongue, e pataflòu dedins: toumbe dins l'aigo jusquo au còu. Quile. Ma maire cour, me daverò de l'aigo, me douno sus lou quiéu quàuqui bacèu; e, davans elo, trempe coume un anedoun, me fasènt fila vers lou mas:

- Que te ié vegue mai, marrias, vers lou valat!

- Iéu anave culi de glaujo.

- O, bouto, tourno-ié cueie ti glaujo emai ti glaujo... Lou sabes pas que i'a 'no serp escoundudo dins lis erbo, uno grosso serp que pipo, que pipo lis aucèu e lis enfant, marrias!

...

me vaqui mai vers lou Valat de la Pouso-raco.

O mi bèlli flour jauno! èron toujours aqui, fièro, au mitan de l'aigo, que me fasien ligueto, ligueto, tant e tant que me pousquère plus teni. Iéu descènde bèn d'aise, bèn d'aise sus la ribo; mete mi dous petoun, bèn ras, bèn ras de l'aigo; mande la man, m'alongue, m'estire tant que pode... E pataflòu! me plante jusquo au quiéu dins la limo. Ai! ai! ai! à moun entour, dóu tèms que regardave gourgouia li boufigo, e qu'à travès di sagno me semblavo entre-vèire veni lou serpatas:

....

Ma maire cour, m'aganto, me derrabo tout negre de la boudro pudènto, e, la proumiero causo, estroupant ma raubeto, pin! pan! uno foutado de bacèu sus lou quiéu:

- l'anaras mai, testard, i glaujo? i'anaras mai pèr te nega?...

me couchè dins ma brèssò, ounte, las dóu plourun, au bout d'un pau m'endourmiguère.

E, devinas ço que soungère! Parbiéu, mi flour de glaujo... Dins un bèu courrènt d'aigo, que serpejavo autour dóu mas, cande, linde, azuren coume li Sorgo de Vau-Cluso, vesiéu de bèlli mato de gràndi glaujo verde qu'espandissien en l'èr uno man-fado de flour d'or.

De damisello d'aigo venien se ié pausa 'mé sis aleto de sedo bluio. E iéu nadave, nus, dins l'oundo risouletto, e cuiéu à manado, à jouchado, à brassado, li flourdalis bloundino... E dóu mai n'en cuiéu, dóu mai n'en sourgissié.

Tout-à-n-un-cop entènde uno voues que me crido: Frederi!

Me revihe, e que vese, bèu Bon-Diéu! uno pognado, uno grosso pognado de glaujo coulour d'or, que roussejavon sus ma brèssò.

Éu-meme lou patriarcho, lou Mèstre, moun segne paire, èro ana me culi li flour que me fasien gau; e la Mestresso, ma maire bello, lis avié messo sus moun lié.

(Memòri e Raconte)

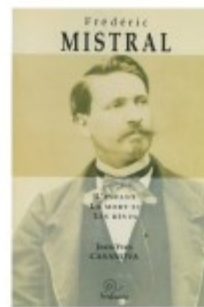
De que dire de mai ? Mistral aparten a una família exemplara. Per eu, coma per Mallarmé e Valéry, la literatura es segurament revelacion de se, mai aquela revelacion es pas una fin literària. Au contrari, es un mejan de bastir una òbra, e se devinha dins lei cordura de la trama poètica, de fius autrament dolorós. Lei posturas dei poètas apareisson ansin completament treboladas : postura mistralenca ieratica e solària qu'escond lei feridas d'un òme en bosca d'un tresor perdut, postura mallarmeana d'escuritat revelada au jorn plen dau lume, postura valeriana que l'estetica literària ensaja d'amagar ço mai essenciau.

Se podriá contunhar sens termina e leis estudis entamenats aici demòran naturalament estequits. Seràn, bensai, repres un jorn ò l'autre. Acabarem sus una nòta mai personala. Cresi d'aver ensajar d'anar vers « l'elucidari » dau critic. D'unei, sorrissants, diràn qu'ai laissat de caire l'escrivan. L'un va pas sens l'autre, e per ieu, tot es ligat. Es pasmens pron dificil d'èstre lo comentator de son òbra, dificil e messorgier, tanben perillós per l'escrivan e per lo legeire. Lo sens, « anatz lo trobar » coma auriá dich Mallarmé. De tot segur, sens èstre tròp nèci, podriáu dire qu'ai semenat de granetas mistralencas — la mai evidenta es dins lo títol de mon darrier recuelh

de poèmas —, mai aquelei granetas, conscientas, son ren comparadas a çò escondut, escapat. Es pas a ieu de relevar d'autrei granetas. Aurai pasmens jamai acabat de legir Mistral, coma de perseguir lo secret de l'èrba.



**... postura
mistralena ieratica
e solària qu'escond
lei feridas d'un òme
en bosca d'un
tresaur perdut**

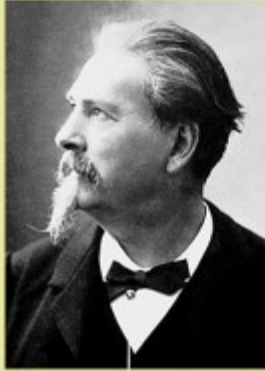


Jean-Claude Forêt

(Université Paul Valéry)



*Maguelone, haut lieu des lettres occitanes et
françaises: de Bernard de Trévières à Max
Rouquette en passant par Frédéric Mistral, Robert
Lafont et bien d'autres...*



Découverte de l'œuvre littéraire de Frédéric Mistral

Mirèio (1859)

Calendau (1867)

Lis Isclo d'or (1875)

Nerto (1884)

La Rèino Jano, (1890)

Lou Pouèmo dóu Rose (1897)

Moun espelido, Memòri e Raconte (1906)

Lis óulivado (1912).

Nous avons terminé la journée, comme il se doit, par une présentation de l'œuvre de Mistral avec lecture de quelques grands textes qui jalonnent cette œuvre.

Le premier de ces textes a un intérêt particulier puisqu'il est antérieur à la parution de « Mirèio » et probablement contemporain de l'élaboration de ce grand poème fondateur. Il nous fait visiter Maguelonne en 1853, presque un demi-siècle avant la Santo Estello, en compagnie du montpelliérain Alfred Moquin Tandon, remarquable érudit qui écrivait de délicieux bouts rimés en languedocien de Montpellier et en provençal mistralien, et réalisa grâce à sa grande maîtrise de l'occitan médiéval un savoureux pastiche de chronique médiévale qui fit quelque temps illusion, le « Carya Magalonensis ». Et ce dernier livre, comme son nom l'indique, est une chronique imaginaire de Maguelone.

On voit en lisant ces vers d'un jeune poète de 23 ans déjà maître de son style et de sa métrique, que Mistral était donc déjà fasciné par l'île de Maguelonne. Il imagine la belle cité pleine de vie qui se dressait là jadis.

À M. MOQUIN-TANDON

*Professeur de botanico à la Faculta di Sciènci de
Paris, autour dóu Carya Magalonensis.*

I

*Adès iéu me pausave à l'oumbrage fougous
Dóu vièi nóuguié de Magalouno,
Mai es tan dous lou fres que douno
Que sus la molo tepo ai fa'n som mervihous.*

II

*E dins moun som ai fa'n beù sounge,
E coume lou magnan dóu coucoun estrassa
Espelis 'mé d'aletto, ai vist lou tèms passa
Qu' espelissié de soun vieiounge*

III

*E li noble segnour e li Papo e li Rèi
Venien campa souto l'oumbrage,
Emé de vòu de poulit page,
Vesti de sedo blanco e de velous vermèi.*

IV

*E lou nóuguié de Magalouno
Sèmpre mai estendié soun pàli souloumbrous,
Sèmpre mai ie venié de chivalié courous
Emé d'eissame de chatouno.*

V

*Veguère d'archevesque emé si mitro d'or,
La crous de Diéu sus la peitrino,
E si grand capo cremesino,
E lou mounde agrouva n'en beisavo li bord.*

VI

*E dins la pòusso di carriero,
Dins la pòusso venien li conse di céuta:
Caminavon plan-plan, fièr de si liberta,
Souto li ple de si bandiero*

VII

*E pièi, arrenquiela, li mèstre mestierau
Entre-mitan de si counfraire,
Fasien voulastreja dins l'aire
Si drapèu que la guerro avié clafi de trau.*

VIII

*E tout acò se recampavo
Souto lou grand nóuguié que fai ouchbro, e pamens
Coume un aubre enfada, l'aubre magalounen
Toujou que mai se relargavo.*

IX

*Tan e tan que lou brut de si milo ramèu
Semblavo lou cant d'uno ourgueno
E d'esperit de touto meno
Venien pèr se i'escoundre à l'abri dòu soulèu.*

X

*Veguère aqui dins li broundiho
L'Esperit-Fantasti, malin e countreirous,
Que destapo en risèn lou sen blanc e courous
De la chatouno que soumiho.*

XI

*Le veguère peréu de vòu de Fouletoun,
E coume li rato-penado
I cafournò soun pendoulado,
Pendoulavon i branco e tout en un mouloun.*

XII

*E souto l'oumbro que tremolo
Li Fado clarinello èron à roudalet,
E fielavon li jour lusènt e risoulet
Di bèlli rèino, si fiholo.*

XIII

*Mai lou Cèu tout d'un cop durbiguè si palai
Una clarta mai que mai vivo
Enluminè lou front di nivo
E Diéu sus noste mounde escampihè si rai*

XIV

*E dessu'n trone qu'esbrihaudo
La Vierge èro assetado, entre milo angeloun,
E soun fieú trelusènt, dous coume un agneloun,
Èro coucha dedins sa faudo.*

XV

*Sant e Santo à l'entour li pregavon sèns fin...
Èro de cant que s'aubouravon
E que jamai, jamai calavon...
l'avié'njusque Sant Roc emé soun noble chyn.*

XVI

*Davan ma visto esbalouïdo,
Ansin dóu tèmps passa li ple s'expandissien,
E cènt causo embouïouso à iéu s'esclargissien,
En reprenèn nouvello vido!*

XVII

*E dins moun cor galoi me sounjave enterin :
O Mistralet, sauto de joïo!
Tan de miracle e de belloïo
Te van èstre un sourgènt d'armounious refrin.*

XVIII

*Oh! pèr ma fisto, me semblavo
Qu'erian au tèms di Fado e di vièi troubadour :
Deja m'alestissiéu, e per canta l'amour
Deja moun lut vounvounejavo*

XIX

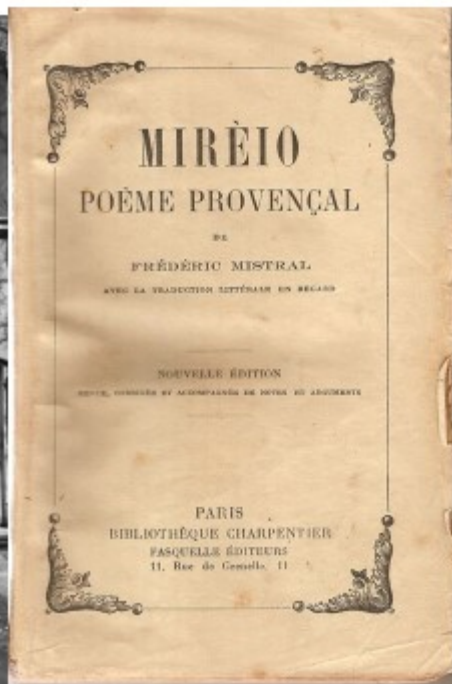
*Subran un Fouletoun pareiguè davan iéu,
E me diguè d'un èr trufaire:
Reviho-te ravassejaire...
E subran lou passa s'esvane dins la niéu!*

XX

*Moun amo alor se destrassouno,
E noun sai coume vai, Moussu, n'ai vist plus res,
Senoun vous, que risias souto l'oumbrage fres
Dóu grand nóuguié de Magalouno.*

Maiano 1 setèmbre 1853

1. Dins **Mirèio**, Mistral





Mirèio (1859)

« Le poète de *Mirèio* est un André Chénier, mais un André Chénier gigantesque qui ne tiendrait pas dans les *quadri* où se tient le génie du premier. Il y étoufferait...

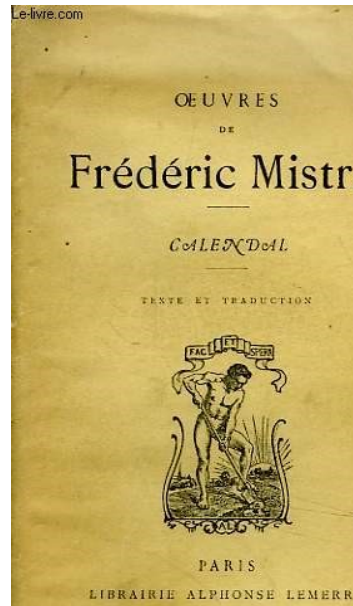
« Jamais poète n'a tordu plus vigoureusement un sujet que M. Frédéric Mistral n'a tordu cette malheureuse petite églogue dont il fait aujourd'hui, comme d'une grappe enchantée, ruisseler des beautés intarissables, sous le pressoir de ces douze chants. Eh bien! il n'est pas une seule de ces beautés qui ne soit différente des autres et qui ne marque, par une variété d'autant plus étonnante que les mœurs peintes par M. Mistral sont naïves dans leur pittoresque et les personnages qu'il met en scène des êtres essentiellement primitifs...

« Encore une fois — ne nous lassons pas d'y revenir — le caractère de cette poésie divinement douce et divinement sauvage, est le caractère le plus rare, le plus tombé en désuétude dans la production de ce temps, c'est la simplicité et la grandeur... »

Barbey d'Aurevilly « le connétable des lettres »

Mirèio anavo davans elo,
Coume antan **Magalouno**, aquelo
Que cerquè tant de tèms, en plourant, dins li bos,
Soun ami Pèire de Prouvènço,
Qu'èu empourta pèr la vioulènço
Dis oundo, èro restado sènso.
I counfigno pamens dóu terraire entre-fos,

E dins lou pargue recampaire,
L'avié li pastre de soun paire
Qu'anavon deja móuse; e d'ùni, 'mé la man,
Tenènt li fedo pèr lou mourre,
Inmouable davans li fourre,
Fasien teta lis agnèu bourre;
E de longo entendias quauco fedo bramant...



Mistral lisant *Calendau* aux Félibres, 1866.

Autour du Maître [4], : Théodore Aubanel [3], Jean Brunet [5] (Mme Brunet, amie des Mallarmé, est le n° [8]), Anselme Mathieu [9], Joseph Roumanille [13], Antoine Crousillat, de Salon [10], William-Charles Bonaparte-Wyse [2], Félix Gras [1], Louis Roumieux [12], Pierre Grivolos [11], Victor Balaguer [6].

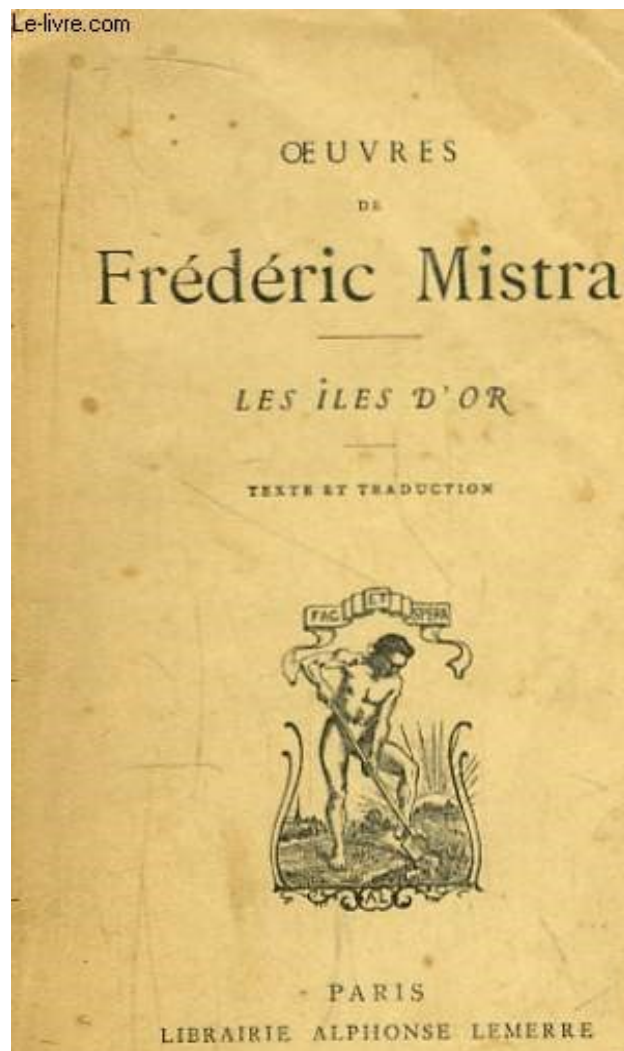
Calendau (1867)

Auto! la bancado argentino
Fai soun camin: di mar latino
Seguis lou ribeirés; d'Ercule tout-bèu-just
En s'esquichant passo i Coulouno,
Frusto la fièro Barcilouno,
Toco Port-Vèndre e **Magalouno**,
Escapo dóu Martegue e poujo vers Frejus.

E tout-de-long dóu roumavage,
Au souleiant di baus sóuvage,
Entremoulis d'amour li toumple d'amarun
E li pradello d'esmeraudó;
Pièi, sus li coudouliero caudo
Ounte l'escumo fouligaudó
S'aflato en petejant, escampo lou grouün.



Lis Isclo d'or (1875)



Dans « Lis Isclo d'Or » ce sont deux poèmes importants qui mentionnent Maguelonne

Lou bastimen vèn de Maiorco

Emé d'arange un cargamen:

[...]

*A **Magalouno**, au port de Bou*

Cargon de sau, de blad encaro

E tout es plen de bout en bout:

.....

*Fraire de Catalougno, escoutas ! Nous an di
 Que fasias peralin revieüre e resplendi
 Un di rampau de nosto lengo:
 [...]
 E quand avian dins **Magalouno**,
 Quand avian dins Marsiho, à-ç-Ais, en Avignoun.
 Quauco bèuta de grand renoum,
 N'en parlavias à Barcilouno.*



« Li roso que Saunon » de Josèp Loubet⁶³

⁶³⁶³ Le montpelliérain Joseph Loubet (1874-1951) a été très actif au sein du Félibrige, depuis son exil parisien, et il semble qu'il a laissé une œuvre manuscrite considérable en provençal mistralien et en languedocien de Montpellier. Il « n'a publié qu'en 1902, chez Roumanille, à Avignon, un recueil de poèmes sous le titre "Li Roso que saunon" préfacé par le capoulié Pierre Dévoluy. Les morceaux qui le composent constituent un témoignage de foi à l'égard de notre terre d'Oc. Il y fait preuve d'une sensibilité qui, d'ailleurs, ne l'abandonna jamais, car il y avait, au fond même du cœur de Joseph Loubet, une grande part de rêve, entretenue par ce qu'il appelait le mystère de l'avenir. Si, avec l'âge, une certaine mélancolie apparut dans ses œuvres, elle ne lit jamais de lui un désabusé, et les petites pièces de vers que l'on retrouve de lui, dans "l'Armana Prouvençau" et dans la plupart des revues félibréennes, révèlent toutes cet état d'âme, qui resta toujours influencé par le "symbolisme" de ses premières années ». [Ivan Gaussen : Un apôtre du Félibrige : Le majoral Joseph Loubet (1874-1951) - Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1998]

MAGALOUNO

A Moussu F. Fabrèges.

Proche Magalouno-la-Morto,
M'acaminave pensatiéu.
Èro à l'intrado de l'estiéu;
S'aubouravo uno vapour forto
Di colo blanco e dis estang
Que lou Rèi Soulèu poutounavo,
E coume uno auro m'alenavo
Aquelò vapour; mi vint an
Cremavon de tant d'arderesso:
Fam de bèuta, pantai d'amour,
Que me semblavo lou mamour
De la Naturo la Grand-Mestresso...
Esmóugu, passère la porto,
Tremoulant e bas lou capèu,
Cridère: «La fe noun s'esbèu!
M'an proun repeti que siés morto,
"Mai te pourgisse moun salut
Coume à-n-uno vivo!... Lazàri
As vist sourti de soun susàri:
Ansindo, un jour, de l'atahut
Sourgira toun antico glòri,
T'aubour daran mai li lahut
Au cant di chato e di lahut,
E tis evesque faran flòri!
"Ié salude ta poutesta!
— O Magalouno bèn-astrado!
Au mitan de la mar sacrado
Saras mai, isclo de bèuta!
Tis ourgueno tant poudouso
Calaran e lou brama rau

Dis erso fèro e lou mistrau!
O Magalouno benurouso,
Lou Segne vai coucha li flèu;
Veici li tèms de l'Evangèli,
Vas segnoureja coume un iéli
Subre li terro dóu Soulèu!
E pèr li seca ti lagremo
Veiras bessai, dins lou trelus,
Tourna lou bèu barquet de lus
Que t'adurra li Santi Femo!
"Li despestelaren ti porto!
O Magalouno, noun siés morto!
"Mai, s'ausis rèn que moun salut.
Met, la pinedo, uno courouno
A ti paret. Lou soulèu douno,
T'envertouiant de si belu!
Trèvon plus la grand mar latino,
Cargado dis or li mai bèu,
De relicle dóu Sant Toumbèu.
Li nau roumano e leventino!
"Mai, fouguejes coume un simbèu!
— Siés uno espaso diamantino
Pougnudo au cor di tèms pagan!"
Coume uno grand Rèino esprouvado
E coume uno Santo, agrouvado,
Magalouno espèro en pregant.

**



Bienvenue



Un jorn dins la montanha...

Dins ma montanha vegèri uèi
un esquiol passar d'un sap a l'autre
que me cridèc qu'èra pas content de me vèser.



Vegèri dins lo bòsc los gais se pelejar per un
cereison,

Sentiguèri lo perfum especiat d'un cabriòl
qu'aviá passat lo camin, ont mangèri sus las raxas
abajons e fragas salvatjas.

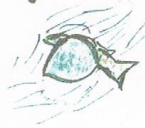


Amagèri un cep sus son leüt de mossa,



Vegèri un vintenat de vòltres virolejar
sens donar un còp d'ala.

Vegèri s'amagar qualques truitas
vivas coma l'esthauc jos las pèiras del ruc,



Vegèri una ardada d'isards folastrejar
dins un penjat erbut,



Vegèri un falquet al peitral blauenc tombar
coma un calhau sus un ratinhòl que s'emportèc,
Vegèri las nivòls blancas se miralhar dins
los tres laquets blau, verd e negre,

Abusiguèri lo tòc-tòc del pic traucant un vièlh pin,



e vegèri se colcar lo solelh
en aquesta fin del jorn al cel indi.

Andrieu Pagès

Pèire Pessamessa



Les écrivains de langue d'oc dans la tourmente

Quatre mois après la mort de Frédéric Mistral, prix Nobel, éclate la première guerre mondiale. La tentative de d'écrivain provençal de *respelido*, renaissance d'une langue et littérature médiévale a échoué; le peuple occitan s'il continue à parler majoritairement sa langue adhère aux thèses propagées par l'école de la république obligatoire et laïque depuis 1884 : il parle patois et non pas une langue de culture. Si l'œuvre de F. Mistral -fondation du Félibrige en 1854, succès mondial de *Mirèio* en 1859-jouit d'un grand prestige et peut influencer des mouvements similaires en Catalogne et ailleurs, mais ici bas, le peuple ne le suit pas et s'enferme dans la doctrine républicaine de 1793 avalisée par la Convention à la suite du rapport de l'ex-abbé Grégoire: il ne peut y avoir en France d'autre langue que le français et

tous les dialectes , patois doivent être exclus du domaine officiel et de l'école y compris des langues par ailleurs comme l'italien en Corse, le flamand dans le Nord et l'allemand en Alsace-Lorraine. Si dans sa période républicaine et conspiratrice, Frédéric Mistral montre quelques velléités de porter la question sur le terrain des nationalités -*la Coumtesso, Calendau*, après la défaite de 1870 contre la Prusse et l'annexion de l'Alsace-Lorraine , il vire casaque et capitule devant le nationalisme français exacerbé. Et les débuts de la troisième république ne facilitent pas les choses; au moment même où Jules Ferry mène de front le combat contre les patois à l'école et se lance à corps perdu dans les expéditions outre mer pour faire de la France une grande puissance coloniale. À cette époque là, où l'on ne badine pas avec le patriotisme. F. Mistral et les félibres qui veulent réhabiliter la langue des troubadours sont accusé de séparatisme et de trahison. Ils doivent se défendre et le font par une surenchère patriotique: en 1889 paraît un recueil de poèmes au titre significatif *pèr l'Alsaço-Lourreno* qui recouvre tout l'échiquier politique du Félibrige, de la gauche (Auguste Fourès) à la droite (J. Roumanille) dans le plus pur style du patriotisme revanchard de Déroulède. Pas davantage que le pacifisme des socialistes qui partira en fumée à la déclaration de guerre, *l'albigéisme*, c'est-à-dire l'exaltation de la lutte des occitans contre les croisés de Simon de Montfort au 13^e siècle, ne pourra empêcher la grande vague patriotique d'août 1914 et de nombreux conscrits après un service militaire obligatoire qui en dernier ressort aura été porté à trois ans sont embrigadés dans une guerre interminable qui durera quatre ans et embrasera le continent. On croyait qu'elle serait fraîche et joyeuse et courte. En fait, elle dura plus de quatre ans et fut une saignée. Un écrivain provençal bien connu Jean Giono qui a rédigé son œuvre dans un français fortement teinté de provençalismes dans sa première manière fut envoyé au front en 1915 et en tant que soldat de deuxième classe dans l'infanterie alpine fit la guerre jusqu'à la fin.. dans ses écrits pacifistes-refus d'obéissance 1938, lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix-, il nous donne une idée de l'amplitude du carnage : *le 11 novembre 1918, avec M. V. mon capitaine, nous sommes à peu près les seuls survivants de la première 6^e compagnie....la 6^e compagnie a été remplie cent fois et cent fois d'hommes... comme un boisseau de blé quand le boisseau était vide d'hommes, enfin, quand ils n'en restait plus quelques uns au fonds, comme des grains collés dans les rainures,on le remplissait de nouveau avec des hommes frais.*(1^o) Quand la guerre éclate, nous ferons une première constatation, le français n'est pas encore la langue usuelle de la majorité des méridionaux et dans les tranchées des plus jeunes aux plus vieux les habitants des provinces du Midi parlent patois entre eux et ce sera l'occasion de vérifier l'unité de la langue d'oc dans la variété de ses dialectes. J'en ai fait moi même l'expérience : dans mon jeune âge , quand j'interrogeais les poilus de la grand guerre sur leur vie quotidienne au front, tous les témoignages étaient concordants « *a, òc, i aviá ambe nautre de sordats dau Limosin (o de Tolosa) e se compreniam ben en patois. Té, n'i aviá un que nos cantava aquela cançon....* » (2^o) et il me chantait la chanson en dialecte limousin. Seconde constatation, la guerre survient à un moment où le mouvement de F. Mistral, me semble-t-il, fait une nouvelle percée dans la jeunesse après celle des félibres fédéralistes de 1890. Mistral est acclamé par la jeunesse estudiantine à la Santo Estello de 1913 à Aix en Provence où les étudiants détellent

les chevaux de sa calèche pour la tirer eux mêmes-. Une nouvelle génération se lève qui veut en découdre et faire triompher les idéaux mistraliens. Hélas, les orages s'amoncellent et un an plus tard, après pour certains un service militaire interminable de 3 ans, ces jeunes activistes se retrouvent entraînés dans la tourmente. Si l'on en croit le numéro spécial de la revue *Calendau* consacrée à la centaine de félibres tombés au champ d'honneur, on doit déplorer la perte de 21 écrivains d'oc, parmi lesquels 3 catalans d'Espagne (3°), car de nombreux catalans s'étaient engagés du côté des alliés, s'imaginant naïvement qu'il s'agissait d'une lutte de la civilisation contre la barbarie. Et ce fait est significatif, car évidemment, l'on peut supposer qu'ils s'étaient connus dans les tranchées, mettant un point final surprenant à l'amitié catalano-provençale datant de Mistral et de Balaguer. Et la revue publie une anthologie des textes en occitan que nous ont laissé ces héros de la première guerre mondiale, suivant la terminologie de l'époque. C'est en fait peu de choses à côté de l'anthologie des écrivains français morts à la guerre 1914-1918 en cinq volumes qui publie les textes de 560 hommes de lettres qui n'ont pas survécu au conflit, parmi lesquels on retrouve le nom de deux écrivains occitans de l'anthologie de Montpellier.. Il est toutefois un domaine où ces écrivains occupent une place importante celui des journaux de tranchées. Car après la guerre de mouvement des premiers mois, les soldats s'enterrent et d'un assaut à l'autre, les poilus sont des loisirs que ne remplissent pas toujours le jeu de cartes ou les mots croisés. À partir du mois de décembre 1914 où le front s'est immobilisé naissent ces premiers journaux illustrés – photocopiés et les félibres et défenseurs de la langue d'oc se taillent la part du lion. Grosso modo, on peut distinguer les tendances suivantes: d'abord autour de Marius Jouveau et de Francis Pouzol se concrétise une pratique bien rodée, celle du Félibrige officiel, avec la fondation d'une école l'escolo dóu boumbardamen qui entre les campements, les permissions et les tranchées déploie une activité que l'on pourrait appeler traditionnelle; une littérature dans la droite ligne de celle de l'armana provençau qui continue d'ailleurs de paraître pendant la guerre, sous le signe de la galéjade et du soleil, des poésies, des cascadeleto, des historiettes. Son mot d'ordre est *lou canoun me fai canta*. Issu de l'escolo dóu boumbardamen au mois de janvier 1915 le félibre Bodon Lashermes entouré de jeunes gens qui comme lui viennent de l'Auvergne méridionale le Velay fonde l'écho du boqueteau dont il fut rédacteur en chef du 31 janvier jusqu'au 2 juin 1915; le journal n'a pas de périodicité et fait souvent place à une édition provençale l'eco dau bousquetoun ou en dialecte du Puy-en-Velay, ce qui en fait le principal journal de tranchée de la guerre de 1914-1918. Lorsque le 18 décembre 1918, l'escolo dóu boumbardamen et l'écho du boqueteau furent solennellement dissous par Marius Jouveau et Bodon Lashermes, 322 numéros avaient vu le jour, formant un épais volume de 1634 pages. On trouve de tout dans ces articles ou poésies écrits sous la canonnade et pour un universitaire qui a du temps à perdre, quel beau sujet de thèse ! en tout cas, les félibres avaient payé leur tribut à la guerre Marius Jouveau dénombre parmi la centaine de membres de l'escolo dóu boumbardamen 16 tués et 43 blessés. Et des prisonniers comme Charasse qui de son stalag au fin fonds de l'Allemagne collabore à l'eco dóu bousquetoun. Maintenant prenons le cas des

écrivains méridionaux blessés, réformés au cours de la guerre comme Pierre Azéma, trépané qui se refuse à abandonner ses compagnons de lutte et fonde début 1915 à Montpellier le périodique *lo gal* pour soutenir les poilus occitans qui devint *lo sol jornal en lenga d'oc* que pareiguèt régulièrement tot lo temps de la guèrra (4°). Il ne s'arrêta qu'en 1920 à cause du manque de papier qui affecta la presse; cette fois c'est de la ville de Montpellier que majoritairement viennent ses collaborateurs Louis Bonfils (Filhòu), J. Teissier, H. Miremont, J Teisnei (tous les quatre tombés au champ d'honneur) , G; Millet (mort de ses blessures en 1920) L. Stehlé, Delpon-Delascabras, J. Bardin, P. Causse. Un autre montpellierain plus âgé, mistralien fervent vivant à Paris Joseph Loubet fonde la gazeto loubetenco qui recueille les articles des poilus occitans *dis Aups i Pirenèu*, notamment ceux des gascons qui saluent cette hoelhe mesadyere d'amistat, ta d'aquere heyte d'unioun entre lous sordats dau Mieydie (5°). quel est le contenu de ces journaux engagés, d'abord la défense du soldat méridional -le XV° corps d'armée composé en majorité de provençaux et de languedociens qui fut à la fin du mois d'aôut 1914 d'être responsable de la défaite de la Somme, amalgamé avec la révolte des soldats de 1907 qui refusèrent de tirer sur les vigneron, pure opération de propagande pour dissimuler l'impéritie du haut-commandement militaire français, messorga d'estat, craca patrioutica (6°), ensuite la lutte contre les embusqués, et l'affirmation de la doctrine mistralienne, la fraternité d'armes dans la langue du terroir, une mission mystique celle d'unir spirituellement tous les félibres qui se battaient aux armées. Mais aussi ne manquent pas les poncifs de l'époque, la lutte contre la barbarie teutonne au nom de la race latine. D'autres écrivains sortirent de la guerre grand mutilés comme Pau Eyssavel et beaucoup en portèrent les séquelles. En conclusion deux écrivains tombés dans les derniers mois du conflit surnagent : le provençal Francis Pouzol et le montpellierain Filhòu (Louis Bonfils) l'un sergent major et l'autre sous lieutenant qui, une fois la guerre finie, nourrissaient des projets grandioses dans le domaine de l'enseignement et du journalisme comme la création d'un quotidien. L'un poète délicat voué à l'horreur des tranchées et l'autre un des meilleurs prosateurs occitans avec son journal du front qui nous fait penser à celui de Maurice Génévoix; s'ils avaient survécu au conflit, peut-être Francis Pouzol aurait-il été l'auteur d'une œuvre comparable au feu de Barbusse ou au dessus de la mêlée de Romain Rolland, deux ouvrages qu'il avait pu lire à leur parution et qu'il admirait, ou de *im Westen nichts neues* d'Erich Maria Remarque, pour faire une incursion du côté allemand. Quant à Louis Bonfils, les fragments qu'il nous a laissés de sas lettras de guerra nous font penser à Ernst Jünger et à son récit *im Stahlgewitter*. Contrairement à l'instituteur Pouzol, le militaire Bonfils n'est pas pacifiste, il apprécie dans son existence de soldat « *una vida bolegadissa, dangeirosa e sublima*, le triomphe de l'éphémère, la beauté des combats sous l'orage... en plus, Filhòu était un mainteneur fanatique, utilisant systématiquement en tant qu'officier la langue d'oc avec ses soldats, ce qui lui valut une comparution devant le conseil de guerre en 1916 où il fut acquitté. Une fois la paix revenue, le mouvement de renaissance de la langue a manifestement souffert de *l'esfraiousa saunada patida per lou Felibrige vivent e agissent de 1914 e l'inevitable anequelimen que s'en es seguit*(7°) , comme

l'écrit Pèire Azema dans son recueil de ses articles du Gal » *a boulet rouge* (1930) et il tente de donner un sens au sacrifice de ses compagnons: *baste qu'aquel sang agne pas rajat per ren.* pourvu que ce sang n'ait pas couler pour rien. C'est pour la France et aussi pour le Midi qu'ils sont morts en parlant la langue d'oc, ce sont tous les martyrs de la terre méridionale que nous avons la prétention d'honorer, de glorifier et pour tout dire de venger. Passée la tourmente, la littérature occitane ne cherche pas son inspiration dans les événements guerriers. Le Rouergat Charles Mouly, rescapé de la tuerie, mutilé dans sa chair, auteur de 7 à 8 romans paysans, grand connaisseur du monde rural ne consacre qu'une seule œuvre de fiction à la grande guerre *al cant de l'alauseto ou trento ans d'agriculturo en Rouergue* (1928) (au chant de l'alouette ou trente ans d'agriculture en Rouergue) où le conflit n'intervient que comme épilogue et où il fait preuve d'un optimisme stupéfiant: quatre fils sont nés dans cette ferme, mais aucun ne sera tué à la guerre. Deux œuvres romanesques estimables ont été récemment publiées Pèire e Maria, d'un autre rouergat Francis Deleris (1992) et un roman limousin : *los jorns telhòu les jours tilleul* (1996) de Roland Berland où la guerre et l'amour forment la trame et dont l'issue ne peut qu'être tragique. Comme le film magnifique de Georges Franju *Thomas l'imposteur* (1964) tiré d'un roman peu connu de Jean Cocteau de 1923, l'une des meilleures œuvres cinématographiques sur la guerre de 1914-1918 auquel nous joindrons un autre film *Histoire d'Adrien* de J. P. Denis (1980), cette fois parlé en occitan du Périgord et où le héros à la fin meurt la langue sur les lèvres, donc un de ces martyrs anonymes de la terre méridionale suivant Pèire Azema, au même titre que ces jeunes écrivains fauchés prématurément par la mitraille qui n'ont pu donner la pleine mesure de leur talent.

PIERRE PESSEMESE

1° le pacifiste Jean Giono écrit encore : en 1915, je suis parti sans croire à la patrie...je n'ai jamais été blessé, je n'ai jamais été décoré, donc aucune action d'éclat. Je suis sûr de n'avoir jamais tué personne. J'ai fait toutes les attaques sans fusil ou bien avec un fusil inutilisable (tous les survivants de la guerre savent combien il était facile avec un peu de terre et d'urine de rendre un Lebel pareil à un bâton...

2° ah , oui, il y avait avec nous des soldats limousins ou de Toulouse et on se comprenait bien entre nous. Tiens, il y en a un qui nous chantait cette chanson en patois...

3° Camil Campaña, Père Peres-Costa, Josep Vidal Sarda, tels sont les noms de ces trois poètes dont des poèmes ont été recueillis dans l'anthologie. Par ailleurs, au cours de la guerre six mille catalans d'Espagne s'engagèrent dans l'armée française dont une bonne moitié ne revint jamais

4° le seul journal en langue d'oc qui parut régulièrement tout le temps de la guerre

5° feuille mensuelle d'amitié , pour faire trait d'union entre tous les parlers du Midi

6° mensonge d'état, bobard patriotique; les journaux occitans des tranchées fustige des articles ou des déclarations d'officiers comme celle du commandant Bouyssou en 1907, lors de la révolte des vigneron : au point de vue moral, le midi est

totalément perversi... le bitterois est intelligent ,paresseux, jouisseur, extrêmement vaniteux, souple et faux, pris isolément, il redoute la force et craint les coups, ne reconnaitre aucune autorité convient parfaitement à ces natures orgueilleuses, déclarations reprises et actualisées lors de l'offensive de la Somme fin août 1914
7°l'effrayante saignée subie par la Félibrige vivant et agissant de 1914 et l'inévitable dépérissement qui s'en suivit... Signalons la clairvoyance peu commune de Père Azéma qui dans un des derniers numéros du Gal (1919) s'élève contre la paix de Clémenceau, paix empoisonnée qui n'a pas encoé vomi tout son venin. patz empoisonada qu'a pancara racat tout soun verin. Vingt ans plus tard, on en a vu le résultat...



**The PEN
International
New Voices
Award**



Uno escrivano ócitano de 24 an seleicionado pèr lou Prèmi internacionau « New voices » 2013

Lou P.E.N. (acrounimo de Pouèto-Assaiisto-Nouvelisto) Internacionau es uno associacion d'escrivan fondado en 1921 pèr Catherine Amy Dawson Scott et John Galsworthy, engajado pèr la liberta d'expressioun e contro tóuti li formo d'oupressioun dins lou mounde. Si diferènti seicioun loucalo se soun baiado pèr toco de « recampa d'escrivan de tóuti païs estaca i valour de pas, de toulerànci e de liberta sènso li quanto la creacion devèn impoussiblo ». Noubre di principaus escrivan dóu siècle 20en an fa partido d'aquesto ourganisacion que mai de vint de si membre soun esta guierdouna dóu Prèmi Nobel. En Franço i'a 2 seicioun dóu PEN : lou PEN francés founda en 1921 pèr Natolo France e lou PEN de lengo d'O o PEN ócitan founda en 1963 pèr Mas Rouquette. La representacion de la langue ócitano au sen dóu PEN sus un meme plan emé lis àutri lengo de culturo dóu mounde es un signe fort dóu respèt que n'aprouficho dins lou mounde aquesto culturo milenàri tant estrajamen minourisado e mespresado en Franço.

Lou PEN internacionau decernis mant un prèmi literàri prestigios. En 2013 un nouvèu Prèmi, destina i jouínis escrivan de mens de trento an remarca coume di mai proumetèire, es esta crea, lou Prèmi « New voices » (Nouvèlli voues). Demié de desenau de candidat prepausa pèr li 148 seicioun dóu PEN de tras lou Mounde, uno proumièro seleicion di sièis meior candidat a rentengu l'escrivano ócitano, nascudo à Mount-pellié en 1988, Maèlo Dupon, pèr soun raconte :

« *Turmstraße o Un amor sens còs.* » (Turmstraße o un amour sènso cors). Aquesto candidatura que fuguè forço procho dóu sucès a tira l'iue sus la qualita e la moudernita de l'escrituro d'O de aro. Maèlo, que de bon verai a uno plumo d'uno grandò ouriginaleta e mai-que-mai de proumesso pleno, mostro à bèus iue vesènt que la lengo d'O luen d'èstre, coume se dis de cop que i'a, un brut dóu passat destina à la desaparicioun, es capablo de faire greia d'obro nouvello e digno mai-que-mai de figura ounourablamen dins pariéri coumpeticioun internaciounalo, dins li man d'autour de triò de mens de trento an qu'an chausi de n'en faire soun óutis d'escrituro.

Coume vai qu'aquesto lengo, counsiderado vuei coume uno di mai amenaçado de la planeto, pourrié ispira la nouvello generacioun ? Es uno questioun que la jouino escrivano se pauso meme pas, s'afeciouno pèr l'óucitan tre si proumiés an, apres pèr lou biais de l'escolo. A l'universita perseguis pèr courrespoundènci uno licènci, pièi un master de lengo e literaturo óucitano. Viajo en Espagno, Itàli, Irlando, Alemagno, Marò, Chino ounte viéu en fasènt d'oubreto. En s'embugant de la descuberto di culturo, di lengo, di rode, s'aprocho de la pouèsio, sa « voues » es en trin de naisse en óucitan : pas pèr militantisme ni pèr desfis, mai pèr lou resson que sènt s'enfusa, ferni en elo e au travès di causo.

« *L'Óucitan, nous fiso Maèlo Dupon, me porge un ourizoun de poussible, un relarg de liberta sóuvajo qu'espilo de cade mot pausa, aqui enfin ai lou poudé de dire* »

Nous esplico ansin soun anamen : « *Moun ispiracioun regoulejo de l'incertitudo e de la precarita que soun li marco dóu mounde de vuei. Emigra pèr trouba d'obro, viéure em' afecioun l'amour mau segur, soun d'esperieñci que vivon li gènt de moun tèms. L'escrituro pouetico devèn un temouniageduradis de l'eisistènci, baio un sèns à-n-uno caminado à la bello eisservo.* » Estènt que pòu pas charra óucitan journadieramen, devèn soun coumparant, soun óussigène, soulet liame permanènt pèr se trouba. Es-ti pas alor legitime que se pousquèsse pausa soun regard sus lou mounde de vuei en óucitan ?

Maèlo Dupon vèn de publica au printèms de 2013 soun proumié recuei de pouèmo e de proso pouetico : "*La color lenta de la pluèja*" – Ed. Jorn, just avans de quita Mount-pelié e de s'istala à Mount-reiau, à la descuberto de la vido e de la pouèsio quebequeso e de novèlli forço d'inspiracioun.



M Dupon

A stylized, handwritten signature in black ink. The signature starts with a large, circular flourish on the left, followed by the letters 'M Dupon' written in a cursive, flowing style. The signature ends with a long, horizontal stroke that extends to the right.

Turmstraße

o

Un amor sens còs.

Deman de rotas clarinèlas, dins un jorn que s'esfuma e rejonh una altra emprenta. L'autobus M27. Èri davalada tròp tard, la nuèit èra ja levada e sentissiái la frescura dins lo vent. Febrièr. Un autre camin de solesa, de rotas sens saber, sonque la certesa d'èsser ailà. La nèu rajava, blanca, dins lo negrum d'aquel ivèrn. Èri a Berlin, l'aviái seguit, aquel quicòm al fons del còs que me butava, que me portava endavant. Dins la foscor passejavi, vesiaí lo Tiergarten, l'encabestrament dels ralhs e dels tunèls del mètro que s'enfonsan dins las parets trantalhantas. Sabi pas mai se fasiá fred, sabi pas mai, aimèri tant e los borrihs blancs èran aitant d'esclats de solesa. La vila èra negra, ombratjada, amb un tast de cervesa. Me soveni d'un jovent, de la sabla sul ponde d'un bar a Nollendorfplatz. A nuèit clausa, me sarravi d'un demòni de lutz e d'abséncia. Ai vagat dins las nuèits coma se vaga dins las carrièras de Berlin. Sens retorn, sens despartida e cada esclat de còs èra un sòmi que manjavi dels uèlhs.

Nuèit èra pas nuèit. Rajavan de degots de nèu, tròp lèu espotits sul quitran mud. De passes quichavan aquel relèu de blancor e las tralhas èran grisas e pesugas. I aviá pas de mots, sonque de borrihs parièrs, que viravan tan lèu e se pausavan suls uèlhs. La nuèit

parlava, de trens escampats se coitavan dins la vila e partissián sempre enlà. I aviá pas de lenga, res, caminèri e de cada tralha vesiái encara la blancor. Ensenhas de particulas lindas dins la cristallizacion de la beutat. Me soveniái pas pus del passat, jamai aviái pas de dralha, pausadas sus las pèiras, d'ombras encara se dessenhavan. Mormolhs inausibles, son elas que parlavan e los trens e las carrièras de nuèit clara e los òmes preissats. Los corredors infinits d'una altra vila de solesa. Ma lènga, benlèu que siás pas ma lenga e caminavi tan parièr e t'escotavi. T'ai escotada. Lo resson d'una votz al pus fons del còs me seguissiá.

Un casco aclapat sus l'aurelha, dins la sala l'estraneza del void. A Siemensdamm, un immòble de las bricas rojas. Dins la sala vesiái lo gris del cèl darrièr las veirinas. L'ondada de la votz èra regulara. Las mans quichavan lo clavièr, mentre que los uèlhs cercavan sul quadre de l'ordenador. Metodiquement respondiái a las voses preissadas que cromptavan e s'estavanissián. La connexion entre ieu e un univèrs impalpable. M'agachavi, despoderada, abraçar la mecanizacion de la quita umanitat. Èri lo testimòni d'aquel abís, de la meteissa ressorgéncia d'una unenca e multipla solesa de l'existéncia. Davalavi los escalièr fins al U-Banh e cambiavi encara a Westhafen. Berlin èra nuèit e los òmes caminavan sempre aici, dins de carrièras d'escuresina e dintravan puèi dins las especiariás turcas per crompar de Club-Mate.

D'ombres que seguissiái e per las nuèits lo trantolh dels còsses que dançavan. Lo contacte fred dels gòts e lo solaç del còs embriagat. Amb d'uèlhs ont òm vòl viure encara, un sòmi de joinesa e una filha del pel tan rossèl e lis, dins un recanton dels comuns. Darrièr la pòrta, la polsa blanca dins un saconèl de plastic. Lo negrum dins la sala del club e l'odor dels fums de cigarretas. La musica electronica abrasava cada escrinh de calor. Son cap leugièr, dancèrem un brieu. Sobte lo tast suau de sas pòtas que se pausèron d'escondons. L'estraneza d'aquelas pòtas e a l'encòp la doçor fragila del torment. Montèrem puèi dins una altra sala e Julian e Murat èran darrièr las platinas. Sas mans quichavan mon pel e la nuca pausada sus son espatla. La tebesor palpitanta e la sensacion de sos dets que semblavan alisar l'eternitat dins un gèst de candor. Benlèu que soi demorada un brieu aital. A cada respiracion son pitre se levava dapasset e l'eminéncia de sas popas èra una ofèrta a la beutat.

La continuitat dels ralhs e dels cables se dessenhava dins l'horizont. Los trens passavan, roges e jaunes, los immòbles delabrats e las usinas de las veirinas clausas. Lo Spree èra bordat d'arbres vièlhs e d'ivèrn e de la lenta deriva de batèls pichòts. Son los ralhs que serpentejavan infinidament dins aquela vision. Aviái tant talent d'aquel desconegut e benlèu qu'èri espaurida. Defòra, dins las garas passadissas entre las deambulacions e las caras que fugissián. De còps m'enganavi de tren e demoravi un brieu a agachar d'estrans paisatges per las veirinas

vièlhas del vagon. Benlèu espaurida, avida d'aqueste tremolum de solesa. Un instinct de subrevivença aclapat dins las entralhas, que seguissiái.

Vèni, vòli pas morir, vòli viure dins la delectacion d'un sol instant e passarem de nuèits sens dormir. Èrem dintrats dins lo club e tot encara èra void, brancavas los aparelhs, de disques negres e lusents entre tos dets, un gòt de whisky sul taulièr. Puèi la sala s'es emplenada, de còsses, de moviments, de veire bresat, de fums del tast brut. Aviam agachat las luses pauc a pauc se dissòlvre e la joinesa remirar la siá pròpria desinvoltura. L'odor cauda dels còsses e la complexitat de l'èsser que s'afondra, se refugís dins l'oblit e se confond a cada desvelh, dins las entralhas de la dròga. Las tenèbras se son esvanesidas e lo jorn esclaira la gara de Warschauer. Caminarem dins la frescura del matin, sens cap d'autra calor que la d'un tast amar dins la boca. Sens cap de carn pròcha que los dets poirian dapasset faire fremir. Sens boca bramanta de desir de las pòtas banhadas. Sens lo solaç dels uèlhs pausats sus l'odor d'un pitre e l'esquina tendrament ressarrada pels braces. Davalèri a Hauptbahnhof e prenguèri l'autobus 123. Benlèu que quauques luses aurián espelidas, aprèp aquel oritzont de carrièras desèrtas e solitàrias. Turmstraße, sens bruch passavi los escalièrs, la pòrta vièlha, quand dintravi l'odor d'èrba seca dels tubs e lo silenci adormit. La pichòta cambra de las parets blancas e verdas, lo matalàs prèp del sòl, lo void infinit dels lençòls freds e

una darrièra cigarreta que se crema a la fenèstra, dins los primièrs rais del jorn.

A Rosenthaler Platz soi sortida del U-Banh e la carrièra èra ja sombra. Passèri suls trepadors, los neons dels kebabs turcs encara dobèrts. Las gents èran amassadas a las devanturas del bars pichòts. Contunhèri fins al Waldo, dintrèri. Anna e son amiga èran sul sofà, comandèri una cervesa. Tot escàs lo leugièr fregament de la batariá, la color ambrada dins la botelha e lo jovent de la camiseta verda que florejava las còrdas de la bassa. De voses danesas a l'entorn, las lentas ensenhas del jazz e del bruch dels veires pausats sus las taulas. Vèni, ai pas peur, Berlin dobrissiá sos uèlhs d'aur. Contunharem dins un silenci solament trebolat pel bruch de las bòtas de cuèr sus lo sòl e la color de la nuèit. Aviái vist un nom quand davalavi per prene lo U-Banh, de tròces escampats de poèmas sus las parets. Heinrich Heine, mon arma secretament despertada per de verses ancians. L'exil sempre. La renunciacion a la tèrra que banha nòstres primièrs uèlhs de lutz. Març somiava, los teulats, las carrièras e las rotas encara cobèrtas de nèu.

Vaquí l'estrencha parièra, un orizont infinit que te cobrís de fred e de blanc. La beutat nusa, linda, una vela intangibla, coma quand ton còs èra un escrih d'enfança e l'arma tan freula coma un relarg de nèu. Lis del còl fins a l'embonilh, ton ventre unenc èra un balon roge, fragil e aerian. La candor fasiá resson a la grelhada de tas popas, puèi ta natura primitiva te ragantèt e

insuflava, al cròi de ton ventre, un planh universal. Sus ton pitre de bocas que ne chuquèron lo desir. Tas pòtas doças abeuradas per la duresa d'una carn en movement, fins al nonrés. Dèss de ara tot se mescla. Los escalièrs de l'androna Sant-Barnabe, las latas brunas d'un plafon, los còps del desir que cridava. Lo pichòt ostal de Roselea amb lo recanton d'èrba verda, l'alèn que s'abrivava, la vision del far del Porto Antico e d'una cort amb de desenats de fenèstras. Lo darrièr tressaut del còs e dins lo silenci, lo fracàs de las èrsas sus la platja d'Inchidoney. Ara las aigas son pausadissas, lo solelh tiusta suls rocasses e passarem per las èrbas sus las dunas. La carrièra es calma, un autobus irange travèrsa la Piazza de Ferrari e manjam de fogassas caudas sus un banc. Sus las ramblas se vendon de ròsas e de libres, es Sant-Jordi, sus la plaça agacharem la font amb los rajòls d'aiga. L'autobus s'arrèsta a St Patrick's Street, l'aiga linda jos lo pont, la pluèja raja, m'abraçavas un brieu. Los comuns son bruts, lo vòmit del còs, lo bar a costat de la plaça Sant-Roch amb los escalièrs. La sabla de l'Erg Chebbi, lo gost del tè a la menta, los gemècs a la nuèit. Lo darrièr bais, lo sabi pas mai, me sarrères contra tu a la pòrta de l'ostal, atraversères l'òrt fins al portal blanc, esclapat, per desaparéisser per sempre.

La vida aprèp tu, sens tast, sens dessenh. D'autres òmes, d'autres còsses que se sarravan tan fòrt de nuèit. De los qu'òm oblida emai abans d'aimar. Torni veire lo bruch de l'estiu e un còs usclat, l'amaresa del destacament. Lo fregament desagradu de la sabla entre los lençòls, las

pulsions d'un sèxe desconegut. Torni veire las rotas del Yunan, la sala granda de la recepcion e los nòvis abraçats. Lo còs d'un jovent amb lo pel negre e la pèl tan lisa. Lo mes de decembre e lo tast amar dels gòts de cervesa e una pèl bruna que m'abraçava. Al matin la blancor de la plaça de l'Euròpa e lo vent que siulava. La gaudença adreta de l'oblit, per un sol moment. Es pas mai mon còs, es un còs de res. L'ai rebalat aquel còs. Rebalat amb ieu. Dins las carrièras de Berlin que son tan fredas. E voliái de pòtas desconegudas. La nèu darrièr amolonada, los berrilhs, lo meteis desir ara, jos un mantèl de fred e de vent. Sonque lo resson del desir. E espotissiái la nèu amb mos pès. Seguissiái las ombras vagantas del passat. Cada viatge l'ai volgut. E seguissiái las letras sus las parets a Westhafen. E disián « *Monsieur un rien* ». Montavi la carrièra de Perleberger Straße e dobrissiái la pòrta amb la pichòta clau.

Amb la meteissa paciència. Darrièr la veirina del tren, la deriva lenta dels teulats de la vila, lo gris de las parets e dels immòbles tagats. Berlin, la nèu s'es arrestada amb los primièrs jorns d'abril. Lo son sord de las bassas que pega a la pèl, lo cap bronzinaire dels esclats dels neons. Es quand partissèm. Es ailà que nos en tracham. Subran quicòm al pus fons se comprima. Es davalat per las grasas del U-bahn a Alexanderplatz. Las luses tombavan dels lumenièrs, le vent siulava sus los bancs freds de l'estacion. Es ailà que voldriam aimar, demorar, sens aver lo temps. Amb sas mans que quichan solament mos braces quand me diu adiu. Las pòtas que breçan tot

escàs un sorrire. Vèni, nos tornarem pas veire. Passarà de temps, d'estius brutlants e d'ivèrns solitaris. Siás demorat a Berlin, ailà onte las nuèits son pesugas e lo cèl mai pesuc encara. Partirai dins aqueste avion fins a París. Agacharai las rotas de Neuilly e las luses dins las carrièras adormidas. L'autobus N11, la Sèna que raja dapasset jols ponts. Cresi qu'ai pas dormit dins lo tren fins a Montpelhièr. La vila blanca amb de trepadors bruts e de joves que rebalan. Torni a tu, ma vila, un pauc coma se torna a se meteis. Sens quitament te reconéisser, sens quitament tornar a ieu. Las carrièras de Berlin son luènh ara. Lo buf brut dels mètros e lo vend fred lo ser. E siás ailà, en quauque luòc. Dins un bar enfumat a Prenzlauerberg o dins una pichòta cambra logada al mes. Demòra un pauc de cervesa sus mas pòtas, l'odor amarga dels pichòts paquets de cigarretas, que se fuman per pas car. Negaràs ton pel negre contra ma pèl tremolanta. Amb un esclat unenc de carn, seriái estada tieuna. Torna a ta vida, coma ieu torni a mos silencis. Prendrai d'autres rotas, de camins perduts entre vinhas e garriga, lo solelh estofant d'abril. Te gardarai aital, en quauque luòc, quand lo solèlh encara brutla la carn. E t'aimarai d'un amor sens còs.

Turmstraße

ou

Un amour sans corps.

Demain des routes claires, dans un jour qui s'estompe et rejoint une autre empreinte. L'autobus M27. J'étais descendue trop tard, la nuit était déjà levée et je sentais la fraîcheur dans le vent. Février. Un autre chemin de solitude, de routes sans savoir, seule la certitude d'être là. La neige coulait, blanche, dans la noirceur de cet hiver. J'étais à Berlin, je l'avais suivi, ce quelque chose qui me poussait, qui m'emportait au loin. Dans l'obscurité je me promenais, je voyais le Tiergarten, l'enchevêtrement des rails et des tunnels du métro qui s'enfoncent dans les parois branlantes. Je ne sais plus s'il faisait froid, je ne sais plus, j'ai tant aimé et les flocons blancs étaient autant d'éclats de solitude. La ville était noire, ombragée, avec un goût de bière. Je me souviens d'un jeune homme, du sable sur le plancher d'un bar à Nollen-dorfplatz. À nuit-close, je me rapprochais d'un démon de lumière et d'absence. J'ai erré dans les nuits comme on erre dans les rues de Berlin. Sans retour, sans départ et chaque éclat de corps était un songe que je dévorais des yeux.

Nuit ce n'était pas nuit. Coulaient des gouttes de neige, trop vite écrasées sur le goudron muet. Des pas pressaient ce relief de blancheur et les traces étaient grises et lourdes. Il n'y avait pas de mots, seulement des flocons pareils, qui tournaient si vite et se posaient sur les yeux. La nuit parlait, des trains fuyants se hâtaient dans la ville et partaient toujours au loin. Il n'y avait pas de langue, rien, je marchais et de chaque trace je voyais encore la blancheur. Constellations de particules limpides dans la cristallisation de la beauté. Je ne me souvenais plus du passé, jamais je n'ai eu de route, posées sur les pierres, des ombres encore se dessinaient. Murmures inaudibles, ce sont elles qui parlaient et les trains et les rues de nuit claire et les hommes pressés. Les couloirs infinis d'une autre ville de solitude. Ma langue, peut-être que tu n'es pas ma langue et je marchais pareillement et je t'écoutais. Je t'ai écoutée. L'écho d'une voix au plus profond du corps me suivait.

Un casque aplati sur l'oreille, dans la salle l'étrangeté du vide. A Siemensdamm, l'immeuble aux briques rouges. Dans la salle je voyais le gris du ciel derrière les vitres. Le flot de la voix était régulier. Les mains pressaient le clavier, pendant que les yeux cherchaient sur l'écran de l'ordinateur. Méthodiquement je répondais aux voix pressées qui achetaient et disparaissaient. La connexion entre moi et un univers impalpable. Je me regardais, impuissante, embrasser la mécanisation de l'humanité. J'étais le témoin de cet abîme, de la même résurgence d'une unique et multiple solitude de l'existence. Je descendais les escaliers jusqu'au U-Banh et je changeais encore à Westhafen. Berlin était nuit et les hommes marchaient toujours ainsi, dans des rues d'obscurité et ils rentraient ensuite dans les épiceries turques pour acheter du Club-Mate.

Des ombres que je suivais et à travers les nuits le vacillement des corps qui dansaient. Le contact froid des verres et le délassement du corps enivré. Avec des yeux où l'on veut vivre

encore, un songe de jeunesse et une fille aux cheveux si blonds et lisses dans un recoin des toilettes. Derrière la porte, la poudre blanche dans un sachet en plastique. La noirceur dans la salle du club et l'odeur des fumées de cigarettes. La musique électronique embrasait chaque écrin de chaleur. Sa tête légère, nous avons dansé un moment. Soudain le goût suave de ses lèvres qui se posèrent furtivement. L'étrangeté de ses lèvres et à la fois la douceur fragile du tourment. Nous sommes montées ensuite dans une autre salle et Julian et Murat étaient derrière les platines. Ses mains pressaient mes cheveux et la nuque posée sur son épaule. La tiédeur palpitante et la sensation de ses doigts qui semblaient caresser l'éternité dans un geste de candeur. Peut-être que je suis restée un moment ainsi. À chaque respiration, sa poitrine se soulevait lentement et l'éminence de ses seins était une offrande à la beauté.

La continuité des rails et des câbles se dessinait dans l'horizon. Les trains passaient, rouges et jaunes, les immeubles délabrés et les usines aux vitres closes. Le Spree était bordé de vieux arbres et d'hiver et de la lente dérive de petits bateaux. Ce sont les rails qui sinuaient infiniment dans cette vision. J'avais si faim de cet inconnu et peut-être que j'étais apeurée. Dehors, dans les gares passagères entre les déambulations et les visages fuyants. Parfois je me trompais de train et je restais un moment à regarder d'étranges paysages par les vieilles vitres du wagon. Peut-être apeurée, avide de ce tremblement de solitude. Un instinct de survie enfoui dans les entrailles, que je suivais.

Viens, je ne veux pas mourir, je veux vivre dans la délectation d'un seul instant et nous passerons des nuits sans dormir. Nous étions rentrés dans le club et tout encore était vide, tu branchais les appareils, des disques noirs et brillants entre tes doigts, un verre de whisky sur le comptoir. Puis la salle s'est emplie, de corps, de mouvements, de verre brisé, de fumées au goût sale. Nous avons regardé les lumières peu à peu se dissoudre et la jeunesse admirer sa propre désinvolture. L'odeur chaude des corps et la complexité de l'être qui s'effondre, se réfugie dans l'oubli et se confond à chaque éveil, dans les entrailles de la drogue. Les ténèbres se sont dissipées et le jour éclaire la gare de Warschauer. Nous marcherons dans la fraîcheur du matin, sans autre chaleur que celle d'un goût amer dans la bouche. Sans chair proche que les doigts pourraient lentement faire frémir. Sans bouche criante de désir aux lèvres humectées. Sans le délasserement des yeux posés sur l'odeur d'un torse et le dos tendrement resserré par les bras. Je suis descendue à Hauptbahnhof et j'ai pris le bus 123. Peut-être que quelques lumières auraient écloses, après cet horizon de rues désertes et solitaires. Turmstraße, sans bruit je passais les escaliers, la vieille porte, quand je rentrais l'odeur d'herbe sèche des joints et le silence endormi. La petite chambre aux murs blancs et verts, le matelas près du sol, le vide infini des draps froids et une dernière cigarette qui se consume à la fenêtre, dans les premiers rayons du jour.

À Rosenthaler Platz je suis sortie du U-Banh et la rue était déjà sombre. Je suis passée sur les trottoirs, les néons des kebabs turcs encore ouverts. Les gens amassés près des devantures des petits bars. J'ai continué jusqu'au Waldo, je suis rentrée. Anna et son amie étaient sur le sofa, j'ai commandé une bière. À peine le léger frôlement de la batterie, la couleur ambrée dans la bouteille et le jeune à la chemise verte qui effleurait les cordes de la basse. Des voix danoises tout autour, la lente constellation du jazz et du bruit des verres posés sur les tables. Viens, je n'ai pas peur, Berlin ouvrait ses yeux d'or. Nous continuerons dans un silence seulement troublé par le bruit des bottes de cuir sur le sol et la couleur de la nuit. J'avais vu un nom quand je descendais pour prendre le U-banh, des morceaux éparpillés de poèmes sur les murs. Heinrich Heine, mon âme secrètement éveillée par des vers anciens. Toujours l'exil. La renonciation à la terre qui baigne nos premiers yeux de lumière. Mars rêvait, les toits, les rues et les routes encore recouvertes de neige.

Voici la même étreinte, un horizon infini qui te couvre de froid et de blanc. La beauté nue, limpide, une voile intangible, comme quand ton corps était un écrin d'enfance et l'âme aussi frêle qu'un relief de neige. Lisse du cou jusqu'au nombril, ton ventre unique était un ballon rouge, fragile et aérien. La candeur faisait écho au bourgeonnement de tes seins, puis ta nature primitive t'a rattrapé et insufflait, au creux de ton ventre, une plainte universelle. Sus ta poitrine des bouches en sirotèrent le désir. Tes lèvres douces abreuvées par la dureté d'une chair en mouvement, jusqu'au néant. A présent tout se mélange. Les escaliers de l'impasse Saint-Barnabé, les lattes brunes d'un plafond, les coups du désir qui criait. La petite maison de Roselea avec le recoin d'herbe verte, le souffle qui s'accélère, la vision du phare du Porto Antico et d'une cour avec des dizaines de fenêtres. Le dernier sursaut du corps et dans le silence le fracas des vagues sur la plage d'Inchidoney. Maintenant les eaux sont calmes, le soleil frappe sur les rochers et nous passerons entre les herbes sur les dunes. La rue est calme, un autobus traverse la Piazza de Ferrari et nous mangeons des fougasses chaudes sur un banc. Sur les ramblas on vend des roses et des livres, c'est Saint-Jordi, sur la place nous regarderons les fontaines avec les jets d'eau. L'autobus s'arrête à St Patrick's Street, l'eau limpide sous le pont, la pluie coule, tu m'enlaçais un moment. Les toilettes sont sales, le vomi du corps, le bar à côté de la place Saint-Roch avec les escaliers. Le sable de l'Erg-Chebbi, le goût du thé à la menthe, les sanglots à la nuit. Le dernier baiser, je ne le sais plus, tu m'as serré contre toi à la porte de la maison, tu as traversé le jardin jusqu'au portail blanc, cassé, pour disparaître pour toujours.

La vie après toi, sans goût, sans dessein. D'autres hommes, d'autres corps qui se rapprochaient si fort à la nuit. De ceux qu'on oublie, avant même d'aimer. Je revois le bruit de l'été et un corps bronzé, l'amertume du détachement. Le frôlement désagréable du sable entre les draps, les pulsions d'un sexe inconnu. Je revois les routes du Yunnan, la grande salle de la réception et les mariés enlacés. Le corps d'un jeune homme aux cheveux si noirs et à la peau si lisse. Le mois de décembre et le goût amer des verres de bière et une peau brune qui m'enlaçait. Au matin la blancheur de la place de l'Europe et le vent qui sifflait. La jouissance adroite de l'oubli, pour un seul instant. Ce n'est plus mon corps, c'est un corps de rien. Je l'ai traîné ce corps. Traîné avec moi. Dans les rues de Berlin qui sont si froides. Et je voulais des lèvres inconnues. La neige derrière amoncelée, les flocons, le même désir à présent, sous un manteau de froid et de vent. Seulement l'écho du désir. Et j'écrasais la neige avec mes pieds. Je suivais les ombres errantes du passé. Chaque voyage je l'ai voulu. Et je suivais les lettres sur les murs à Whestafen. Et elles disaient « *Monsieur un rien* ». Je montais la rue de Perleberger Straße et j'ouvrais la porte avec la petite clé.

Avec la même patience. Derrière la vitre du train, la dérive lente des toits de la ville, le gris des murs et des immeubles tagués. Berlin, la neige s'est arrêtée avec les premiers jours d'avril. Le son sourd des basses qui colle à la peau, la tête vrombissante des éclats des néons. C'est quand on doit partir. C'est là que l'on se rend compte. Soudain quelque chose au plus profond se comprime. Il est descendu par les marches du U-bahn à Alexanderplatz. Les lumières tombaient des lampadaires, le vent sifflait sur les bancs froids de la station. C'est là que l'on voudrait aimer, rester, sans avoir le temps. Avec ses mains qui pressent seulement mes bras quand il me dit au-revoir. Les lèvres qui bercent à peine un sourire. Viens, nous ne nous reverrons pas. Le temps passera, des étés brûlants et des hivers solitaires. Tu es resté à Berlin, là où les nuits sont lourdes et le ciel plus lourd encore. Je partirai dans cet avion jusqu'à Paris. Je regarderai les routes de Neuilly et les lumières dans les rues endormies. L'autobus N11, la Seine qui coule lentement sous les ponts. Je crois que je n'ai pas dormi dans le train jusqu'à Montpellier. La ville blanche avec des trottoirs sales et des jeunes qui traînent. Je reviens à

toi, ma ville, un peu comme on revient à soi-même. Sans tout à fait te reconnaître, sans tout à fait revenir à moi. Les rues de Berlin sont loin à présent. Le souffle sale des métros et le vent froid le soir. Et tu es là-bas, quelque part. Dans un bar enfumé à Prenzlauerberg ou dans une petite chambre louée au mois. Il reste un peu de bière sur mes lèvres, l'odeur amère des petits paquets de cigarettes, qui se fument pour pas cher. Tu noieras tes cheveux noirs contre ma peau tremblante. Avec un seul éclat de chair, j'aurais été tienne. Retourne à ta vie, comme je retourne à mes silences. Je prendrai d'autres routes, des chemins perdus entre vignes et garrigue, le soleil étouffant d'avril. Je te garderai ainsi, quelque part, là où le soleil encore brûle la chair. Et je t'aimerai d'un amour sans corps.

Turmstraße

or

A love with no body.

Tomorrow the route will be clear, will lead away from this blurry day, in another direction. Bus M27 came too late and night had already fallen; the wind was raw. It was February on another lonely, anonymous road. The only sure thing was that I existed, there, in Berlin, in the falling snow, a stream of whiteness in dark winter. Why was I there? Something had pushed me, carried me along, hooked me. Walking in the darkness, I saw the Tiergarten in a tangle of tunnels that burrowed between rickety walls. I don't know if it was cold, I'm not sure, but I loved the white flakes, like so many tiny fragments of loneliness. The city was dark and tasted of beer and the sand on the floor of the bar at Nollen-dorfplatz. I remember a young man. Night was deep and I was approaching the demon of light and absence. I wandered in the night as you can in Berlin, in the shadows, like a breeze, down alleys with no beginning and no end, where every shimmering body was a dream I devoured with my eyes.

Night was not night. Snowflakes poured down and were quickly crushed on the silent asphalt. And feet made deep prints in the snow, leaving grey, heavy traces. Words—there were no words, just flakes, all identical, quickly whirling, then landing in my eyes. Meanwhile, the night was speaking in shadows and elusive trains hurried through the city and fled far away. There were no words, no language, only the road where each footprint I saw was still, white, like thin particles of crystallized beauty. I could not remember the past; I had never been anywhere else, and shadows lying on the stones were looming. There were inaudible whispers and sounds of trains, streets of clear night where men rushed down infinite corridors to their lonely cities. Not my language: maybe you are not my language. I was walking, too, and listening to you. I heard you, echoing from the shadows—a voice from the depths of my body. And I dreamed of you.

Headphones over my ears, in the room with the strange echo of whispers. At Siemensdamm there was a building of red bricks, where from within the room I saw grey sky behind the windows. The voice flowed steadily while my hands pressed the keyboard and my eyes searched the computer screen for that connection between me and the impalpable universe. Methodically I answered them, hurrying in a singsong voice. I helplessly watched myself embrace the mechanization of humanity. I witnessed the abyss, the old resurgence of the loneliness of existence that was so unique yet so universal. I walked down the steps to the U-Bahn and transferred to Westhafen. It was night in Berlin, where the people were all walking down obscure streets with shifty eyes, then entering the Turkish market to buy Club-Mate.

I followed shadows through the night—the flickering of dancing bodies, the chilled glasses—and found solace in inebriation, with eyes that made you want to live again, a dream of youth,

and a girl with smooth blonde hair in the corner of a restroom. Behind the door there was a plastic bag of white powder. It was dark in the club room and smelled of cigarette smoke. Electronic music flared up, each sound a jewel of heat. Her head was so light, we danced together briefly, then the sudden sweet taste of her lips furtively touching mine, strangely sweet yet fragile, such torment. We went into yet another room where Julian and Murat were at the turntable. She ran her hands through my hair and I leaned my neck on her shoulder, trembling beneath her fingers, which seemed to trace eternity in an innocent gesture. I might have stayed there a while. With every breath her chest moved slowly, her prominent breasts an offering to beauty.

More rails and cables loomed on the horizon, where red and yellow trains rushed past dilapidated buildings and factories with closed windows. The Spree River was lined with ancient trees, winter, and a slow drift of tiny boats. Infinite serpentine railways lead off into the distance. I craved the unknown, but was perhaps a little frightened in the obscure stations where people wandered by with their shifty eyes. Sometimes I boarded the wrong train and stood for a while observing the foreign landscape through the old train windows. I might have been frightened, or eager for the tremor of solitude, but I was pulled by the instinct for survival in my guts.

Come on now, I didn't want to die, just to live in the delight of a single moment, where we'd spend sleepless nights together. We came back to the club, which was still completely empty, and you were plugging in appliances, black, shiny discs between your fingers, a glass of whiskey on the counter. Suddenly the room became filled with bodies, commotion, broken glasses, and evil-tasting smoke. We watched the lights slowly dim and vanish and young people admiring their own nonchalance. There was the hot smell of bodies and the complexity of a being that collapses, takes refuge in oblivion, and blends every waking moment with the womblike drug. Come, the shadows are fading and daylight illumines Warschauer station. We will walk in the coolness of morning with no heat but the bitter taste in our mouths, without any flesh nearby to slowly thrill with our fingertips, without a mouth panting from desire with moist lips, without serene eyes gazing at a delicately scented and tenderly-embraced torso. I went down to Hauptbahnhof and took the 123 bus, where some lights might have appeared beyond this horizon of deserted and lonesome streets. At Turmstraße I quietly walked up the steps and passed through the old door, greeted by the dry smell of marijuana, sleepy silence, a small room with white and green walls, a mattress on the floor, an expanse of empty, cold sheets, and the last cigarette burning on the windowsill in the first rays of daylight.

I left the U-Bahn at Rosenthaler Platz when the street was already dark. I went down sidewalks where Turkish kebob stands were still open, with their neon lights. People were gathering near the entrances of small bars. I continued on to Waldo, then returned. Anna and her friend were on the sofa; I ordered a beer. There was only the soft shuffling of drums, the amber beer in the bottle, and the youth in the green tee-shirt who plucked the strings of the bass. There were Danish voices everywhere, and the clinking of glasses on the tables as the slow constellation of jazz emerged. Come on, I was no longer afraid—Berlin was opening her golden eyes. We continued on in silence broken only by the sound of leather boots on the ground and the colors of night, surrounded by cold. I saw a name when I went down to take the U-bahn, scattered pieces of poems on the walls. Heinrich Heine, my soul secretly got aroused by old verses. Exile always. Renunciation to the land that bathed with light our first glance. March was only a dream, and the roofs and streets and routes were still covered with snow.

Now, the same embrace, an infinite horizon that blanketed you with cold whiteness. Naked, clear beauty was your intangible veil; your body was like a child's jewel box, your soul as fragile as a drift of snow. Your precious belly was smooth from your throat to your navel, like a fragile, red air balloon. Candor resounded in your budding breasts, then your primitive nature captured you and breathed the universal complaint into the hollow of your womb. Thirsty lips drank from the two round, ripe apples on your chest. Your sweet mouth watered under hard flesh in motion, until we reached nothingness together. Everything became mixed—the stairs in the impasse of Saint Barnaby, the brown slats of the ceiling, cries of desire. There was Roselea's little cottage with its tiny green garden, a quickening of breath, the view of the lighthouse of Porto Antico, a courtyard with dozens of windows, then the final gasp of the body and the silence within, and waves crashing on the beach at Inchidoney. Now the waters are calm, the sun glances off the rocks, and we walk through the grass on the dunes. The street is calm, a bus crosses the Piazza de Ferrari while we sit on a bench and eat warm focaccia. On the Ramblas we sell roses and books—it's Saint Jordi—and on the square we watch the fountains with their jets of water. Rain pours; the bus stops at St. Patrick's Street; the water beneath the bridge is crystal clear; you embrace me briefly. The toilets are disgusting; the vomit of bodies; the bar next to the Place St. Roch with the stairs. The sand in Erg Chebbi; the taste of mint tea; sobs in the night. The last kiss—I don't know any longer—at the door of the house where you pressed against me, then passed through the white, broken gate into the garden and disappeared forever.

Life after you was tasteless, with no purpose. Other men, other bodies forced themselves on me at night, the kind of men you forget even before you love them. I remember the noises of summer, the tan body, the bitter separation, the unpleasant rustling of sand in the sheets, the impulse for unknown sex. I remember the roads of Yunan, the immense reception desk, and the newlyweds kissing, and the body of a young man whose hair was so dark and skin so smooth. Then it was December, with the bitter taste of beer and a brown-skinned embrace. In the morning the wind whistled through the whiteness of the Place de l'Europe and I learned to enjoy forgetting you for a moment. This was no longer my body; it was a body of nothing. I dragged this body, pulled it along behind me through the cold streets of Berlin. I longed for unknown lips as snow piled up around me—flakes—and that old desire echoed beneath a cloak of cold and wind. I crushed snow under my feet, followed the meandering shadows of the past. I had desired each of my voyages. Now I followed the writing on the wall at Westhafen: «Mister Nobody.» Then I climbed Perleberger Straße and opened the door with the tiny key.

Still patient, behind the train window, we watch the slow drift of the city skyline, the gray walls and ragged buildings. Berlin and the snow stopped with the first days of April. There's a muffled sound of drums that sticks to the skin; my head throbs with bursts of neon. It's time to leave. We realize it suddenly; something deep down abruptly changes. He descended the steps of the U-bahn at Alexanderplatz. I don't know if I looked at you—one last time. Light fell from the lampposts; wind whistled through the frigid benches in the station. That's where we would want to love, to stay, but we don't have the time. His hands just press my arms when he tells me goodbye. His lips barely crack a smile. Come on, we'll never see each other again. Time will pass, burning summers and lonely winters. You stayed in Berlin where the nights are heavy and the skies even heavier. I'll leave on the plane to Paris. I'll see the Neuilly roads and the lights along the sleeping streets. From bus N11, I'll watch the Seine slowly flowing under the bridge. I don't think I'll sleep on the train until I reach Montpellier, a white city with dirty sidewalks and wandering youngsters. I return to you, my city, almost like returning to myself, without recognizing you. The streets of Berlin are far away now, with its dirty

subway breath and freezing wind in the evening. And you are far away, somewhere in a smoky bar at Prenzlauerberg or a little room only rented for one month. A drop of beer remains on my lips, and the bitter smell of the little packs of cigarettes, the ones you can smoke for cheap. Come on, your black hair against my trembling skin, with a single lightening of flesh I would have been yours. But go back to your life, as I return to my silence. I will take other roads, lost between vineyards and garrigue, under the blazing sun of April. I will keep you there, somewhere where the sun burns the flesh. And I will love you with a love with no body.

(translation: Jean-Frederic Brun and Jeanette Rogers)

Turmstraße

O

Un amor sin cuerpo.

Mañana unos caminos claros. Un día que se difumina y llega a otra huella. El autobús M27. Había bajado tarde, era de noche y sentía el frescor del viento. Febrero. Otro camino de soledad, de carreteras extranjeras, sólo tenía la certeza de estar allí. La nieve corría, blanca, en la negrura de este invierno. Estaba en Berlín, lo había seguido, algo que en lo más profundo del cuerpo me empujaba, me llevaba por delante. En la oscuridad paseaba, veía el Tiergarten, el amontonamiento de las vías férreas y de los túneles del metro que se hunden en las paredes vacilantes. No recuerdo del frío, lo había querido tanto... y ahora todos los copos blancos eran fragmentos de soledad. La ciudad era negra, sombreada, con sabor a cerveza. Me acuerdo de un joven, de la arena en el suelo de un bar a Nollendorfsplatz. Al anoecer, yo me acercaba a un demonio de luz y de ausencia. He vagado por las noches, tal como se vaga por las calles de Berlín. Sin regreso, sin salida, y el esplendor de cada cuerpo era un sueño que yo comía con los ojos.

La noche no era la noche. La nieve goteaba, tan rápidamente aplastada en el alquitrán mudo. Los pasos se deslizaban sobre el relieve de blancura y las huellas eran grises y pesadas. No había palabras, sólo copos iguales que giraban deprisa y se posaban sobre los ojos. La noche hablaba, trenes de fuga apresurados en la ciudad y que marchaban siempre a lo lejos. No había idioma, nada, yo caminaba y aún así veía la blancura de las huellas. Parecían constelaciones de partículas límpidas en la cristalización de la belleza. No recordaba el pasado, nunca tuve un camino. En las piedras, unas sombras resaltaban. Hablaban con murmulos inaudibles, tal como los trenes, las calles de noche clara y los hombres que tenían prisa. Los pasillos infinitos de otra ciudad de soledad. Mi idioma podía no ser mío. He caminado, a pesar de todo, escuchándote. Te he oído. En lo más profundo del cuerpo, el eco de una voz siguiéndome.

Un microteléfono y la extrañeza del vacío en la sala. A Siemensdamm, un edificio con ladrillos rojos. Veía el color gris del cielo detrás las ventanas. El oleaje de la voz era regular. Las manos presionaban el teclado, mientras que los ojos buscaban en la pantalla del ordenador. Metódicamente respondía las voces urgentes que compraban y desaparecían. La conexión entre mi y un universo impalpable. Mirándome sin poder abrazar la mecanización de la humanidad. Yo era el testigo de este abismo, de la misma resurgencia de la única y multiple soledad de la existencia. Bajaba por las escaleras hasta el U-Bahn y cambiaba otra vez a Whestafen. Berlín era noche y los hombres caminaban siempre así, en calles de oscuridad, y entraban en las tiendas turcas para comprar el Club-Mate.

Seguía las sombras y por las noches la vacilación de los cuerpos que bailaban. El contacto frío

de los vasos y el descanso del cuerpo embriagado. Con unos ojos donde quisiéramos vivir un sueño de juventud, había una chica de pelo largo y rubio en un rincón de los lavabos. Detrás de la puerta, el polvo blanco en una bolsita de plástico. La negrura en la discoteca y el olor de los humos de cigarro. La música electrónica inflamaba cada joyero de calor. La dejadez de su cabeza. Bailamos un rato juntas. De repente el sabor de sus labios furtivos que me besaban. La extrañeza de estos labios y a la vez la suavidad frágil del tormento. Subimos después a otra sala, Julian y Murat estaban detrás de las platinas. Sus manos acariciaban mi pelo y la nuca dejada sobre su hombro. La tibieza era palpitante y la sensación de sus dedos que parecían acariciar la eternidad con un movimiento de candor. Quizá estube así un rato. A cada respiración su torso se levantaba lentamente y la eminencia de sus pechos era una ofrenda a la belleza.

La continuidad de los raílos y de los cables se describían en el horizonte. Los trenes pasaban rojos y amarillos, edificios deteriorados y fábricas con las ventanas cerradas. El río Spree estaba bordeado de árboles viejos, de invierno y de la lenta deriva de los barcos. La visión de los raíles que serpenteaban infinitamente. Tenía hambre de lo desconocido y quizás también miedo. Fuera, las estaciones pasajeras entre el vagabundeo de los hombres y las caras huidizas. A veces me equivocaba de tren y permanecía un momento así, mirando paisajes extraños por las viejas ventanas del vagón. Quizás atemorizada, ávida de este temblor de soledad. De un instinto de supervivencia escondido en las entrañas, que perseguía.

Ven, no quiero morir, quiero vivir en la delectación del instante y nos quedaremos por las noches sin dormir. Al entrar en la discoteca todo era vacío. Conectabas los aparatos, discos negros y brillantes entre tus dedos, un vaso de whisky en la barra. Después la sala se llenó, cuerpos, movimientos, cristales rotos, humos con sabor a sucio. Hemos mirado las luces poco a poco disolverse y la juventud admirar su desenvoltura. El olor caliente de los cuerpos y la complejidad del ser que se hunde, se refugia en el olvido, confundido a cada desvelo en las entrañas de la droga. Las tenebras se han disipado y el día alumbró la estación de Warschauer. Caminaremos en el frescor de la mañana, sin otro calor que el de un gusto amargo en la boca. Sin ninguna carne cerca que los dedos podrían estremecer lentamente. Sin ninguna boca gritando de deseo, con los labios húmedos. Sin el descanso de los ojos, dejados sobre un torso y la espalda apretada con ternura en los brazos. He bajado a Hauptbahnhof y he cogido el autobús 123. Quizás algunas luces nacieron, después del horizonte de calles desiertas y solitarias. Turmstraße, sin ruido subía las escaleras, la puerta antigua. Al entrar, olor a hierba seca de porros y el silencio dormido. La pequeña habitación con las paredes blancas y verdes, el colchón cerca del suelo, el vacío infinito de las sábanas frías y el último cigarro que se consume bajo la ventana, en los primeros rayos del día.

He bajado del U-Bahn a Rosenthaler Platz y la calle estaba oscura. Paseando por las aceras, los neones de los kebab turcos aún estaban abiertos. La gente agrupada cerca de las vitrinas de los pequeños bares. Continué hasta el Waldo, entré. Anna y su amiga estaban en el sofá, pedí una cerveza. Apenas el ligero roce de la batería, el color ámbar en la botella y un joven con una camiseta verde que tocaba las cuerdas del bajo. Las voces de los daneses alrededor, la constelación lenta del jazz y del ruido de los vasos dejados en las mesas. Ven, no tengo miedo, Berlín abrió sus ojos de oro. Continuaremos en el silencio trastornado sólo por el ruido de las botas de cuero sobre el suelo y el color de la noche. Había visto un nombre cuando bajaba para coger el U-Bahn, trozos de poemas dispersados en las paredes. Heinrich Heine, mi alma secretamente despertada por los versos ancianos. Siempre el exilio. La renuncia a la tierra que llena nuestros primeros ojos de luz. Marzo soñaba, los tejados, las calles y las carreteras todavía cubiertas de nieve.

Aquí está el mismo abrazo, un horizonte infinito que te tapa de frío y de blanco. La belleza desnuda, límpida, una vela intangible, como cuando tu cuerpo era un joyero de infancia y el

alma tan débil como un relieve de nieve. Alisada del cuello hasta el ombligo, tu barriga única era un globo rojo, frágil y aéreo. El candor hacía eco al brote de tus pechos, después tu naturaleza primitiva te alcanzó y insuflaba, al hueco de tu vientre, un quejido universal. Sobre tu pecho, unas bocas chupaban el deseo. Tus labios dulces abrevados por la dureza de una carne en movimiento, hasta nada. Ahora todo se mezcla. Las escaleras del callejón Saint-Barnabé, los contrachapados marrones del techo, los golpes del deseo que gritaban. La pequeña casa de Roselea, con el rincón de hierba verde, el soplido acelerado, la visión del faro de Porto Antico y de un patio con decenas de ventanas. El último sobresalto del cuerpo y en el silencio, el estrépito de las olas sobre la playa de Inchidoney. Ahora las aguas son calmas, el sol pega contra las rocas y pasaremos por las hierbas sobre las dunas. La calle está tranquila, un autobús naranja cruza la Piazza de Ferrari, comemos focaccias calientes en un banco. En las ramblas venden rosas y libros, es Sant-Jordi, sobre la plaza miraremos la fuente con los chorros de agua. El autobús para en St Patrick's Street, el agua límpida debajo del puente, la lluvia gotea, me abrazabas un rato. Los lavabos, el vómito del cuerpo, un bar cerca de la plaza Saint-Roch con las escaleras. La arena de l'Erg Chebbi, el sabor del te a la menta, los gemidos a la noche. El último beso, ya no me recuerdo. Me has estrechado entre tus brazos en la puerta de la casa, has atravesado el jardín hasta el pórtico blanco, roto, para desaparecer para siempre.

La vida después de ti, sin sabor, sin propósito. Otros hombres, otros cuerpos que se acercaban tan fuerte a la noche. De los que se olvidan antes de querer. Vuelvo a ver el ruido del verano y un cuerpo moreno, la amargura de la indiferencia. El roce desagradable de la arena sobre las sábanas, las pulsiones de un sexo desconocido. Vuelvo a ver las carreteras del Yunan, la sala de la recepción y los novios abrazados. El cuerpo de un chico con el pelo negro y la piel tan lisa. El mes de diciembre y el gusto amargo de los vasos de cerveza, una piel morena que se acercaba. Por la mañana, la blancura de la place de l'Europe y el viento que silbaba. El goce hábil del olvido, sólo por un rato. Ya no es mi cuerpo, es un cuerpo de nada. Lo he llevado a rastras. Arrastrado conmigo. Por las calles de Berlín que son tan frías. Y quería unos labios desconocidos. La nieve detrás amontonada, los copos, ahora el mismo deseo, debajo de un abrigo de frío y de viento. Sólo el eco del deseo. Y yo aplastaba la nieve con mis pies. Seguía las sombras errantes del pasado. Cada viaje, lo he querido. Y yo seguía las letras sobre las paredes a Whestafen. Y decían « Monsieur un rien ». Después subía la calle de Perleberger Straße y abría la puerta con la pequeña llave.

Con la misma paciencia. Detrás de la ventanilla del tren, la deriva lenta de los tejados de la ciudad, el gris de las paredes y de los inmuebles pintados de graffitis. Berlín, la nieve se ha parado con los primeros días de abril. El sonido sordo de los bajos que pega a la piel, la cabeza zumbadora del brillo de los neones. Es cuando nos tenemos que ir. En este momento nos damos cuenta. De repente algo en lo más profundo se contiene. El ha bajado por los escalones del U-Bahn a Alexanderplatz. Las luces caían de las farolas, el viento silbaba sobre los bancos fríos de la estación. Es allí que quisiéramos querer, quedarnos, sin tener tiempo. Con sus manos que me aprietan sólo los brazos cuando me dice adiós. Los labios que dibujan apenas una sonrisa. Ven, no nos volveremos a ver. El tiempo transcurrirá, veranos ardientes y inviernos solitarios. Te has quedado en Berlín, allí donde las noches son pesadas y el cielo aún más pesado. Me marcharé en este avión a París. Miraré las carreteras de Neuilly y las luces en las calles dormidas. El autobús N11, el Sena que vierte lentamente bajo los puentes. Creo que no he dormido en el tren hasta Montpellier. La ciudad blanca con aceras sucias y jóvenes que callejean. Vuelvo a tí, mi ciudad, un poco como se vuelve a uno mismo. Apenas te reconozco, no sé si vuelvo a mi del todo. Las calles de Berlín son lejos desde ahora. El soplo sucio de los metros y el viento frío a la noche. Y estás allí, en algún sitio. En un bar lleno de humos en Prenzlauerberg o en una pequeña habitación alquilada al mes. Queda un poco de cerveza

sobre mi labios, el olor amargo de las cajetillas de cigarros baratos. Ahogará tu pelo negro contra mi piel temblorosa. Con una sola astilla de carne, habría sido tuya. Vuelve a tu vida, como yo vuelvo a mis silencios. Caminaré por otros lugares, caminos perdidos entre viñas y garriga, el sol sofocante de abril. Te guardaré así, en algún rincón, cuando el sol todavía quema la piel. Y te amaré de un amor sin cuerpo.



The PEN International New Voices Award 2014

**Cançons d'Alidé Sans
Candidata presdentada per lo
PEN occitan**



MARGALIDA

Ère coma tocar
damb era man eth cèu.
Ère com aqueth finau
que acabè damb interrogant.
Ère coma eth Solei
que trè eth cap quan ve arribar
era primauera.
Ère d'un tacte tan doç...
auie un gust tan intens...
e un talent especiau!

E ara l'an deishada
sense sènter, ne veïr,
ne parlar, ne escotar.
Per èster diferenta,
l'an embarrada en un cornèr,
l'an exiliada e desterrada.
Se me trinque eth còr,
e se me gèle era sang
damb cada viatge
que Margalida me ditz:

A on s'an quedat
totes es flors d'abriu?
a on s'an quedat?
A on s'a metut
era flaira d'ostiu?

a on s'a metut
e per qué non ei aciu?
E a on s'amague
era aigua d'aguest arriu?
Que non tròbi
era mèrca des mèn's pès
en solèr!

A on s'a metut
tota aquera gent
que tracte as demès
coma volerie èster tractada?
E a on s'amaguen
era bontat e era sinceritat?
Que non tròbi
era estèla que me prometie Orient!

A on s'an quedat?

Aiaiaiaiaia...

Aiaiaiaiaia...

A on s'an quedat?

Margalida non agarres pòur,
que eth tòn coratge
non vage endarrèr.
Margalida se sentes que non pòs
jo serè aciu
enquia arténher que:

Non pares de pensar que se bèth dia t'as de hèr vielha
non ei tà deisha'c estar,
non ei tà parar de caminar...

Non pares de pensar que se bèth dia t'as de hèr vielha
non ei tà deisha'c estar,
non ei tà parar de caminar!!

Ohohohohohohohoh

A on s'an quedat e
a on s'a metut
totes es flors d'abriu e era flaira d'ostiu?

Non sai a on s'an quedat...



AUDÈTHS

Acíu que sò,
seiguda en mèn fautullh
mentre
les veigui volar.

M'ei igual
a on vagen a parar,
vieràn
de nets a dromir.

Eth mèn cap
eth milhor des nins
que jamès agen
pogut trapar.

Era patz
que tant demane tanta gent,
de còp,
semble qu'a arribat.

Tan lèu è vist
que non me pogui equivocar,
que vire eth mon
igual que es nòsti caps.

Cada vèrs un audèth,

cada audèth hèt un vèrs,
lagueus des nòsti caps!

Coma era aigua que s'escor
e non demane qué i aurà mès enlà.
De nau voi desvelhar en un prat
e sense ròba e a plaser, caminar.

Que formen part deth mèn entorn
es ores que hí a pèrder damb tu.
Eth temps non pare d'auançar
e auem es uassi banhats ena pòur de qu'un bon dia acabe tot!

Acabe tot...
Lagueus des nòsti caps!!!

Eth sòn cant,
eth major plaser
que jamès aja
pogut trapar!

Eth mèn cap,
eth melhor des nins
que jamès agen
pogut trapar!

Eth sòn cant,
eth major plaser
que jamès aja
pogut trapar!

Eth mèn cap,
eth melhor des nins
que jamès agen
pogut trapar!



TÈRRA

Suenha, estima era Tèrra
sonque ei ua e li quede ben pòc,
damb es tempsi que corren,
e ròde eth mon sense amor.

Guarda, escota era Tèrra,
ei ua mair que met era votz
ath vent e plore,
non la dèishes quèir...

Que praubi qu'èm,
mos an convençut de que deman
apariaram
es problèmes que creèrem,
es herides que daurirem
bèth temps a,

quan encara auíem fòrces
tà gastar,
e atau non i a deman....

Eth dia deth sòn enterrament,
ena consciència der Univèrs
quedarà alugada ua candela eterna,
en nòm dera nòsta umila Tèrra,
explotada, mauctractada, mutilada
e assassinada, pes sòns pròpis hilhs.

Suenha, estima era Tèrra
sonque ei ua e li quede ben pòc,
damb es tempsi que corren,
e ròde eth mon sense amor.



RECUELH ERA MIA SANG

Voi
que damb era mòrt non acabe tot,
per mèis que anem
e semble que jamès tornem.

Voi amagar
era mia esséncia de Dieu e deth diable

tà que jamès venguen a cercar-me
e me hèsquen parar eth còr.

Son tanti ja es hantaumes que jaden ath laguens
d'aguesta carn que a ben jurat
lalaralaralaralara ahah
e sarre eth còr.

E ena mia gòrja, era votz des qui en silenci se tornèren hum.
Ena mia gòrja, era votz des qui
non poderen pregar:

Recuelh era mia sang!
Recuelh era mia sang!

Recuelh era mia sang
quan mòra ena batalha.
Recuelh era mia sang, quan damb eth vent se'n vagen luenh
es mies cendres.

Recuelh era mia sang
quan quèiga e non me lhèua, non desvelha.
Recuelh era mia sang, e amansiràs aquest dolor d'èster mortau.

E que damb era nòsta marcha
en lòc de deishar un vuet
rampligam de gòi d'autes ments.
Qu'era mia energia se convertisque ena recèrca actiua d'un nau mon.
Qu'enes nòsti carrèrs
S'i reflectisquen es gènis que van caminant.

E que d'aguest art
nèishen poètes, escrivans, musicians, pintors; damb illusion,
e vas a veir era vertut dera gran fòrça que plegats podem amassar,
se perseguim que
cap sang sigue vessada en van.

Qu'era mia vida sigue un motor
que dongue as auti
(movi) moviment.
E qu'es hilhs des mèns hilhs
poguen recuelher es fruts d'a on en passat semiè era pèth.
E qu'era tèrra que viu era mia mòrt
dongue es flors mè polides deth mond,
e refugie es arraïtzes d'aqueri arbes
que daràn vida a ua auta gent
per molt de temps...

Recuelh era mia sang!

Recuelh era mia sang!

Recuelh era mia sang
quan mòra ena batalha.
Recuelh era mia sang, quan damb eth vent se'n vagen luenh
es mies cendres.

Recuelh era mia sang
quan quèiga e non me lhèua, non desvelha.
Recuelh era mia sang, e amansiràs aguest dolor d'èster mortau.

Recuelh era mia sang!
Recuelh era mia sang!
Recuelh era mia sang!
Recuelh era mia sang!

English translation by Jeannette Rogers

BIRDS

Here I sit in my chair watching their flight.
No matter where they go, they'll return to sleep tonight.
And my head is the best nest that they ever could find.

The peace so many are seeking seems at times to have arrived.
I saw right away and cannot be mistaken
that the world spins around just like our heads.

Every poem is a bird, every bird is a poem,
within our heads!

As flowing water does not question what will happen
I want to awaken once again in a soft meadow and walk undressed.

They have become part of my world, the hours that I lost over you,
and time keeps moving forward and our bones melt from fear that one fine day everything will
end!

Everything will end...
within our heads!

And their song is the greatest joy that I could ever find!
And my head is the best nest that they ever could find.

And their song is the greatest joy that I could ever find!
And my head is the best nest that they ever could find.

MARGUERITE

It was like touching the sky with my hand.
It was like a final ending with a question mark.
It was like the sun that rises up when it sees spring arriving.
She was so soft, with a taste so intense ... and such a special talent!

Now they've abandoned her without feeling, without vision or voice or hearing.
Because she is different, they've locked her away in a corner,
exiled and exhumed her.

My heart breaks and my blood freezes over
when Marguerite says:

Where have all the April flowers gone?
Where have they gone?
Where have they hidden the scent of summer?
Where has it gone and why is it absent?
And where have they hidden the water of this river?
I find no trace of my feet on the ground!

Where have they put all those who treat others
as they would be treated?
Where are kindness and sincerity hiding?
I cannot find the star that promised me the Orient!

Where have they gone?
Alas, alas, alas!
Where have they gone?

Marguerite, do not fear, don't let your courage desert you.
Marguerite, when you feel you can't do it, I will do it for you.

You still think one day of growing old--
that's not declining, not stopping walking ...

You still think one day of growing old--
that's not declining, not stopping walking ...

Where have they gone?
Where have they hidden
all the flowers of April,
the scent of summer?

I don't know where they have gone...

IN WHITE & BLACK

In white and black, I observe a film from the past.
In white and black, there I am.
In white and black, youth with gazes filled with light.
In white and black, and laughter does not lie.

In white and black...in white and black!

Dressed all in white, necklace of silver and hair of gold,
in a field where grasses caress our smooth legs,
a northern sun with mists fleeing before it,
and a waltz so pure between wind and flower, a flower in the wind.

In white and in black...in white and in black!

Now I wear black, since I've seen all the colors.
Skirt above my knees, my innocence has gone away.
My eyes don't see the same as before; the sun follows behind.
Gold becomes bronze; the light is weakening.
And the waltz becomes a rhumba...a rhumba for the masses!

I could paint in white, but now all has become black!
In white...and in black.
I could paint in white, but all has become black!
In white...and in black, in white and black!
In black!
In white and black!
In white and black!!!

Now black has hunted me down; I can't fix what I have broken.
Now black has swallowed my light.
Now black has conquered me, I don't know how to banish it, I lack courage.
Now black has captured me.
Oh! Save me!!!
Oh! Save me!!!

HARVEST MY BLOOD

My will is that with death all does not end,
although we go there and never seem to return.
My will is to hide my soul from God and the Devil
so they will never take me away, never stop my heart.

They are so many, the ghosts that haunt the inner flesh, that is well known.
Tara lara lara lah, lah, lah, how it grips my heart.

In my gorge, the voices of those who returned to the mist in silence.

In my gorge, the voices of those who could not pray.

Harvest my blood!

Harvest my blood!

Harvest my blood if I should die in battle.

Harvest my blood if the wind scatters my ashes.

Harvest my blood if I fall and can no longer rise, no longer awaken.

Harvest my blood to soften the pain of being mortal.

So when I depart I will not leave a void, but fill their minds with joy,

so my energy will become a quest for a new world

and our streets will shine with genius as we travel on.

May art be born from this, poets, writers, musicians, painters...those of great vision

and you will witness the virtue of the great strength we will gather

if all together we insist that no blood be shed in vain.

May my life be an engine that sets others in motion.

May the children of my children share the fruits of my skin, sown long before them.

May the earth that saw my death give the world the most beautiful flowers

and grip the roots of the trees to sustain others for many years...

Harvest my blood!

Harvest my blood!

Harvest my blood if I should die in battle.

Harvest my blood if the wind scatters my ashes.

Harvest my blood if I fall and can no longer rise, no longer awaken.

Harvest my blood to soften the pain of being mortal.

Harvest my blood!

Harvest my blood!

Harvest my blood!

Harvest my blood!

EARTH

Care for and love Earth,
for there is only one and so little remains
in this day and age when the world spins around without love.

Watch over and listen to Earth,
a mother who cries into the wind.
Do not let her fall ...

So poor we are, so sure
that tomorrow we will solve
all the problems we created,
all the wounds we opened so long ago,
when we still had enough strength to waste,
when there was no tomorrow...

On the day of Her burial
in the consciousness of the Universe
an eternal flame will be lit
in the name of our humble Earth, exploited, mutilated, and assassinated by her own children.

Care for and love Earth,
for there is only one and so little remains
in this day and age when the world spins around without love.

BIRDS Brun translation

Here I am, sitting in my chair while I see them flying.
No matter where they're going, they 'll be back here at night to sleep.
My head is the best nest that they ever could find.

Peace that so many people are looking for, sometimes, seems to be arrived.
I've immediately seen that I cannot be wrong,
that the world volves just like our heads do.

Each poem is a bird, each bird is a poem,
Inside of our heads!

As water flows, it does not ask what will occur further.
Again, I want to wake up in a meadow and without my skirt, softly walk.

They are part of my world, the hours that you made me lose.
Time does not stop moving forward, and our bones get wet from that fear that one day
everything would end.

Everything would end ...
Inside our heads!

their song, the greatest pleasure I have never been able to find.
My head, the best of the nests that they never could find.

their song, the greatest pleasure I've never been able to make.
My head, the best of the nests that they never could find.

MARGUERITE

It was like touching the sky with my hand.
It was like a final ending with a question mark.
It was like the sun that rises up when he sees arriving spring.
She was so soft, that tasted so intense ... and she had a special talent!

And now they have left her without feeling, seeing or speaking or hearing.
Because she was different, they've locked her in a corner,
They've exiled and unearthed her.

My heart is breaking, and my blood freezes
whenever Marguerite said:

“Where are gone all April flowers?
Where are they gone?
Where did they put the scent of summer?
Where has it gone and why isn't it here?
And where is hidden the water of this river?
I find no trace of my feet in the ground!

Where did they put all these people who treat others
like they would want to be treated?
and where are kindness and sincerity hidden?
I cannot find the star that promised me the Orient!

Where did they stay?
Alas, alas
Where did they stay?”

Marguerite, don't be frightened, don't let vanish your courage.
Marguerite, if you feel that you can't, I will be there to obtain that:

You keep thinking that if one day you become old
That's not for declining, not for stopping walking ...

You keep thinking that if one day you become old
That's not for declining, not for stopping walking!!!

Where have they been gone, where did they put
All April flowers and the scent of summer ?

I don't know where they're gone...

**

IN BLACK AND WHITE

In black and white, I watch the film of the past.
In black and white, there I am.
In white and black, young gaze full of light.
In black and white, the laughter does not lie.

In white and black ... in white and black!

In a white dress, with a silver necklace and a golden hair.
A plane field, grass that carries smooth legs.
Northern sun, it seems that the mists flee before it.
And so pure a waltz amid wind and flower, a flower in the wind.

In white and black ... in white and black!

Now the dress is black, since I've seen so many colors
I have my skirt over my knees, innocence is gone.
My eyes do not see as before, the sun goes behind.
Gold becomes bronze, light is weakening.
And waltz becomes a rumba ... the rumba of the innumerable !!!

I could paint in white and now all is black!
... In white and black!
In black! In black and white! In black and white !!!

Now the black has hunted me, I cannot repair all that I've broken.
Now black has eaten my light.
Now Black has conquered everything, I do not know how to remove it from there, I have not the
courage.
Now the black has caught me.
Oh! Save me !!!
Oh! Save me !!!

GATHER MY BLOOD

My will is that, with death, all does not end,
although we go there and seemingly never come back.
I want to hide my soul to God and to Devil,
so that they never come to take me, and to make my heart stop.

Tey are so many, the ghosts that haunt the innermost of the flesh that has well vowed:
lalaralaralarala ah, ah, and grips my heart.

In my throat, the voice of those who silently returned to mist.
In my throat, the voice of those who could not pray

Gather my blood!
Gather my blood!

Gather my blood if I die in the battle.
Gather my blood when the wind blows away my ashes.

Gather my blood when falling, I can no longer not get up, I cannot wake up.
Gather my blood, and you will soften this painfulness of being mortal.

So that with our departure,
instead of leaving a void we fill in other minds with joy.
and my energy will be transformed into the quest for a new world.
And in our streets shining geniuses going on.

From this art
Let be born poets, writers, musicians, painters ... with joy,
and you will see the virtue of the great strength that together we can gather,
if we insist that no blood should be shed in vain.

Let my life be an engine that gives to the others the movement.
Let children of my children enjoy the fruits of the place where, in the past, I sowed my skin.
Let the land that saw my death give the most beautiful flowers in the world,
and host the roots of these trees that will give life to other people for a long time ...

Gather my blood!
Gather my blood!

Gather my blood if I die in the battle.
Gather my blood when the wind blows away my ashes.

Gather my blood when falling, I can no longer not get up, I cannot wake up.
Gather my blood, and you will soften this painfulness of being mortal.

Gather my blood!
Gather my blood!
Gather my blood!

Gather my blood!

EARTH

Take care for and love Earth
There's only one and very little remains to it,
in this day and age,
the world turns around without love.

Look at, listen to Earth.
She's a mother that puts her voice
into the wind and cries.
Do not let her falling down ...

So poor we are,
They've convinced us that we'll resolve tomorrow
the problems we've created,
injuries we opened
so long ago
when we still had strength
that could be wasted.
Then, there is no tomorrow ...

The day of her funeral,
in the consciousness of Universe
will remain lightening an eternal candle,
in the name of our humble Earth
exploited, abused, mutilated and murdered
by her own children.

Take care for and love Earth
There's only one and very little remains to it,
in this day and age,
the world turns around without love.

PÁJAROS

Aquí estoy, sentada en mi sillón mientras los veo volar.
Me da igual donde vayan a parar, vendrán de noche a dormir.
Mi cabeza, el mejor de los nidos que jamás hayan podido hallar.

Esa paz que tanto pide tanta gente, de repente, parece que ha llegado.
En cuanto he visto que no me puedo equivocar,
que gira el mundo igual que nuestras cabezas.

Cada verso un pájaro, cada pájaro hecho un verso,
¡dentro de nuestras cabezas!

Como el agua que fluye sin importarle qué habrá más allá.
De nuevo quiero despertar en un prado y sin ropa; despacito, caminar.

Forman parte de mi entorno las horas que perdí junto a ti.
El tiempo no para de avanzar
y tenemos los huesos bañados en el temor de ¡que un buen día acabe todo!
Acabe todo...
¡¡¡Dentro de nuestras cabezas!!!

Su canto, ¡el mayor placer que jamás haya podido encontrar!
Mi cabeza, ¡el mejor de los nidos que jamás hayan podido hallar!

Su canto, ¡el mayor placer que jamás haya podido encontrar!
Mi cabeza, ¡el mejor de los nidos que jamás hayan podido hallar!

MARGARITA

Era como tocar con la mano el cielo.
Era como aquel final que acabé con interrogante.
Era como el Sol que levanta la cabeza cuando ve llegar la primavera.
Era de un tacto tan dulce, un sabor tan intenso... ¡y un talento especial!

Y ahora la han dejado sin sentir, sin ver, sin hablar ni oír.
Por ser diferente la han acorralado en una esquina,
la han exiliado, la han desterrado.

Se me rompe el corazón y mi sangre se hiela
cada vez que Margarita me dice:

¿Dónde se han quedado todas las flores de abril?
¿Dónde se han quedado?
¿Dónde se ha metido el aroma a verano?
¿Dónde se ha metido, por qué no llega aquí?
¿Y dónde se esconde el agua de este río?
¡No encuentro mis huellas por donde pasé!

¿Dónde se ha metido toda aquella gente que trata a los otros
como quisiera ser tratada?
¿Y dónde se esconden la bondad y la sinceridad?
¡No encuentro la estrella que me prometió Oriente!

¿Dónde se han quedado?
¡Ay, ay, ay!
¿Dónde se han quedado?

Margarita, no cojas miedo, que tu coraje no se eche atrás.
Margarita, si sientes que no puedes yo estaré aquí hasta conseguir que:

No dejes de pensar que si algún día has de envejecer
no es para abandonar, no es para cesar de caminar...
No dejes de pensar que si algún día has de envejecer
no es para abandonar, ¡¡¡no es para cesar de caminar!!!

¿Dónde se han quedado, dónde se han metido
todas las flores de abril y el aroma a verano?

No sé donde se han quedado...

**

EN BLANCO Y NEGRO

En blanco y negro, observo la película del pasado.
En blanco y negro, ahí estoy yo.
En blanco y negro, joven mirada llena de luz.
En blanco y negro, ¡la sonrisa no miente!

En blanco y en negro... ¡en blanco y en negro!

Vestido blanco, colgante plateado y cabello de oro.
Un prado llano, la hierba roza unas suaves piernas.
Sol naciente, parece que las nubes huyen de él.
Y un vals tan puro, entre viento y flor, ¡una flor al viento!

En blanco y en negro... ¡en blanco y en negro!

Ahora el vestido es negro, que ya los he visto de todos los colores.
Falda sobre rodilla, la inocencia se fue.
Los ojos han cambiado, y el Sol da media vuelta.
El oro se vuelve bronce, disminuye la luz.
Y el vals se vuelve una rumba... ¡¡¡Rumba de los innombrables!!!

En blanco podía pintar y ¡ahora es negro!
En blanco... ¡y en negro!
En blanco podía pintar y ¡ahora es negro!
en blanco... y en negro, ¡en blanco y negro!
¡En negro!
¡En blanco y negro!
¡¡¡En blanco y negro!!!

Ahora el negro me ha cazado, ¡no puedo recomponer todo aquello que he roto!
¡Ahora el negro se ha comido mi luz!
Ahora el negro ha conquistado, no sé cómo sacarlo de aquí, ¡no tengo valor!
¡Ahora el negro me ha atrapado!
¡¡¡Oh, sálvame!!!

!!!Oh, sálvame!!!

RECOGE MI SANGRE

Quiero que con la muerte no acabe todo,
por mucho que vayamos y parezca que nunca volvamos.
Quiero esconder mi esencia de Dios y del Diablo,
para que jamás vengan a buscarme y me hagan detener el corazón.

Son ya tantos los fantasmas que habitan en esta carne, que ha jurado:
lalaralaralaralara ¡ah, ah!, y aferra el corazón.

En mi garganta, la voz de quienes en silencio se volvieron humo.
En mi garganta, la voz de quienes no pudieron rogar:

¡Recoge mi sangre!
¡Recoge mi sangre!

Recoge mi sangre, cuando muera en la batalla.
Recoge mi sangre, cuando con el viento vuelen lejos mis cenizas.

Recoge mi sangre, cuando caiga y ya no me levante, no despierte.
Recoge mi sangre, y amansarás este dolor de ser mortal.

Y que con nuestra partida,
en lugar de dejar un vacío llenemos de gozo otras mentes.
Que mi energía se convierta en la búsqueda activa de un nuevo mundo.
Que en nuestras calles se vean reflejados los genios que en ellas caminan.

Que de este arte
nazcan poetas, escritores, músicos, pintores; con ilusión,
y verás la virtud de la gran fuerza que juntos podemos reunir,
si perseguimos que no haya sangre vertida en vano.

Que mi vida sea un motor que dé movimiento a los demás.
Que los hijos de mis hijos puedan recoger los frutos de donde en un pasado sembré mi piel.
Que la tierra que vive mi muerte dé las flores más bonitas del mundo,
y refugie las raíces de aquellos árboles que darán vida a otras personas
durante mucho tiempo...

¡Recoge mi sangre!
¡Recoge mi sangre!

Recoge mi sangre, cuando muera en la batalla.
Recoge mi sangre, cuando con el viento vuelen lejos mis cenizas.

Recoge mi sangre, cuando caiga y ya no me levante, no despierte.
Recoge mi sangre, y amansarás este dolor de ser mortal.

¡Recoge mi sangre!
¡Recoge mi sangre!
¡Recoge mi sangre!
¡Recoge mi sangre!

TIERRA

Cuida, ama la Tierra.
Sólo hay una y poco le queda con los tiempos que corren,
rueda el mundo sin amor.

Mira, escucha la Tierra.
Es una madre que vierte la voz al viento y llora,
no la dejes caer...

Qué pobres que somos,
nos han convencido de que mañana arreglaremos los problemas que creamos,
las heridas que abrimos en un tiempo atrás, cuando aún teníamos fuerzas que gastar,
y así no hay mañana...

El día de su enterramiento,
en la conciencia del Universo quedará encendida una vela eterna,
en nombre de nuestra humilde Tierra, explotada, maltratada, mutilada y asesinada,
por sus propios hijos.

Cuida, ama a la Tierra.
Sólo hay una y poco le queda con los tiempos que corren,
rueda el mundo sin amor.

OISEAUX

**Je reste assise ici, dans mon fauteuil, à regarder leur vol
Peu m'importe où ils vont, ils reviendront cette nuit pour dormir.
Ma tête est le meilleur des nids qu'ils n'aient jamais pu trouver.**

**La paix que demandent tant de gens, il semble par moments qu'elle est arrivée.
j'ai immédiatement compris, sans risque de me tromper,
que le monde tourne pareillement que nos têtes.**

Chaque poème un oiseau, chaque oiseau fait un poème, dans nos têtes !

**Telle l'eau qui s'écoule, et ne demande pas ce qu'il y aura plus loin.
je veux me réveiller à nouveau dans un pré et, sans vêtements, à loisir, marcher.**

**Elles font partie de mon univers les heures que tu m'as fait perdre.
Le temps n'arrête pas d'avancer et nous avons les os mouillés par la peur qu'un beau jour
tout s'achève.**

Tout s'achève...

A l'intérieur de nos têtes!

Son chant, le plus grand plaisir que je n'ai jamais pu trouver.
Ma tête, le meilleur des nids que jamais ils n'ont pu trouver.

Son chant, le plus grand plaisir que je n'ai jamais pu trouver.
Ma tête, le meilleur des nids que jamais ils n'ont pu trouver.

MARGUERITE

C'était comme toucher avec la main le ciel.
C'était comme ce final qui s'achevait en point d'interrogation.
C'était comme le soleil qui lève la tête quand il voit arriver le printemps.
Elle était si douce au toucher, elle avait un goût si intense... et un talent spécial!

Et maintenant ils l'ont laissée sans sentir, ni voir, ni parler, ni entendre.
Parce qu'elle était différente, ils l'ont enfermée dans un coin,
ils l'ont exilée, et déterrée.

Mon cœur se fend, et mon sang gèle
à chaque fois que Marguerite me dit:

Où sont restées toutes les fleurs d'avril ?
Où sont-elles restées ?
Où est passée l'odeur de l'été ?
Où est-elle passée et pourquoi elle n'est pas ici ?
Et où se cache l'eau de cette rivière ?
Je ne trouve pas la trace de mes pieds dans le sol !

Où a-t-on mis tous ces gens qui traitent les autres
comme ils voudraient être traités ?
et où se cachent la bonté et la sincérité ?
Je ne trouve pas l'étoile qui me promettait l'Orient !

Où sont-ils restés ?
Hélas...
Où sont-ils restés ?

Marguerite ne prends pas peur, que ton courage ne recule pas.
Marguerite, si tu sens que tu ne peux pas, moi je serai là jusqu'à ce que j'obtienne que :

Tu n'arrêtes pas de penser que si un beau jour tu te fais vieille
ce n'est pas pour se laisser aller, ce n'est pas pour arrêter de marcher...
Tu n'arrêtes pas de penser que si un beau jour tu te fais vieille
ce n'est pas pour se laisser aller, ce n'est pas pour arrêter de marcher !!!

Où sont restées et où a-t-on mis
toutes les fleurs d'avril et l'odeur de l'été ?

Je ne le sais pas...

EN BLANC ET NOIR

En blanc et noir, j'observe le film du passé.
En blanc et noir, c'est là que je suis.
En blanc et noir, jeune regard plein de lumière.
En blanc et noir, le rire ne ment pas.

En blanc et en noir... en blanc et en noir !

Robe toute blanche, collier argenté et les cheveux dorés.
Un pré sans pente, l'herbe qui frôle des jambes douces.
Soleil d'autan, il semble que les brumes fuient devant lui.
Et une valse si pure entre vent et fleur, une fleur au vent.

En blanc et en noir... en blanc et en noir !

Maintenant la robe est noire, car j'en ai vu de toutes les couleurs déjà.
La jupe sur les genoux, l'innocence s'en est allée.
Les yeux ne voient plus comme avant, le soleil s'en va, là bas derrière.
L'or devient bronze, la lumière s'affaiblit.
Et la valse devient une rumba... rumba des innombrables !!!

En blanc je pouvais peindre et maintenant c'est noir !
En blanc...et en noir !
En noir ! en blanc et noir! en blanc et noir!!!

Maintenant le noir m'a chassé, je ne peux arranger tout ce que j'ai brisé.
Maintenant le noir a mangé ma lumière.
Maintenant le noir a tout envahi, je ne sais pas comment l'enlever de là, je n'ai pas le courage.
Maintenant le noir m'a rattrapé.
Oh ! Sauve-moi !!!
Oh ! Sauve-moi !!!

RECUEILLE MON SANG

Je veux qu'avec la mort tout ne s'achève pas,
bien que nous nous en allions, et qu'il semble que nous ne revenions jamais.
Je veux cacher mon âme à Dieu et au Diable,
pour que jamais ils ne viennent me chercher ni ne fassent que mon cœur s'arrête.

Nombreux sont les fantômes qui hantent le for intérieur de cette chair qui a bien juré :
lalaralaralaralara ah !, ah !, et resserre mon cœur.

Dans ma gorge, la voix de ceux qui en silence sont redevenus fumée.
Dans ma gorge, la voix de ceux qui n'ont pas pu prier :

Recueille mon sang !
Recueille mon sang !

Recueille mon sang quand je meurs dans la bataille.
Recueille mon sang quand le vent emporte au loin mes cendres.

Recueille mon sang quand je tombe, je ne me relève pas, je ne me réveille pas.
Recueille mon sang, et tu calmeras cette douleur d'être mortel.

Et avec notre départ,
au lieu de laisser un vide nous remplirons de joie d'autres esprits.
Que mon énergie se transforme dans la quête d'un monde neuf.
Que dans nos rues brillent les génies qui marchent.

Que de cet art
naissent des poètes, des écrivains, des musiciens, des peintres... avec joie,
et tu verras la vertu de la grande force qu'ensemble nous pouvons rassembler,
si nous persistons pour qu'aucun sang ne soit versé en vain.

Que ma vie soit un moteur qui donne aux autres le mouvement.
Que les fils de mes fils puissent cueillir les fruits de l'endroit où, dans le passé, j'ai semé
ma peau.
Que la terre qui vit ma mort donne les fleurs les plus belles du monde,
et qu'elle héberge les racines de ces arbres qui donneront vie à d'autres gens pour
longtemps encore...

Recueille mon sang !
Recueille mon sang !

Recueille mon sang quand je meurs dans la bataille.
Recueille mon sang quand le vent emporte au loin mes cendres.

Recueille mon sang quand je tombe, je ne me relève pas, je ne me réveille pas.
Recueille mon sang, et tu calmeras cette douleur d'être mortel.

Recueille mon sang !
Recueille mon sang !
Recueille mon sang !
Recueille mon sang !

TERRE

Soigne, aime la Terre.
Il n'y en a qu'une et il lui reste bien peu,
par les temps qui courent,
le monde tourne sans amour.

Regarde, écoute la Terre.
C'est une mère qui met sa voix
dans le vent et pleure.
Ne la laisse pas tomber...

Pauvres que nous sommes,
on nous a convaincu que demain
nous réglerons
les problèmes que nous avons créés,
les blessures que nous avons ouvertes
il y a longtemps déjà,
quand encore nous avions des forces
pour se dépenser.
Ainsi, il n'y a pas de lendemain...

Le jour de son enterrement,
dans la conscience de l'Univers
restera allumée une bougie éternelle,
au nom de notre humble Terre,
exploitée, maltraitée, mutilée et assassinée
par ses propres fils.

Soigne, aime la Terre.
Il n'y en a qu'une et il lui reste bien peu,
par les temps qui courent,
le monde tourne sans amour.

Les écrivains de langue d'oc dans la tourmente

Quatre mois après la mort de Frédéric Mistral, prix Nobel, éclate la première guerre mondiale. La tentative de d'écrivain provençal de *respelido*, renaissance d'une langue et littérature médiévale a échoué; le peuple occitan s'il continue à parler majoritairement sa langue adhère aux thèses propagées par l'école de la république obligatoire et laïque depuis 1884 : il parle patois et non pas une langue de culture. Si l'œuvre de F. Mistral -fondation du Félibrige en 1854, succès mondial de *Mirèio* en 1859-jouit d'un grand prestige et peut influencer des mouvements similaires en Catalogne et ailleurs, mais ici bas, le peuple ne le suit pas et s'enferme dans la doctrine républicaine de 1793 avalisée par la Convention à la suite du rapport de l'ex-abbé Grégoire: il ne peut y avoir en France d'autre langue que le français et tous les dialectes , patois doivent être exclus du domaine officiel et de l'école y compris des langues par ailleurs comme l'italien en Corse, la flamand dans le Nord et l'allemand en Alsace-Lorraine. Si dans sa période républicaine et conspiratrice, Frédéric Mistral montre quelques vellétés de porter la question sur le terrain des nationalités -*la Coumtesso, Calendau*, après la défaite de 1870 contre la Prusse et l'annexion de l'Alsace-Lorraine , il vire casaque et capitule devant le nationalisme français exacerbé. Et les débuts de la troisième république ne facilitent pas les choses; au moment même où Jules Ferry mène de front le combat contre les patois à l'école et se lance à corps perdu dans les expéditions outre mer pour faire de la France une grande puissance coloniale. À cette l'époque là, où l'on ne badine pas avec le patriotisme. F. Mistral et les félibres qui veulent réhabiliter la langue des troubadours sont accusé de séparatisme et de trahison. Ils doivent se défendre et le font par une surenchère patriotique: en 1889 paraît un recueil de poèmes au titre significatif *pèr l'Alsaço-Lourreno* qui recouvre tout l'échiquier politique du Félibrige, de la gauche (Auguste Fourès) à la droite (J. Roumanille) dans le plus pur style du patriotisme revanchard de Déroulède. Pas davantage que le pacifisme des socialistes qui partira en fumée à la déclaration de guerre, *l'albigéisme*, c'est-à-dire l'exaltation de la lutte des occitans contre les croisés de Simon de Montfort au 13^o siècle, ne pourra empêcher la grande vague patriotique d'août 1914 et de nombreux conscrits après un service militaire obligatoire qui en dernier ressort aura été porté à trois ans sont embrigadés dans une guerre interminable qui durera quatre ans et embrasera le continent. On croyait qu'elle serait fraîche et joyeuse et courte. En fait, elle dura plus de quatre ans et fut une saignée. Un écrivain provençal bien connu Jean Giono qui a rédigé son œuvre dans un français fortement teinté de provençalismes dans sa première manière fut envoyé au front en 1915 et en tant que soldat de deuxième classe dans l'infanterie alpine fit la guerre jusqu'à la fin.. dans ses écrits pacifistes-refus d'obéissance 1938, lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix-, il nous donne une idée de l'amplitude du carnage : *le 11 novembre 1918, avec M. V. mon capitaine, nous sommes à peu près les seuls survivants de la première 6^o compagnie....la 6^o compagnie a été remplie cent fois et cent fois d'hommes... comme un boisseau de blé quand le boisseau était vide d'hommes, enfin, quand ils n'en restait plus quelques uns au fonds, comme des grains collés dans*

les rainures, on le remplissait de nouveau avec des hommes frais.(1°) Quand la guerre éclate, nous ferons une première constatation, le français n'est pas encore la langue usuelle de la majorité des méridionaux et dans les tranchées des plus jeunes aux plus vieux les habitants des provinces du Midi parlent patois entre eux et ce sera l'occasion de vérifier l'unité de la langue d'oc dans la variété de ses dialectes. J'en ai fait moi-même l'expérience : dans mon jeune âge , quand j'interrogeais les poilus de la grande guerre sur leur vie quotidienne au front, tous les témoignages étaient concordants « *a, òc, i aviá ambe nautre de sordats dau Limosin (o de Tolosa) e se compreniam ben en patois. Té, n'i aviá un que nos cantava aquela cançon....* » (2°)et il me chantait la chanson en dialecte limousin. Seconde constatation, la guerre survient à un moment où le mouvement de F. Mistral, me semble-t-il, fait une nouvelle percée dans la jeunesse après celle des félibres fédéralistes de 1890. Mistral est acclamé par la jeunesse estudiantine à la Santo Estello de 1913 à Aix en Provence où les étudiants détellent les chevaux de sa calèche pour la tirer eux mêmes-. Une nouvelle génération se lève qui veut en découdre et faire triompher les idéaux mistraliens. Hélas, les orages s'amoncellent et un an plus tard, après pour certains un service militaire interminable de 3 ans, ces jeunes activistes se retrouvent entraînés dans la tourmente. Si l'on en croit le numéro spécial de la revue *Calendau* consacrée à, la centaine de félibres tombés au champ d'honneur , on doit déplorer la perte de 21 écrivains d'oc, parmi lesquels 3 catalans d'Espagne (3°), car de nombreux catalans s'étaient engagés du côté des alliés, s'imaginant naïvement qu'il s'agissait d'une lutte de la civilisation contre la barbarie. Et ce fait est significatif, car évidemment, l'on peut supposer qu'ils s'étaient connus dans les tranchées, mettant un point final surprenant à l'amitié catalano-provençale datant de Mistral et de Balaguer. Et la revue publie une anthologie des textes en occitan que nous ont laissés ces héros de la première guerre mondiale, suivant la terminologie de l'époque. C'est en fait peu de choses à côté de l'anthologie des écrivains français morts à la guerre 1914-1918 en cinq volumes qui publie les textes de 560 hommes de lettres qui n'ont pas survécu au conflit, parmi lesquels on retrouve le nom de deux écrivains occitans de l'anthologie de Montpellier.. Il est toutefois un domaine où ces écrivains occupent une place importante celui des journaux de tranchées. Car après la guerre de mouvement des premiers mois, les soldats s'enterrent et d'un assaut à l'autre, les poilus sont des loisirs que ne remplissent pas toujours le jeu de cartes ou les mots croisés. À partir du mois de décembre 1914 où le front s'est immobilisé naissent ces premiers journaux illustrés – photocopiés et les félibres et défenseurs de la langue d'oc se taillent la part du lion. Grosso modo, on peut distinguer les tendances suivantes: d'abord autour de Marius Jouveau et de Francis Pouzol se concrétise une pratique bien rodée, celle du Félibrige officiel, avec la fondation d'une école l'escolo dóu boumbardamen qui entre les campements, les permissions et les tranchées déploie une activité que l'on pourrait appeler traditionnelle; une littérature dans la droite ligne de celle de l'armana provençau qui continue d'ailleurs de paraître pendant la guerre, sous le signe de la galéjade et du soleil, des poésies, des cascadeleto, des historiettes. Son mot d'ordre est *lou canoun me fai canta*. Issu de l'escolo dóu boumbardamen au mois de janvier 1915 le félibre Bodon Lashermes entouré de

jeunes gens qui comme lui viennent de l'Auvergne méridionale le Velay fonde l'écho du boqueteau dont il fut rédacteur en chef du 31 janvier jusqu'au 2 juin 1915; le journal n'a pas de périodicité et fait souvent place à une édition provençale l'eco dau bousquetoun ou en dialecte du Puy-en-Velay, ce qui en fait le principal journal de tranchée de la guerre de 1914-1918. Lorsque le 18 décembre 1918, l'escolo dóu boumbardamen et l'écho du boqueteau furent solennellement dissous par Marius Jouveau et Bodon Lashermes, 322 numéros avaient vu le jour, formant un épais volume de 1634 pages. On trouve de tout dans ces articles ou poésies écrits sous la canonnade et pour un universitaire qui a du temps à perdre, quel beau sujet de thèse ! en tout cas, les félibres avaient payé leur tribut à la guerre Marius Jouveau dénombre parmi la centaine de membres de l'escolo dóu boumbardamen 16 tués et 43 blessés. Et des prisonniers comme Charasse qui de son stalag au fin fonds de l'Allemagne collabore à l'eco dóu bousquetoun. Maintenant prenons le cas des écrivains méridionaux blessés, réformés au cours de la guerre comme Pierre Azéma, trépané qui se refuse à abandonner ses compagnons de lutte et fonde début 1915 à Montpellier le périodique lou gal pour soutenir les poilus occitans qui devint lo sol jornal en lenga d'oc que pareiguèt regulierament tot lo temps de la guérre (4°). Il ne s'arrêta qu'en 1920 à cause du manque de papier qui affecta la presse; cette fois c'est de la ville de Montpellier que majoritairement viennent ses collaborateurs Louis Bonfils (Filhòu), J. Teissier, H. Miremont, J. Teisnei (tous les quatre tombés au champ d'honneur), G. Millet (mort de ses blessures en 1920) L. Stehlé, Delpon-Delascabras, J. Bardin, P. Causse. Un autre montpellierain plus âgé, mistralien fervent vivant à Paris Joseph Loubet fonde la gazeto loubetenco qui recueille les articles des poilus occitans *dis Aups i Pirenèu*, notamment ceux des gascons qui saluent cette hoelhe mesadyere d'amistat, ta d'aquere heyte d'unioun entre lous sordats dau Mieydie (5°). quel est le contenu de ces journaux engagés, d'abord la défense du soldat méridional -le XV° corps d'armée composé en majorité de provençaux et de languedociens qui fut à la fin du mois d'août 1914 d'être responsable de la défaite de la Somme, amalgamé avec la révolte des soldats de 1907 qui refusèrent de tirer sur les vigneron, pure opération de propagande pour dissimuler l'impéritie du haut-commandement militaire français, messorga d'estat, craca patrioutica (6°), ensuite la lutte contre les embusqués, et l'affirmation de la doctrine mistralienne, la fraternité d'armes dans la langue du terroir, une mission mystique celle d'unir spirituellement tous les félibres qui se battaient aux armées. Mais aussi ne manquent pas les poncifs de l'époque, la lutte contre la barbarie teutonne au nom de la race latine. D'autres écrivains sortirent de la guerre grand mutilés comme Pau Eyssavel et beaucoup en portèrent les séquelles. En conclusion deux écrivains tombés dans les derniers mois du conflit surnagent : le provençal Francis Pouzol et le montpellierain Filhòu (Louis Bonfils) l'un sergent major et l'autre sous lieutenant qui, une fois la guerre finie, nourrissaient des projets grandioses dans le domaine de l'enseignement et du journalisme comme la création d'un quotidien. L'un poète délicat voué à l'horreur des tranchées et l'autre un des meilleurs prosateurs occitans avec son journal du front qui nous fait penser à celui de Maurice Génévoix; s'ils avaient survécu au conflit, peut-être Francis

Pouzol aurait-il été l'auteur d'une œuvre comparable au feu de Barbusse ou au dessus de la mêlée de Romain Rolland, deux ouvrages qu'il avait pu lire à leur parution et qu'il admirait, ou de *im Westen nichts neues* d'Erich Maria Remarque, pour faire une incursion du côté allemand. Quant à Louis Bonfils, les fragments qu'il nous a laissés de ses lettres de guerre nous font penser à Ernst Jünger et à son récit *im Stahlgewitter*. Contrairement à l'instituteur Pouzol, le militaire Bonfils n'est pas pacifiste, il apprécie dans son existence de soldat « *una vida bolegadissa, danzeirosa e sublima*, le triomphe de l'éphémère, la beauté des combats sous l'orage... en plus, Filhòu était un mainteneur fanatique, utilisant systématiquement en tant qu'officier la langue d'oc avec ses soldats, ce qui lui valut une comparution devant le conseil de guerre en 1916 où il fut acquitté. Une fois la paix revenue, le mouvement de renaissance de la langue a manifestement souffert de *l'esfraiousa saunada patida per lou Felibrige vivent e agissent de 1914 e l'inevitable anequelimen que s'en es seguit*(7°), comme l'écrit Père Azema dans son recueil de ses articles du Gal » *a boulet rouge* (1930) et il tente de donner un sens au sacrifice de ses compagnons: *baste qu'aquel sang ague pas rajat per ren*. pourvu que ce sang n'ait pas couler pour rien. C'est pour la France et aussi pour le Midi qu'ils sont morts en parlant la langue d'oc, ce sont tous les martyrs de la terre méridionale que nous avons la prétention d'honorer, de glorifier et pour tout dire de venger. Passée la tourmente, la littérature occitane ne cherche pas son inspiration dans les événements guerriers. Le Rouergat Charles Mouly, rescapé de la tuerie, mutilé dans sa chair, auteur de 7 à 8 romans paysans, grand connaisseur du monde rural ne consacre qu'une seule œuvre de fiction à la grande guerre *al cant de l'alauseto ou trento ans d'agriculturo en Rouergue* (1928) (au chant de l'alouette ou trente ans d'agriculture en Rouergue) où le conflit n'intervient que comme épilogue et où il fait preuve d'un optimisme stupéfiant: quatre fils sont nés dans cette ferme, mais aucun ne sera tué à la guerre. Deux œuvres romanesques estimables ont été récemment publiées Père e Maria, d'un autre rouergat Francis Deleris(1992) et un roman limousin : *los jorns telhòu les jours tilleul* (1996) de Roland Berland où la guerre et l'amour forment la trame et dont l'issue ne peut qu'être tragique. Comme le film magnifique de Georges Franju *Thomas l'imposteur* (1964) tiré d'un roman peu connu de Jean Cocteau de 1923, l'une des meilleures œuvres cinématographiques sur la guerre de 1914-1918 auquel nous joindrons un autre film *Histoire d'Adrien* de J. P. Denis (1980), cette fois parlé en occitan du Périgord et où le héros à la fin meurt la langue sur les lèvres, donc un de ces martyrs anonymes de la terre méridionale suivant Père Azema, au même titre que ces jeunes écrivains fauchés prématurément par la mitraille qui n'ont pu donner la pleine mesure de leur talent.

PIERRE PESSEMESE

1^ole pacifiste Jean Giono écrit encore : en 1915, je suis parti sans croire à la patrie...je n'ai jamais été blessé, je n'ai jamais été décoré, donc aucune action d'éclat. Je suis sûr de n'avoir jamais tué personne. J'ai fait toutes les attaques sans fusil ou

bien avec un fusil inutilisable (tous les survivants de la guerre savent combien il était facile avec un peu de terre et d'urine de rendre un Lebel pareil à un bâton...

2° ah , oui, il y avait avec nous des soldats limousins ou de Toulouse et on se comprenait bien entre nous. Tiens, il y en a un qui nous chantait cette chanson en patois...

3° Camil Campanya, Père Peres-Costa, Josep Vidal Sarda, tels sont les noms de ces trois poètes dont des poèmes ont été recueillis dans l'anthologie. Par ailleurs, au cours de la guerre six mille catalans d'Espagne s'engagèrent dans l'armée française dont une bonne moitié ne revint jamais

4° le seul journal en langue d'oc qui parut régulièrement tout le temps de la guerre

5° feuille mensuelle d'amitié , pour faire trait d'union entre tous les parlers du Midi

6° mensonge d'état, bobard patriotique; les journaux occitans des tranchées fustige des articles ou des déclarations d'officiers comme celle du commandant Bouyssou en 1907, lors de la révolte des vigneron : au point de vue moral, le midi est totalement perverti... le bitterois est intelligent , paresseux, jouisseur, extrêmement vaniteux, souple et faux, pris isolément, il redoute la force et craint les coups, ne reconnaît aucune autorité convient parfaitement à ces natures orgueilleuses, déclarations reprises et actualisées lors de l'offensive de la Somme fin août 1914

7° l'effrayante saignée subie par la Félibrige vivant et agissant de 1914 et l'inévitable dépérissement qui s'en suivit... Signalons la clairvoyance peu commune de Père Azéma qui dans un des derniers numéros du Gal (1919) s'élève contre la paix de Clémenceau, paix empoisonnée qui n'a pas encore vomi tout son venin. patz empoisonada qu'a pancara racat tout soun verin. Vingt ans plus tard, on en a vu le résultat...

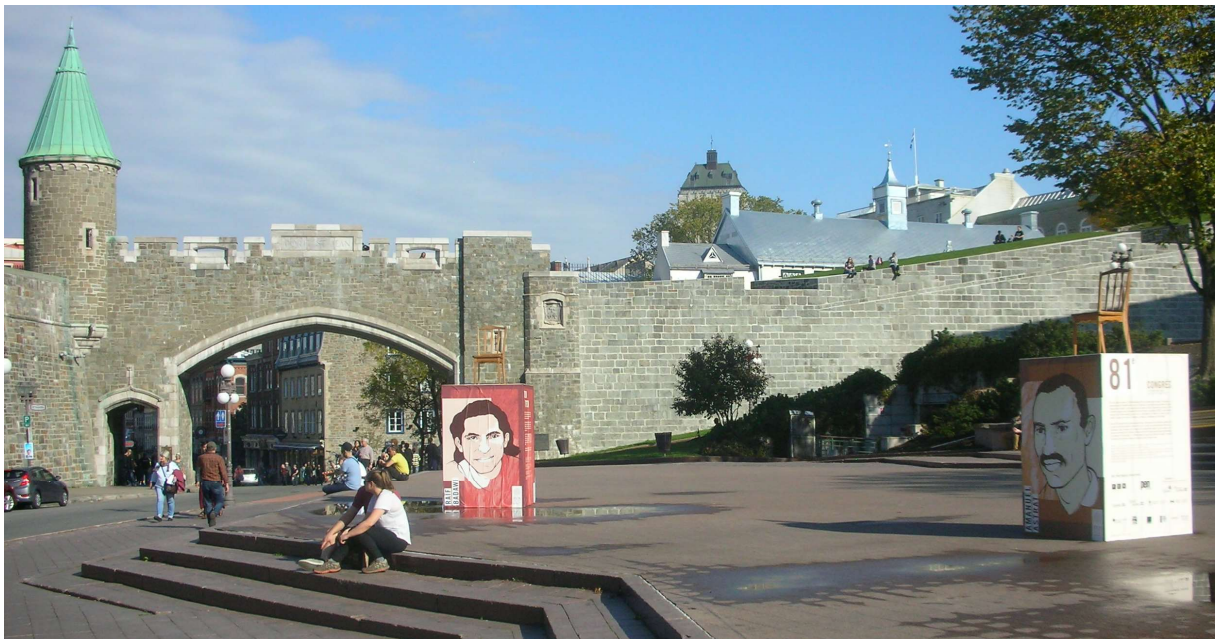
ISRAEL E LO PARTIT DE DIEU

Dins lo numero 574 de « la setmana » podem prene coneissença dei punts de vista divergents deis organizacions politicas occitanistas rapòrt ais eveniments dau Liban . D'aquela guèrra sorpresa, n'aviatz ja agut parlat dins un numero precedent e segur que l'affaire es pas encara acabat. Mai ieu, me pausi una question : quora i aguèt nòstra « intifada » dins lei « quartiers sensibles », perqué diable lei meteissas organizacions politicas occitanistes demorèron mutas e de comentaris ne faguèron ges? Alevat un corrier de Sergi Viaula que preniá posicion a l'encontra de la veritat oficiala qu'incriminava la misèria, la discriminacion e lo sant-esperit per explicar leis incendis de veituras o de bastiments publics. En realitat, l'intifada en Palestina, la guèrra santa dau Hezbollah o partit de Dieu e leis enfantolitges de nòstres « banlieux » son de meteissa natura e l'encausa n'ei religiosa. Segur, me rebecaretz, l'Islam moderat...Lo Coran mau interpretat... mai tot aquò a pas gaire de sens, es un agantacolhon. Aquesta religion medievala non pòt s'adaptar a l'imensa complexitat de la societat moderna occidentala qu'a conquistat lo mond , exceptat per se n'apropriar la tecnologia murtriera e dins un article pareigut au mes de

novembre passat dins la revista alemanda « der Spiegel », l'escrivan Hans Magnus Enzensberger nos balhava una interpretacion plausibla d'aquelei batalhas urbanas que nos permete de mièlhs comprene son caràcter nihiliste. "der radikal Verlierer", ansin s'intitolava aquel assaig "lo perdent radica". Partent d'un fet divers, diguem un paire de familha fracassat que ne vòu fenir amb la vida e que massacra sei dos enfants amb sa femna abans de se suicidar, Enzensberger assaja d'explicar perquè, totei lei jorns qu'Allah fai, d'òmes encara joines bardats de bombas se fan sautar amb alegria per exterminar l'envaïsseire american, lo toriste europenc o lo chiïte apostat. L'istòria recenta nos fai lume. Coma vai qu'un solet òme coma Hitler aguèsse pogut entraïnar tot un poble dins un suicide collectiu ? Non pas la crisi economica , lo caumatge, mas la rancor, lo mancament narcissic provocat per la derrota de 1918 butèron una majoritat d'alemands a cercar en un autre luòc lei copables : " lo tractat de Versailles, lo cop de punhau dins l'esquina, lei jusieus, la conspiracion mondiala capitalisco-judeo-bolchevica", tot aiçò martelejat per la propaganda de Hitler trobèt un resson favorable dins una poblacion desvariada, amb aquò partiguèron a la conquista dau monde. Aquela paur irracionala de perdre un còp de mai, podiá soncament ésser compensada per una fugida en avant dins un deliri murtrier e paranoïac. E un poble entier juguèt de son resta e, contra tota rason, se suicidèt au mitan dei roïnas fins qu'a defendre un bunker pudent a Berlin. Amb lo mond arabomusulman, es un pauc parier. Durant dos o tres sègles, a l'edat mejana, coneiguèron una civilisacion florissenta que dins totei lei domenis militari, economic, culturau èra superiora an aquela dei reis crestians d'Occident. A n aqueu zenit sucediguèt puei un periode de larga decadéncia. E al sègle XIX lei pòbles arabs se trobèron desprovesits davans lo mond modèrne, dins una inferioritat qu'es pas de dire, sota tutèla, conquistats per lei turcs e puei per lei pais europencs. Mai, enterin que d'autres civilisacions ensucadas per lo desenvolopament tecnologic de l'Occident poguèron se ne desempegar -lo Japon devèrs 1850, la Corea, Singapor, l'India amb d'autres après 1945,e finalament la China quand devenguèt capitaliste, condicion « sine qua non » dau desenvolopament, lo mond musulman demorèt imobil, calhat dins sa religiositat arcaïca, incapable de formar de tecnicians, de far foncionar seis instalacions de petròli sensa ajuda exteriora, en soma, diriatz lo perdent absolut de l'istòria contemporanea. E d'autra part, coma vuei aquesta religion, dotada d'un complèxe d'inferioritat malautís, progressa de pertot, lo mai per de rasons demograficas, s'expandís sus lei cinc continents e parte a la conquista d'Euròpa (1,3 miliards de cresents!), d'aquesta manera representa l'instrument ideau -fanatic e fascista- per mobilizar aquelei perdents radicaus juvenils, que capita d'amalgamar de motius religiós, politics e sociaus e de ne realizar la sintèsi. A n elei, nimai, li mancan pas leis adversaris : l'America, l'Oest decadent, lo capitalisme internacionau, lo sionisme. E n'ajustarem d'autres coma lei infidèus, es a dire lei 5,2 miliards d'esser umans sus la planeta, sensa oblidar lei musulmans esquimatics, coma lei chiïtes, lei druses, leis alaoïtes etc , etc. Lei "joines" de nostrei banluecs en se comportant coma de destrussis nihilistes, participavan d'aquela revòlta, per ara a un nivèu inferior, que de reivindicacions ne formulavan pas gaire de negociablas. E rintran ansin dins l'esquèma de Hans Magnus Enzensberger que citi per acabar :

" L'islamisme es pas ren interessat en de solucions au dilemna dau mond arab. S'estrancina dins la negacion. Se tracta d'un movement « unpolitisch », non-politic, en estent que formulan pas la mendra reivindicacion negociabla. En tèxte clar, leis islamistes vòlon que la majoritat deis abitants d'aquesta planeta, infidèus e eretges musulmans compres, o ben capitulen o ben siàn exterminats". Au Liban, lo partit de Dieu es chiïte, e aquò empacha pas que se rambla a l'entorn d' aquesta ideologia. Per elei, i a ren a negociar, que vòlon destrurre Israèl, amb aquò pas mai ! Se compren que l'estat ebreu cerca a se defensar. E lo paradòx! En Irak lei radicaus sunites que tanpauc vòlon faire pache se fan explosar au mitan de mercats plen de chiïtes sensa dobte per leis exterminar o lei sotmetre ! Tau crei guilhar Guilhòt que puei Guilhòt lo guilha!

PEIRE PESSAMESSA



Quebèc 13-16 d'Octòbre: 81en congrès mondial del PEN

Quebèc 13-16 d'Octòbre: 81en congrès mondial del PEN



Lo PEN de Lengua d'Òc es donc estat present a Quebèc per lo 81en congrès mondial dau PEN. Dins la lutz de çò que sòn an aici "l'estiu dels indians". Per representar nòstra cultura tan denigrada en França e tant estimada dins lo mond...

I sèm dos aqeste an, ieu e Maelle Dupon que coma mai d'un de vautres o sap es montrealesa dins aquesta pontannada, fasant conóisser e aimar d'aquela man de l'ocean la lenga d'òc. E mostrand a bèles uèlhs vesents que i a de mond de mens de otanta ans que fan viure nòstra lenga, qué que diguèsson d'unes tristes ases qu'ausissèm trop sovent dins l'exagòn.

Au Comitatz per los Dreches Linguistics e la Traduccion avèm

finalizada la "Declaracion de Quebec sus la Traduccion literària, los traductors e las traductrices." Revirada aitanlèu en occitan (veire mai luònh).



la delegacion occitana: JF Brun e Maelle Dupon

De vèspre amb Maelle anam legir nòstres poèmas dins un immens show sonat « Babel à Québec ». Aponde qu'aicesta m'a balhat en prioritat son manescrich que ven d'acabar que soi en trin de devorir e qu'es un vertadièr OVNI literari, amb un estil e una intensitat d'emocion e de pintura que m'espantan..





Lo divendre 16 d'Octobre es nautres que dobrissèm la sesilha, amb nòstra demanda de **cambiar lo nom de nòstre centre "PEN Langue d'Òc" en "PEN occitan"**. Vau a la tribuna prene la paraula en anglés d'en primèr puòi en francés.

Dear friends of PEN, I will explain you why we ask this assembly to officially change the name of our centre.

Notre centre a été fondé en 1961 pour représenter la langue historique du tiers sud de la France, débordant sur l'Italie et l'Espagne. Cette langue est riche de mille ans de littérature mais toujours terriblement menacées, comme nous en parlerons à la fin de cette matinée avec la

résolution N°25.

En France, "Langue d'Oc" était à l'époque le nom logique de notre centre puisque l'on parle traditionnellement de deux langues en France, la Langue d'Oil au Nord qui est devenue le français officiel, et la langue d'Oc au sud.

Cependant depuis que je participe aux congrès mondiaux de PEN je me suis rendu compte que ce nom entraînait la confusion et ne permettait pas de bien identifier notre culture. Pour compliquer les choses "Languedoc" est aussi le nom d'une partie de notre ensemble linguistique, connue pour ses excellents vins. Nous nous réjouissons de faire goûter ces bons vins à tous les amis qui viendront nous rendre visite.



Depuis 25 ans un consensus général s'est fait chez les linguistes pour appeler notre langue "Occitan". En Italie et en Espagne où notre langue est activement soutenue elle porte le nom officiel d'"Occitano".

Nous demandons à cette assemblée d'officialiser le changement de nom de notre centre qui s'appellera désormais "**PEN**

occitan", dans un souci de clarté et pour être en accord avec l'usage général contemporain. "



Lo president John Ralston Saul comenta l'interés d'aqueles "PEN linguistics" que correspondon pas a un estat constituit, e que representan benlèu un concèpte futurista, a flor e a mesura que los ancians estats-nacions monolitics quitan d'èsser la sola referéncia.

Edvard Kovac pren la paraula per sosténer nòstra demanda en diguent que a Tolosa ont i los noms bilingues dins las carrièiras se parla solament de "Langue Occitana".

A l'unanimitat a 9 oras 15 nòstre centre a donc cambiat oficialament de nom e se sona « PEN Occitan » (çò qu'empacha pas en França de segur d'utilizar tanben l'ancian nom !). Sèm

caudament applaudits. Maelle a pres la fòto.

Nòstra resolucion N° 25 passa a l'unanimitat e es aplaudida, a 12 oras 30.

Résolution du P.E.N. International sur la Langue Occitane en France

PEN est l'association qui rassemble fraternellement les écrivains du monde, pour lesquels la littérature ne reconnaît pas de frontière. Parmi les centaines de cultures représentées au sein des 147 pays membres de notre organisation, la langue d'oc ou occitan s'exprime depuis plus de 1000 ans et a enrichi la culture universelle.

Cette culture et cette langue sont enracinées dans 5 régions françaises, en Italie (Vallées du Piémont) et en Espagne (Val d'Aran). Elles constituent l'une des manifestations de l'esprit humain qui ont apporté au monde, avec les troubadours des XIIe et XIIIe siècles, puis à travers la respelida (renaissance) mise en oeuvre au XIXe siècle par Frédéric Mistral et ses disciples, et jusqu' à aujourd'hui, des uvres majeures.

Cependant, en France, l'importance, la légitimité, voire l'existence de cette langue et de cette culture sont systématiquement niées.

Depuis 1539, l'Etat royal puis républicain s'est efforcé d'éradiquer cette langue ainsi que les autres langues de France et leurs cultures.

La quasi-négation dont cette langue fait l'objet actuellement ne peut qu'emmener sa disparition. Cela contredit la volonté de défendre les droits de l'homme et la diversité dans le monde, idéal affiché par la République française.

Nous demandons la reconnaissance officielle de la langue

d'Oc ou occitan et des autres langues de France, sur le territoire de la République, assurant une réelle présence digne, visible et audible (enseignement, media, expression artistique, espace public) de cette langue sur le territoire français qui est son principal espace d'expression.

Les écrivains Acteurs de la Liberté d'Expression en Europe et en Méditerranée (ALEM) réunis à Narbonne les 25-28 Juin 2015, sont porteurs de cette déclaration. Ils appellent le PEN International, conformément à la Déclaration de Girona des Droits Linguistiques, à enjoindre le Président de la République Française et son gouvernement, au-delà de leur promesse de faire adopter la Charte des Langues Régionales et Minoritaires par le Congrès, à prendre toute disposition législative permettant une présence effective de l'occitan et des autres langues de France, à côté de la langue française.





JF Brun, Teresa Cadete, Simona Skrabek e Emile Martel

Declaracion de Quebec sus la Traduccion literària, las traductrices e los traductors

1. La traduccion literària es un art apassionat. Carreja de valors de dobertura e provesís una dralha cap a l'universal. Es lo vector privilegiat del dialòg entre las culturas. Es un gatge de patz e de libertat, e tanben un barri contra l'injustícia, l'intolerància e la censura. La traduccion trai a un dialòg amb lo mond.

2. Las culturas son pas egalas davant la traduccion. D'unas practican la traduccion per causida, d'autres per obligacion. La traduccion es un pilar de l'aparament de las variasas lengas e culturas.

3. Las traductrices e los traductors literaris, respiechosos dels autors e dels tèxts originals, cèrcan pas aitanben a solament reproduire un tèxt. Son

creadors de plen drech e lo perlongan, lo fan avançar. Son mai que de simples messatgièrs, portan la votz dels autres, sens per aquò qu'ï perdiguèsson la lor. Aparan la diversitat linguistica e culturala, s'engatjan, mägerment per los autors que son dins l'ombra, o per los estils e los grops que son marginalizats.

4. Los dreches de las traductrices e dels traductors literaris devon èsser aparats. Las instàncias governamentalas, los ostals d'edicion, los mèdias e los emplegaires devon reconóisser e mençonar clarament los noms de las traductrices e dels traductors, respiechar lor estatut e lors besonhs, lor assegurar una remuneracion justa e de condicions de trabalh dignas; e aquò, quane que siá lo supòrt utilizat: papièr, numeric, àudio, video.

5. L'integritat fisica e la libertat d'expression de las traductrices e dels traductors literaris devon en tot temps èsser asseguradas.

6. Estent que son d'autors de creacion provesits d'un saupre e d'un biais que los distinguís, las traductrices e los traductors literaris devon èsser respiechats e consultats per tota question relativa a lor trabalh. Las traduccions son propietat de qual las a fachas.



*Castèl de Cabaret / que tas torres s'empleujan / dambe malinconia / dins la polsa dels sègles
(R Nelli)*

La lenga d'Òc al sègle XXI, desrabada de la boca d'aqueles que l'aurián deguda recèbre en patrimòni, pòt pas pus èsser considerada a de bòn coma una lenga maternala. Es una lenga volontàriament reconquistada, mas qu'es pas pus transmessa espontanèament. Robèrt Lafont a pogut descriure aquela situacion en disent que « *l'usatge s'es desplaçat* » : de dempuòi las campanhas ont s'èra fidelament conservada mil ans e mai de temps, e ont s'èra enriquida de luxurianças sauvatjas, la lenga es passada a las bocas de ciutadins letrats que n'an tornat faire un esplech d'escritura e d'expression d'una potèncià estonanta. Antau es perfiechament viva, amai benlèu mai que jamai. Pyslèu que lenga maternala o mairala, aimam donc mai parlar de « lenga maire », qu'es un concèpte mai larg que recampa los sentits de « mairitz », de « jaç ont s'acanala un riu », e fòrça mai encara coma o mòstra l'article « maire » dau diccionari d'Alibèrt :

maire, *f. Mère; matrice; ruche qui a produit un essaim; lit de rivière; fosse principale qui recueille les eaux de tout un tènement; source d'une fontaine; pellicule qui se forme sur le vinaigre et les eaux croupissantes; lie du vin et de l'huile; cause première, principe; plante qui forme des marcottes ou des rejetons; endroit où se cache le poisson; mère branche d'un arbre; mèche du gouvernail; corde de palangre; reine des abeilles.*

« **Lenga maire** », es tot aquò e tanben fòrça mai. Es la mairitz que congrèa una pensada diferenta, una sensibilitat diferenta. Experiéncia que vivèm coma una liberacion.

ISBN

979-10-92642-08-7

EAN

9791092642087